

Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



La maison dite de Montcalm, à Québec

Photo C. P. R.

Notre feuilleton :
DE L'AMOUR AU CRIME
Par JACQUES BRIENNE

■
Chronique de tous les temps :

**LA MUSIQUE,
LANGUE UNIVERSELLE**
Par LOUIS ROLAND

■
NOUVELLE :
**L'HISTOIRE DU
ROMANCIER INCONNU**
Par LOUIS DARMONT

■
**L'ART DE TIRER
LES CARTES**
Par J. MERY



LE PRIX QUE VOUS PAYEZ ÇÀ COMPTE !
 MAIS LA QUALITÉ QUE VOUS OBTENEZ
 ÇÀ COMPTE BEAUCOUP PLUS !

Pour votre satisfaction, nous vous con-
 seillons sincèrement d'acheter un

Manteau de Fourrure

à un prix *modéré*... plutôt qu'à un prix
 ridiculement bas ou à de très fortes
 réductions que RIEN ne prouve....



Lisez ceci! ET VOUS VERREZ OÙ IL Y A
 LE PLUS DE VALEUR POUR VOTRE ARGENT

• Les manteaux offerts en ventes spéciales à des réductions qui frappent l'imagination sont fabriqués en série. Ils sont faits économiquement, pour être détaillés avec profit à très bon marché. Ils ne coûtent certainement pas cher... mais ils ne valent généralement pas un sou de plus qu'ils ne coûtent. La femme qui connaît la valeur ne les achètera pas parce qu'elle sait que la fourrure, comme toute autre marchandise de qualité véritable, recommandable et garantie, ne peut se vendre et ne se vend pas à un prix excessivement bas.

• Dans un manteau de fourrure comme dans beaucoup d'autres marchandises, l'acheteuse ordinaire ne voit pas la différence entre les différentes qualités, parce que toutes ont parfois la même apparence lorsque le manteau est neuf. Cependant, dans les deux dernières qualités l'apparence s'en va très vite... souvent en moins d'une saison. Dans les deux premières qualités, la fourrure reste d'un lustre éclatant et d'un velouté soyeux.

• En ce qui concerne le chic et le confort, c'est la coupe qui compte... Desjardins peut vous assurer que le collet ne tirera pas dans le dos, que la manche sera bien ajustée à l'épaule, que votre manteau ne fera pas de plis disgracieux, qu'il sera d'une élégance parfaite et que vous aurez en le portant tout le plaisir de savoir et de sentir que c'est un vêtement qui vous FAIT.

• Le dernier point et non le moins important, c'est ce qu'il y a dans un manteau de fourrure et que vous ne voyez pas: les fournitures et la confection intérieure. Une doublure qui ne sera pas décousue dans quelques semaines et usée dans quelques mois, des coutures qui ne lâchent pas, qui résistent aux mouvements et à l'usage. Seules des fournitures de haute qualité peuvent conserver la coupe d'un vêtement aussi longtemps qu'il dure, et seule une confection de premier ordre vous assure contre de futures dépenses de réparations souvent coûteuses.

Pour un prix très raisonnable
 à VOTRE PORTÉE
 et à conditions faciles si vous
 le désirez vous pouvez
 être CERTAINE d'obtenir ...
 LE PLUS GRAND CHIC
 UNE QUALITÉ ET
 UNE VALEUR RÉELLES
 chez ...



DESJARDINS
Chas. Desjardins & Cie. Limitée
 1170, rue SAINT-DENIS

Editorial

46e année, No 26

Le Samedi

Montréal, 24 novembre 1934

Peut-on prédire l'avenir ?

POURQUOI PAS? je crois que c'est la principale occupation des hommes, sans laquelle il n'y aurait pas grand charme dans la vie, et je serai plus affirmatif encore en disant que les hommes préparent, fabriquent d'avance leur avenir tout en ayant l'air, les trois-quarts du temps, de ne pas s'en douter.

Prédire l'avenir? cela peut quelquefois se faire avec la plus grande certitude et l'astronomie, qui est la plus belle des sciences, le démontre continuellement. Elle prend pour cela le passé, le présent, quelques formules algébriques, en fait un mélange convenable et raisonné puis en extrait des événements futurs à date fixe.

C'est ainsi que l'illustre Camille Flammarion a pu prédire, près d'un siècle auparavant, que le 11 août 1999, à 10 heures 28 minutes exactement, le soleil étant à 41 degrés de hauteur, sera totalement éclipsé pendant une durée de deux minutes et dix-huit secondes, temps de Paris naturellement. Il a prédit également que, cinq ans plus tard, le 7 juin 2004, à l'heure précise de neuf heures du soir et 44 secondes, la planète Vénus passera devant le soleil.

Quand ces faits se produiront, bien des enfants qui ne sont pas encore nés seront déjà des vieillards; l'humanité ne sera plus faite des mêmes hommes qu'aujourd'hui; de graves bouleversements auront modifié les gouvernements, les frontières et les moeurs; les grandes questions qui nous occupent et même nous accablent ne seront plus que l'impalpable poussière du souvenir dans le passé; la terre, grain de sable roulant dans l'Infini sera, comme aujourd'hui, quantité presque négligeable dans le grand système universel et sa population microbienne n'aura guère qu'une valeur négative. Et pourtant, la parole d'un de ceux qui auront passé comme une ombre fugitive à sa surface demeurera toujours valable au grand livre de l'avenir.

Fidèles au rendez-vous assigné, nettement prédit un siècle auparavant, les astres désignés obéiront; aux dates précises fixées par Flammarion, ils occuperont dans l'immensité de l'espace les places prévues et prédites par le célèbre astronome.

On refusera peut-être à ces pronostics la qualité de prédiction parce qu'il s'agit d'astres faisant partie d'une mécanique céleste que nous avons les meilleures raisons de supposer indérégable; c'est de l'automatisme, à lointaine échéance il est vrai, mais du même ordre que l'alternance des jours et des nuits, choses qui ne surprennent personne; il s'agit de matière passive n'ayant aucune volonté propre et incapable de modifier la route qu'elle doit suivre. On objectera, par conséquent, que la prédiction serait impossible si elle concernait des êtres vivants, hommes ou animaux. C'est un raisonnement qu'il est facile de prendre en défaut.

D'autre part, s'il est possible de prédire l'avenir des hommes, il semble que ce soit la suppression de leur libre arbitre; on tombe alors dans le fatalisme ou tout au moins le déterminisme qui nous enlève le mérite de nos actions; la responsabilité aussi. Il s'agit donc de concilier les caprices de la volonté humaine et la marche forcée des événements, le libre arbitre et la fatalité, l'indépendance et le dépendance. On y arrive grâce aux probabilités.

Supposons une personne en observation sur une tour élevée; cette personne voit un homme s'avancer sur une route en marchant d'un pas

régulier; rien de plus facile alors que de calculer son allure et de "prédire" que dans cinq ou dix minutes il sera à tel ou tel endroit de la route. Les événements donneront raison à l'observateur et cependant le voyageur n'aura pas cessé un instant d'agir en toute liberté personnelle. Il aurait pu s'arrêter ou même retourner sur ses pas; il ne l'a pas fait mais il serait complètement faux de supposer qu'il a pu être influencé par la volonté de l'observateur. Voici maintenant un chien qui contourne un obstacle; de l'autre côté de cet obstacle il y a un chat qui se chauffe tranquillement



au soleil; rien de plus facile, dans ces conditions de prédire une bataille à bref délai; aura-t-on, pour cela, agi sur la volonté des deux animaux?

Il est donc nettement possible de voir des événements qui n'existent pas encore et, quand on y réfléchit bien, cela ne peut que compliquer encore la notion déjà très imparfaite que nous avons du Temps; l'avenir étant en quelque sorte du présent, cela revient à dire que le Temps

n'existe pas; pourtant la durée existe et elle est formellement démontrée par la suite des événements. Dans ce dernier cas c'est simplement une question de sensations humaines mais en ce qui concerne l'Absolu, cette même durée s'évanouit. Il en résulte forcément cette définition bizarre: c'est un récipient qui n'existe pas mais dans lequel on peut tout de même mettre quelque chose.

A vrai dire nous n'en savons pas plus à ce sujet que saint Augustin qui écrivait, il y a plus de quinze cents ans: "Qu'est-ce que le Temps? si personne ne me le demande, je le sais; si je veux l'expliquer, je ne sais plus. Cependant, j'affirme avec assurance que si rien ne se passait, il n'y aurait pas de temps passé, que si rien n'arrivait il n'y aurait pas de temps futur, et que si rien n'était il n'y aurait pas de temps présent. Comment donc ces deux espèces de temps, le passé et le futur, sont-ils, puisque le passé n'est plus et que le futur n'est pas encore? Mais si le présent était toujours présent et ne devenait pas le passé, il ne serait plus le temps mais l'éternité."

L'illustre et savant évêque d'Hippone touchait à un problème que l'astronomie elle-même est impuissante à résoudre, d'autant plus que, pour elle, le présent n'existe pas, elle opère uniquement dans l'avenir et dans le passé. Ce qu'elle nous apprend d'une étoile quelconque ne peut pas concerner l'heure présente; c'est son état d'il y a cinq, dix ou vingt ans ou même plusieurs siècles selon son éloignement de nous; par contre, et se basant sur la régularité de la mécanique céleste, elle peut prédire longtemps d'avance les phénomènes d'un certain ordre.

En ce qui concerne la vie des hommes et celle des peuples, bien des prédictions justes ont pu être faites et l'histoire en a enregistré de fort troublantes. Rappelons, entre nombre d'autres, celle qui fut faite en rêve à la comtesse Touchkoff lors de l'invasion de la Russie par Napoléon Ier; trois mois avant cette invasion, la comtesse entendit ces paroles pendant son sommeil: "Ton bonheur est fini, ton mari est tué à Borodino." La comtesse fit ce même rêve par trois fois mais elle ne voulut, sur l'instant, n'y attacher aucune importance. Malheureusement pour elle, les événements justifiaient cette fâcheuse prédiction. On pourrait citer une multitude d'exemples du même genre, ce qui tendrait à démontrer que l'avenir existe au même titre que le présent bien qu'il échappe à nos sens.

Cette doctrine, toutefois, supprimerait radicalement la responsabilité, celle des hommes de bien comme celle des criminels; elle est donc inacceptable. On a fait des distinctions très subtiles à ce sujet en disant qu'on ne "prévoit" pas l'avenir mais qu'on peut le "voir"; c'est jouer sur les mots et il ne faut pas être bien difficile en matière de psychologie pour se contenter de cette explication.

C'est la théorie des tireuses de cartes, diseuses de bonne aventure et autres marchandes de calembredaines qui prétendent lire la destinée des gens dans des petits bouts de carton et se font payer grassement pour cela. Avec un peu de mémoire et d'habileté chacun peut en faire autant et c'est même un petit jeu très amusant quand on n'y attache pas une importance exagérée.

En définitive, il est parfaitement possible de prédire l'avenir et il n'y a réellement qu'une petite difficulté à la chose: c'est de mettre d'accord ce que l'on raconte avec ce qui arrivera.

FERNAND DE VERNEUIL

Les Publications Poirier, Bessette Cie, Ltée

Directeur de la rédaction: JEAN CHAUVIN
975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Tél.: LAncester 5819-6002

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

Canada		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	3.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25
Heures de bureau: 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.			
Le samedi, 9 h. a. m. à 12 h. 30			

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant leur expédition.

Seule sur un Roc

Par Edouard de KEYSER

EN s'éveillant, Micheline poussa un cri. Sa barque qu'elle avait crue si solidement attachée à la plus grosse pierre, se balançait au large.

Pourquoi s'était-elle endormie sur ce sable fin qui formait une plage de six mètres, au bas d'un îlot de cent pieds? ... Pourquoi s'était-elle arrêtée sur ce roc désert, où elle ne devait attendre aucun secours? ...

A sa droite, l'île de Lacroma arrondissait sa colline chevelue. Il eût fallu nager trois cents mètres. Micheline ne s'en sentait pas la force. Plus une embarcation en vue. Tous les canots automobiles qui promènent les touristes de Raguse étaient rentrés. Allait-elle devoir passer la nuit là, aussi légèrement vêtue?

Elle regarda ses bras nus ... En mer, toutes les nuits sont froides, même sur les côtes dalmates ...

Le soleil déclinait. Elle se retourna et, malgré sa déconvenue, elle fut repris par l'infinie beauté du tableau. Les rayons roses noyaient tout. Ce flot semblait mordoré. Le couchant teintait légèrement les montagnes abruptes devant lesquelles Raguse plonge dans l'eau ses tours et ses murs crénelés. Les fortifications devenaient du corail ...

— Que va penser maman? ... Elle se rendra malade! s'écria tout à coup la jeune fille.

Il ne fallait pas espérer de secours. Et la maudite barque s'éloignait. Elle avait perdu un de ses avirons, qui flottait, semblable à une lance rouge.

Vaillante, Micheline parcourut le roc pour chercher un abri. C'était un simple récif sur lequel elle avait d'abord abordé par caprice. Elle en était bien punie ...

"Lorsque la nuit tombera et que je serai certaine de rester ici, je me creuserai une fosse dans le sable", pensa-t-elle.

Elle essaya tout de suite. A vingt centimètres, le sable était mouillé ... La faim se mit de la partie, car Micheline avait vingt ans, une santé robuste, un



"Mais tu entends, Micheline, plus de partie de barque, puisque je ne supporte pas la mer ... Ce pauvre sire surprendrait peut-être ta naïveté et te demanderait ta main."

appétit exigeant. Elle s'assit, désespérée. En face d'elle, Raguse et la chaîne tournaient à l'incarnadin. Les ombres prenaient de profondes teintes violettes.

Au moment où elle commençait à désespérer sérieusement, elle aperçut soudain une jolie barque à voile blanche, une barque de touriste, qui doublait le défilé, à une trentaine d'encablures.

Elle se leva et se mit à hurler. La brise, déjà fraîche, portait bien. Dans l'embarcation un homme fit un geste, tourna la voile. Cinq minutes plus tard, le salut prenait pied dans l'île, sous la forme avenante d'un Monsieur de trente ans, qui était mince, montrait un visage énergique et des yeux bleus, assez pâles, qui fascinaient.

— Monsieur, dit Micheline très vite, j'étais venue seule. La mer a emporté ma barque. Et maman est déjà aux cent coups.

— Dans quel hôtel! demanda-t-il.

Alors elle se rendit compte de ce bonheur offert en supplément: un Français!

— A l'hôtel Odak.

— Je vous y ramènerai, Mademoiselle. Et nous rentrerons votre barque comme une prise de guerre. Permettez que je me présente: René Delcombe.

— Moi, Mlle Le Dorrec.

— Bretonne?

— De Paris.

Pendant la chasse à la barque fugitive, à la rame en escapade, et le retour vers le vieux port, écrasé par des tours formidables, Delcombe se moqua un peu de la jeune fille. Qu'aurait-elle fait, toute seule, dans une île déserte?...

— Si la bora s'était levée cette nuit, il est probable que les vagues vous auraient proprement balayé.

Micheline voulut conduire son sauveur à l'hôtel Odak, présenter à sa mère cette pièce rare pour Raguse: un touriste français. Puisque la jeune fille aimait les promenades en mer, il s'offrit à lui en faire une le lendemain.

Après son départ, elle subit une sérieuse semonce pour son imprudence. Mais elle l'écouta très patiemment, car, au fond, elle se sentait plus heureuse que si elle n'avait pas été, pendant une heure, en passe de renouveler, près de Raguse, l'affreuse aventure de tous les Robinsons.

▼

Mme Le Dorrec remercia Delcombe de son invitation, mais refusa d'accompagner sa fille. Le voyage par mer, de Fiume à Raguse, entre les îles dalmates, lui avait laissé un souvenir qui n'était pas près de s'éteindre.

La brise était bonne, la barque rapide. Il s'éloigna des remparts de Raguse, vers le sud, du côté où la côte devient de plus en plus tourmentée, serrée contre les montagnes blanches.

Tout en surveillant les voiles, il conversa avec élégance et facilité. Curieuse, Micheline voulait savoir ce qu'il était, pourquoi il se trouvait à Raguse.

— Hôtel Impérial? demanda-t-elle.

Il éclata de rire.

— Mademoiselle, je suis pastelliste. J'espérais faire quelques oeuvres ici. Mais je n'en ai pas le courage... La mer, le site, la beauté de cette ville où l'on se croit au temps des doges, tout me rend paresseux. Je vous avoue donc humblement que je me loge dans une auberge italienne de la ville, et non dans un des hôtels modernes qui sont bâtis hors des fortifications... Je préfère

me passer d'un dîner que d'une promenade.

— Cependant, si vous ne gagnez rien... demanda-t-elle.

— Mes parents ne sont pas riches, mais ils m'envoient tout de même quelques centaines de francs quand je les ai bien ennuyés. Le travail, à mon sens, n'est pas un don de Dieu. Il vient du diable, et je refuse les cadeaux de Satan. La fortune doit tomber un jour ou l'autre dans la main de celui qui l'attend avec patience. Ne dit-on pas qu'elle arrive lorsqu'on dort?...

Micheline se sentit tout à coup attristée. Comme ces paroles étaient différentes de celles qu'elle attendait... Cette face énergique mentait. Cet homme était peut-être un poète, dans son genre. A coup sûr un fainéant.

Et, qui sait? Un de ces individus qui vont à l'aventure, en quête du mariage riche?...

Il débarqua dans un petit port blanc, que quittait un vapeur. Des paysannes, en costumes de différentes tribus, y descendaient, conduisant des ânes de bât. Plusieurs Monténégrins en toque, culotte bleue brodée, et gilet rouge, mettaient dans ce coin de Dalmatie une note exotique très pittoresque.

— Voilà l'idéal... N'êtes-vous pas de mon avis, Mademoiselle?

— Expliquez-vous.

— Vivre sans besoins, comme moi... et en possédant tout son temps pour soi. Non pas être bohème! Mais le poète dans le soleil. De mauvais jours parfois. On finit toujours par retomber sur ses pieds.

Elle ne répondit pas. Chacune de ces paroles lui faisait mal. Elle fut sur le point de refuser une autre promenade, elle essaya de lui faire de la morale, de lui montrer la nécessité du travail, l'euphorie qu'apporte la prévoyance. Il ne se gêna pas pour se moquer d'elle, avec mesure et tact, du reste. Il ne comprenait ni l'effort, ni le plaisir qu'on retire du travail. Laissant ce sujet pénible, il conversa ensuite agréablement, en artiste, presque en érudit, avec une simplicité qui charmait. Sa voix était belle, un peu grave. Il avait une façon imprévue de dire des choses décevantes:

— Moi qui serai toujours un gueux... de temps à autre vêtu comme un gentleman... les jours de veine!...

Micheline ne se méfiait pas encore. Sa mère fut la première en éveil, et lorsque sa fille

— Je vous y ramènerai, Mademoiselle. Et nous rentrerons votre barque comme une prise de guerre.

lui eut raconté ce que disait Delcombe, ce qu'il valait et comment il vivait, la bonne dame s'écria:

— C'est entendu... Il t'a sauvé la vie, car la bora s'est justement levée cette nuit-là, et elle t'aurait engloutie... De plus, c'est le seul Français de Raguse, et comme je ne parle ni l'allemand ni le croate... Mais tu entends, Micheline, plus de partie de barque, puisque je ne supporte pas la mer... Ce pauvre sire surprendrait peut-être ta naïveté et te demanderait ta main. Nous irons à la plage de Lapad, hors de la ville.

Cette harangue ouvrit les yeux de la jeune fille. Elle interrogea son coeur, et celui-ci, très franc, lui apprit qu'elle commençait à aimer. Elle eut certes raison de vouloir tuer cet amour qui ne pouvait mener qu'au désastre. Mais elle se trompa sur les moyens à employer. Alors qu'elle devait fuir, entraîner sa mère plus loin, en Albanie, à Corfou, ou tout simplement retourner à Venise, elle décida que, pour oublier Delcombe, le mieux était de le voir, d'entendre ses théories méprisables. Le dédain le condamnerait. D'ailleurs, elle se sentait trop honteuse de son amour naissant pour l'avouer à sa mère, ce qui était indispensable si elle refusait de se rendre à la plage de Lapad.

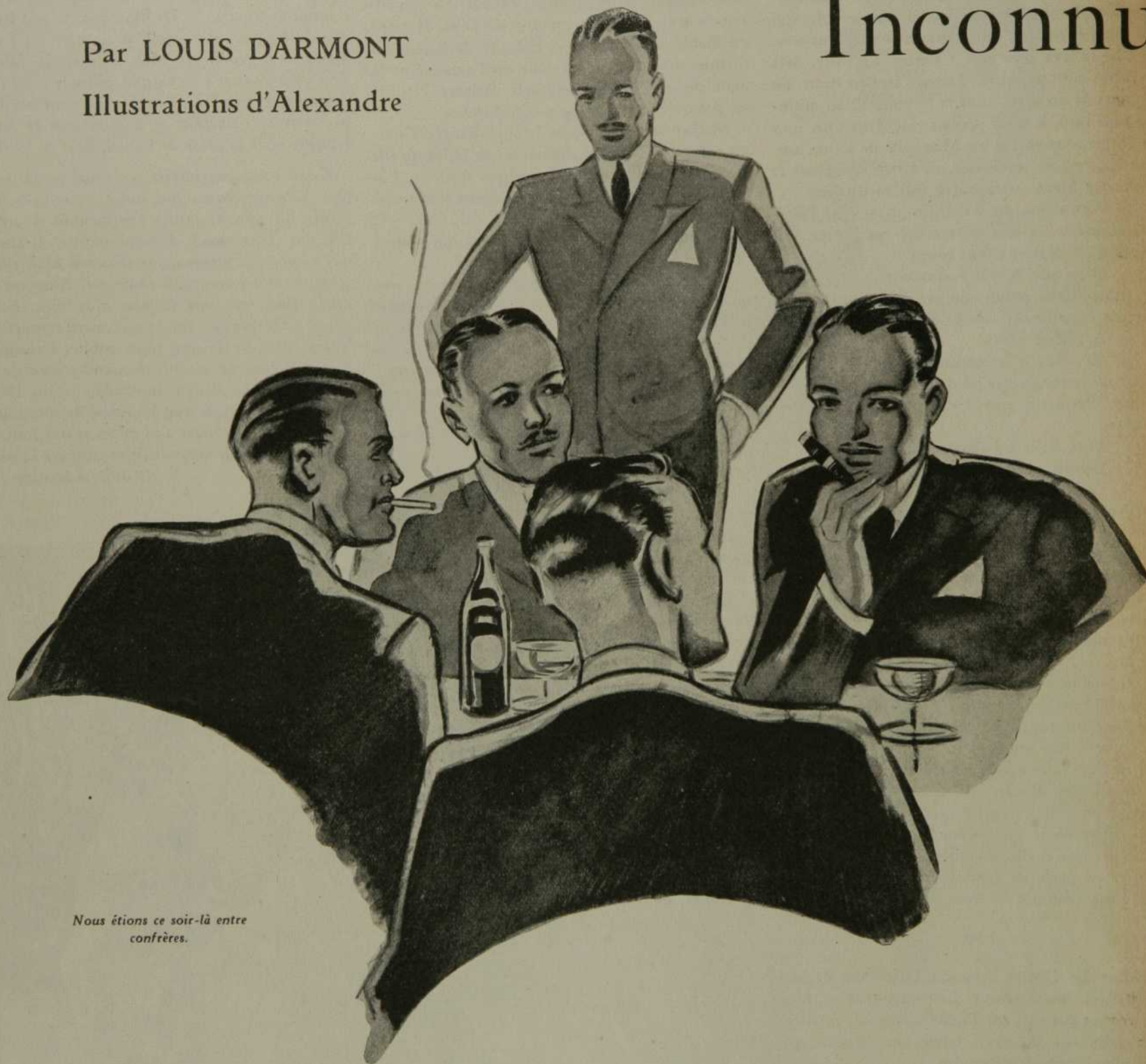
(Suite à la page 26)



L'Histoire du Romancier Inconnu

Par LOUIS DARMONT

Illustrations d'Alexandre



Nous étions ce soir-là entre confrères.

NOUS étions ce soir-là entre confrères. Rouméas, à qui nous avions décerné le titre de Prince des Reporters, avala d'un trait sa tasse de café glacé, puis allumant un cigare, et les yeux clos, il répondit à la question que pour la vingtième fois peut-être nous lui avions posée, mais vainement jusqu'alors :

— Eh! bien, soit! puisque vous y tenez tant, je vais vous révéler comment je réussis à dénicher le romancier qui, pour la foule est resté le Romancier Inconnu. Je le puis, maintenant qu'il ne souffre plus...

— Il était malade? ... demandai-je, fort intrigué.

— Oui.

— Et alors... il est guéri?

— Non, il est mort... Mais ne m'interrompez plus; j'ai horreur des paroles inutiles et

l'étrange aventure du malheureux écrivain que je vais vous narrer, n'est guère propice à l'humour, fût-il macabre. C'était en... Oui, enfin, il y a une quinzaine d'années... Ce que le temps passe vite, tout de même!... Je débute alors au *Réveil Français*, qui tirait à plus d'un million d'exemplaires et qui avait pour rédacteur en chef le farouche Mara-Rilla que seul j'étais parvenu à déridier. Dans le fond, c'était un très brave homme, mais il ne voulait pas qu'on le sache, ce que j'avais tout de suite deviné.

— C'est ça: Rouméas, l'homme sorcier?

— Non, mes amis, mais tout simplement l'homme à qui on ne la fait pas... et ça m'a rendu service plus d'une fois. C'est à cette époque que parut le premier bouquin. Titre: *La Fibre*, et c'était signé *Le Romancier Inconnu*. Ce ne fut pas seulement une révélation, mais un triomphe.

Ceux qui ont lu ce bouquin-là ne l'ont jamais oublié. Il se vendait comme des petits pains. On se l'arrachait.

On ne parlait plus que de ce bouquin-là. Les critiques littéraires pensèrent d'abord que les lecteurs se passionnaient, non pas tant pour l'œuvre que pour ce point d'interrogation posé par l'anonymat de l'auteur. On sait que les écrivains travaillent beaucoup plus dans le désir de devenir célèbre que pour gagner de l'argent. Le désir d'écrire, ça n'existe pas, mais ce qui existe c'est l'amour de la gloire. Si donc il fallait en croire Messieurs les critiques, l'anonyme auteur de *La Fibre* n'était qu'un aimable plaisantin ayant découvert cet ingénieux moyen de se faire de la publicité à bon compte en intriguant les badauds. Pourtant, pris peut-être eux-mêmes au piège, ils lurent ce roman, avec la conviction

qu'il leur serait par suite facile de démontrer que l'oeuvre était très loin de mériter le succès passager acquis par une sorte de contrebande. Cependant, même les plus sévères, même les plus difficiles à contenter, durent reconnaître, sinon ouvertement, du moins en leur for intérieur, que le public avait été cette fois, bon juge et que ce roman n'était ni plus ni moins qu'un chef-d'oeuvre. Le *Romancier Inconnu* était un Maître s'apparentant aux plus illustres écrivains de la littérature depuis le XVIII^e siècle.

Bah! dit-on alors, cet anonymat pour ce premier livre est tout de même un *truc* publicitaire. Il a voulu se lancer. Il a parfaitement réussi, mais dès son deuxième roman, cet inconnu va s'empres- ser de se faire connaître. On se trompait, vous le savez. Après *La Fibre*, ce fut *L'Emmuré*, puis son dernier, *L'Ecartelé*, âpre, farouche, formidable et pourtant si profondément humain. Et toujours cette même signature: *Le Romancier Inconnu*.

— Mais pourquoi, demanda Saint-Désirat, alors que de tous les reporters, tu fus le seul, dès que parut le deuxième livre, à connaître, à la suite de tes recherches, l'Inconnu, ne livras-tu pas son nom, fort belle occasion pour toi de te signaler à l'attention du Rédacteur en Chef du *Réveil Français*.

— Parce que j'avais donné ma parole d'honneur de garder le secret aussi longtemps que vivrait l'énigmatique romancier.

— Et quand est-il mort? . . .

— Hier au soir, et c'est demain que paraîtra mon "papier"; vous en avez la primeur, mes chers amis.

Instinctivement, tous, nous nous rapprochâmes de Rouméas, le cou tendu, et l'un de nous insista:

— Alors? . . .

— Alors, c'est bien simple: Dès qu'après *La Fibre* eut paru *L'Emmuré* qui devait raviver la curiosité dans l'opinion publique et dont le tirage dépassa tout ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour, ce ne fut, dans toute la Presse, qu'un cri: "Il faut découvrir qui se cache sous cet étrange pseudonyme: *Le Romancier Inconnu*."

Comme tous les reporters, je partis en campagne, me jurant bien d'arriver le premier au poteau, d'être le premier à déchiffrer l'énigme. Je ne perdis pas mon temps à essayer de tirer quelque chose de l'Editeur, l'intérêt de celui-ci étant de garder de Conrart le silence sinon prudent, du moins précieux pour lui. Vous savez que j'étais alors, fort heureusement, encore totalement et vraiment inconnu, moi! Je mis cette circonstance à profit pour me faire embaucher chez l'Editeur en qualité de correcteur. Vous devinez aisément la suite: dans la place, je ne fus pas long à savoir qui apportait les manuscrits des fameux romans. C'était un médecin, le docteur Mauves. Etait-ce lui, l'Auteur? Je n'en crus rien, c'eut été par trop facile. Ce qu'il apportait était dactylographié, mais il y avait quelques corrections manuscrites. Elles avaient toutes été faites par ce disciple d'Esculape. J'eus encore un doute. Une petite enquête sur l'emploi de son temps ne fit que me confirmer dans la conviction que le Dr Mauves et le Romancier Inconnu ne faisaient pas qu'une seule personne. Mais mon enquête m'avait révélé que ce médecin rendait presque quotidiennement visite à l'un de ses confrères, directeur d'une Maison de Santé.

— Et tu devins l'infirmier! . . . s'écria en riant ce farceur qu'est Elégros.

— Parfaitement, et je rends hommage à ta perspicacité . . . Ce ne fut pas le plus facile. Il me fallut en faire sortir un pour prendre sa place. Celui-là, je l'ai casé dans un hôpital de Paris et pour me manifester sa gratitude, il voulut bien, en quelques heures, m'apprendre l'A B C du métier. Oh! ce n'est pas malin, mais je n'avais pas la pratique et la semaine suivante, en raison de mon incompétence notoire, le Directeur de cette Maison de Santé me pria, poliment, d'aller me faire pendre ailleurs, et cela juste au moment où je me disposais à lui donner ma démission, parce que je savais déjà, tout ce que je voulais savoir.

— Tu avais déniché l'oiseau rare? m'écriai-je.

— Oui, ou presque. Voici: Le Romancier Inconnu était tout simplement un des pensionnaires de la Maison.

— Un fou? . . . Est-ce que par hasard tu te serais juré de t'amuser à nos dépens? . . .

— Pas du tout! . . . Je vous ai dit que le Dr Mauves venait voir chaque jour un des pensionnaires de la Maison de Santé et à chacune de ses visites, l'infirmier que j'étais, s'appliquait à l'épier autant qu'il était possible sans rien laisser soupçonner. Je pus, très rapidement constater: 1o Que l'aliéné dont il s'agissait passait presque tout son temps à écrire; 2o qu'il dissimulait dans son lit, sous son matelas, tout ce qu'il avait écrit dans la journée et que, si l'on paraissait vouloir

s'approcher de ce lit, notre homme piquait une crise de folie furieuse; 3o que, chaque soir, dès que le malheureux était endormi — et je pense qu'on l'aidait à avoir un sommeil profond, — le directeur de la Maison de Santé s'emparait du travail de son pensionnaire, et, dans son propre bureau, une dactylo passait la nuit à taper à la machine le griffonnage de l'Auteur. Le lendemain matin, les feuilles manuscrites étaient remplacées au même endroit où on les avait prises la veille.

— Ainsi donc, à t'en croire, ce serait un aliéné . . .

— Oui, mon vieux, le plus célèbre romancier de l'époque était un aliéné! Pas plus que vous, mes amis, je ne pouvais l'admettre; je me demandais si je ne rêvais pas. Fort de ma découverte, je me précipitai chez le Docteur Mauves. L'interview fut plutôt mouvementée. Dès les premiers mots, il m'opposa un refus formel; *Le Romancier Inconnu* n'était pas Raoul Maugin et comment avais-je pu supposer qu'un malheureux déséquilibré ait pu écrire *L'Emmuré*, après s'être imposé avec *La Fibre*? Certes, le Dr Mauves reconnaissait, — et pour cause! — qu'il avait bien servi d'intermédiaire entre l'Auteur de ces chefs-d'oeuvre et l'Editeur, mais cet écrivain tenant essentiellement à rester inconnu mon interlocuteur se refusait absolument à trahir la confiance qu'on avait mise en lui. J'étais donc prié de ne pas insister . . . Nul ne saurait jamais . . .
(Suite à la page 41)



"Liline! viens, ma chérie,
je t'ai, ta balle."



SAINTE CECILE, PATRONNE DES MUSICIENS, d'après un tableau ancien.

La Musique, Langue Universelle

NOUS aurions tort de croire, qu'en notre siècle de raffinement général, nous faisons davantage de musique qu'autrefois et surtout de la plus belle. Nous avons beaucoup plus d'appareils bruyants; ce n'est pas la même chose.

J'ai la certitude que l'on a fait de la musique sur la terre déjà bien longtemps avant que l'homme y parût, et c'est très facile à comprendre car l'homme n'a pas le monopole de la musique, tant s'en faut.

Avant l'homme il y eut sur la terre des oiseaux qui chantaient — pour la plupart du moins — beaucoup mieux que lui. Il y eut aussi des animaux qui chantèrent à leur manière, car l'animal est capable de traduire vocalement le plus grand nombre de ses sentiments; les rugissements du lion sont quelquefois un chant d'amour et les wawarons qui peuplent certains de nos cours d'eau font des concerts que leur jugement de batracien estime sans doute infiniment supérieurs aux nôtres.

Avant les animaux eux-mêmes il y eut la grande nature qui, dans son formidable travail de gestation, jeta dans les espaces les notes d'un

Chronique de tous les temps

Par Louis Roland



concert grandiose comme les oreilles humaines n'en ont jamais entendu. Les hurlements du vent parmi les fougères arborescentes hautes de deux cents pieds, la phonétique d'un océan sans cesse à l'assaut de rochers surgis de ses profondeurs, les éclats continuels de la foudre roulants en échos de la nue au sol, tout cela formait un ensemble musical d'une puissance et d'une grandeur inimaginables et la plus cacophonique musique de Wagner n'est, en comparaison, qu'un pauvre petit soupir aussi dénué de vigueur que d'harmonie.

Les premiers hommes ne savaient pas encore parler avec élégance mais ils sifflaient déjà très bien, ce qui est une manière comme une autre de faire de la musique. Notons, en passant, que c'est probablement la conviction de certains voyageurs en tramway dont les manières sentent

encore le temps des cavernes et qui sifflent — mais très mal — des petits airs idiots à la face de leurs voisins et dans le cou de leurs voisines: ces mal élevés ont conservé la mentalité de l'époque où la pierre elle-même n'était pas encore polie; mais passons.

La musique a donc des origines extrêmement lointaines mais il lui fallut une multitude de siècles pour se perfectionner, mais nous devons admettre qu'elle y a supérieurement réussi; le monocorde des anciens est devenu un piano, parfois mécanique, et le tambour d'autrefois s'est transformé en gros canon. Si ça continue dans les mêmes proportions, nos arrière-petits-neveux auront tous le tympan crevé et sainte Cécile, patronne des musiciens, se voilera la face de désespoir.

Dans notre vanité humaine nous pensons, sinon être les seuls à pouvoir faire de la musique, du moins être les privilégiés qui sachent l'apprécier. Nous sommes incapables d'imiter le rossignol mais, en revanche, nous sommes portés à croire que c'est un automate dévidant des refrains toujours les mêmes et n'ayant aucune sen-

sibilité musicale lui permettant d'apprécier la belle musique de l'homme quand il arrive à celui-ci d'en faire. C'est une erreur; les animaux, aussi bien que nous, sont capables d'appréciation. Il y a une psychologie animale en vertu de laquelle le plus petit des insectes comme le plus gros des pachydermes est attiré par un genre de musique ou bien repoussé par un autre.

Un simple poisson lui-même y est sensible, et pourtant il s'agit là d'un animal dont l'intelligence ne mérite certainement pas le qualificatif de brillant. Si l'on en croit *Radiocorriere*, journal italien consacré à la radio, les pêcheurs en mer font davantage et de bien plus belles captures quand ils ont, à bord, un appareil de radio déversant des flots d'harmonie sur ceux de la mer. Il est vrai que les observations auraient été faites aux environs de Marseille et que les poissons de Marseille ne sont peut-être pas comme les autres.

D'autres observateurs auraient également remarqué que les poules pondent mieux et les vaches donnent plus de lait quand on leur donne, de temps à autre, des petits concerts de radio. On ne nous dit pas, cependant, si cela ne finira pas par les rendre fous.

Un savant russe, Zeliony, qui fut élève du psychologue Pawlow, s'est occupé principalement des réactions subies par les chiens quand ils entendent de la musique, et ses conclusions sont formelles: le chien est extrêmement sensible sous ce rapport.

Je crois qu'il n'y avait pas besoin de s'appeler Zeliony pour être certain de la chose; tout le monde sait que, généralement, quand un chien entend de la musique il se met à en faire lui-même. Il se met à hurler, en mode mineur, à une ou deux octaves au-dessus des notes qu'il entend en levant le museau du côté de la lune comme si elle était responsable du fait. Il y a des gens qui prétendent que c'est par sympathie, mais d'autres qui affirment au contraire que le chien proteste parce que la musique le dégoûte. On peut choisir entre les deux opinions.

J'ajouterai pourtant à cela une observation personnelle. J'ai un brave petit chien qui est, visiblement, un passionné de la musique. Il dort parfois profondément dans quelque coin quand il m'arrive d'ouvrir le radio; mon petit chien, alors, se réveille et vient en frétilant de la queue se placer devant l'appareil, à la manière du célèbre moulage en carton-pâte "*La voix de son maître*" qu'on voit dans les vitrines des marchands de musique.

Quand c'est de la bonne musique de violon, violoncelle ou d'orchestre complet, il a véritablement l'air de jubiler, il s'en emplit les oreilles et se relève de temps à autre pour venir frotter son museau contre mes jambes en signe d'approbation et de satisfaction; après quoi il retourne s'asseoir devant le haut-parleur.

Quand le programme change et qu'il arrive de la musique de nègre, du jazz épileptique ou les miaulements d'une donzelle qui semble pleurer la voix qu'elle n'a jamais eue, oh! alors, ça change; mon chien regarde le radio d'un air de reproche et de mécontentement puis il s'en va. Il retourne dormir dans son coin.

Je vous affirme la véracité du fait en vous assurant, d'autre part, que je ne suis pas de Marseille...

Ceci me conduit à dire qu'un simple chien peut avoir, mieux que beaucoup d'hommes, le

sens de la bonne musique et qu'il ne se laisse pas influencer comme eux par les bizarres élucubrations dont on nous abrute trop souvent. Il est en effet permis de croire, devant les divagations musicales qu'on nous sert en pâtée... pâteuse que leurs auteurs ignorent le plus souvent les règles fondamentales des sons mis en phrases harmonieuses. On veut, à tout prix, faire aujourd'hui de l'originalité sous ce rapport; on y réussit quelquefois, rarement; le plus souvent c'est de l'incohérence qui fausse le goût des auditeurs. Triste manière de faire l'éducation musicale du public!

Trop de compositeurs (?) modernes prennent de fâcheuses libertés avec le bon sens; avec la technique également mais il faut avouer que celle-ci n'est pas à la portée du premier gâche-notes venu.

On se permet, par exemple, fréquemment, la transposition partielle d'une oeuvre musicale, sur des notes plus basses ou plus élevées, à partir d'un point quelconque. La chose peut se faire, naturellement, mais il faut savoir choisir ce qu'on appelle un "point neutre", ou bien on obtient un résultat qui choque l'oreille et même l'énervé.

On se permet également le changement de mesure, l'agrément plus ou moins heureuse, par des fioritures inutiles et bêtes, de partie ou tout d'une oeuvre classique; enfin on fait du "nouveau" et c'est peut-être le plus lamentable de tout.

Passe encore pour la musique de danse; il n'y a pas de règles fixes pour les trémoussements, déhanchements et dislocations en faveur depuis que les nègres et les singes donnent le ton aux fervents de cet exercice qui fut autrefois un art; mais pour l'autre musique en général et la chanson en particulier!...



Le Navire des Rêves

*C'est un joli petit bateau,
Que celui qui berce nos rêves,
Si léger, si frêle et si beau,
C'est un joli petit bateau.*

*Flottant vers de lointaines grèves
Toujours en quête d'idéal,
Sa course jamais ne s'achève,
Flottant vers de lointaines grèves.*

*Sa proue est d'un blanc lilial,
De la blancheur mate des songes,
Dans le crépuscule automnal,
Sa proue est d'un blanc lilial.*

*Son voyage qui se prolonge,
N'a que la tombe pour espoir,
Car un mortel ennui le ronge,
Son voyage qui se prolonge.*

JEAN GILLET

Extrait de: « Paillettes »
Editions Typo-Press, Montréal.

La pauvre chanson moderne! à part un pourcentage qui tend sans cesse à baisser elle est ordinairement d'une insignifiance musicale simplement égalée par celle des mots. Nous sommes bien loin, aujourd'hui, des simples mais bien belles chansons de Pierre Dupont, Xavier Privas et quelques autres dont la race semble bien éteinte.

Au commencement de cette chronique, j'ai fait allusion à Wagner; sait-on qu'il s'en fallut de bien peu que cet allemand devint américain et fit naturaliser avec lui toute sa musique?

L'histoire date d'un bon demi-siècle, de 1880 pour préciser, mais elle est peu connue. Richard Wagner avait à cette époque un bon ami à New-York, un nommé Jenkins, qui lui faisait part, dans ses lettres de toutes les possibilités qu'offrait (d'jà!) le nouveau monde à l'ancien.

Wagner, à ce moment-là, n'était pas très satisfait de ses succès en Allemagne, il avait certains projets de théâtres qu'il ne venait pas à bout de faire comprendre et, comme il avait le caractère aussi pointu que le tempérament rageur, il décida de laisser en plan ses compatriotes qu'il prenait pour de parfaits imbéciles, en tant que quelque chose puisse être parfait en ce monde.

Des négociations furent ouvertes avec Jenkins et ses amis. Wagner demandait un million de dollars, moyennant quoi il cédait à l'Etat américain tous ses droits sur ses compositions passées et à venir. Sa femme l'encourageait dans cette idée car, elle aussi, en avait plein le dos de son pays.

Il s'en fallut de peu que ces projets devinssent une réalité, mais en fin de compte, des amis allemands de Wagner le firent changer d'opinion. Au fond, ce n'est fâcheux pour personne, sauf peut-être pour les fervents de statistique américaine qui aiment à cataloguer les maxima de tous genres et les porter à l'actif des Etats-Unis. Ils auraient certainement ainsi possédé le plus bruyant de tous les musiciens passés, sinon à venir.

Terminons par la discussion d'un proverbe qui prétend que la musique adoucit les moeurs. En principe peut-être mais pas toujours en pratique si l'on en juge par ce qui s'est passé l'année dernière au sujet d'un kiosque à musique dans une petite ville belge.

Plusieurs sociétés musicales se disputaient la possession de ce kiosque et cela finit par dégénérer en querelle, puis en bagarre. Les sociétés concurrentes prirent les kiosques d'assaut, s'en délogèrent à tour de rôle, le reprurent, le reperdirent et cela dura tant qu'il y eut un instrument en bon état, c'est-à-dire encore capable de servir d'arme d'attaque ou de défense.

On se battit cette fois-là à coups de violon, de hautbois, de flûte, de trombone et même de contrebasse; cela dura une bonne demi-heure, tant que la police ne vint pas mettre fin au combat et ramasser les débris d'instruments. Les blessés aussi, car il y en eut une quarantaine dont cinq grièvement.

Ne soyons cependant pas pessimistes, la musique est une belle chose dont les possibilités futures sont encore bien loin d'être épuisées, en supposant qu'elles puissent l'être un jour; il y aura toujours des chefs-d'oeuvre à composer avec les douze notes de la gamme et il se retrouvera des hommes de talent pour les composer quand la crise du bon sens aura pris fin. Mais il y a des crises qui durent longtemps...

Illustration
de F. BAZIN

En nous disant des contes, grand'mère débarrassait la maison, ce qui donnait à maman le temps de s'occuper des plus petits, Jacqueline et Pierre, le bébé...



Une blague qui en valait la peine

Par Gérard Després

TU AS CRAQUÉ le marmot toute la journée. Ninette, pour que je te dise un conte; si tu en veux un, maintenant, suis-moi."

On avait à peine achevé le souper.

Grand'mère en parlant ainsi à Ninette savait qu'elle s'adressait à toute la marmaille: Ninette, Albert, Jacqueline, Pierre et moi, Henri, l'aîné. J'avais neuf ans en ce temps-là.

En nous disant des contes, elle débarrassait la maison, ce qui donnait à maman le temps de s'occuper des plus petits, Jacqueline et Pierre, le bébé, et de les coucher — notre tour ne venait qu'ensuite. Il y avait beaucoup moins de tapage de cette manière, et mes deux tantes, Eveline et Yvonne, se réjouissaient lorsque grand'mère remplissait ainsi nos soirées, car chez nous c'était le rendez-vous des jeunes du village, et elles craignaient toujours de notre part des réflexions indiscretes et quelquefois trop vraies.

Ninette ne se le fit pas dire à deux fois, et nous, nous suivîmes, à la file indienne dans la chambre de travail dont l'ameublement se composait d'un métier, un rouet, un moulin à cou-

dre, une table et deux chaises; l'une restait toujours inoccupée depuis la mort de grand-père, car c'était dans cette chambre que mes grands-parents se retiraient pour se remémorer les doux souvenirs du bon vieux temps et critiquer un peu certains travers de la génération présente. Quant à nous, du temps que grand-père vivait comme à présent, c'est dans cette chambre que nous allions lorsque nous voulions des contes.

— Ninette, que veux-tu que je te conte? ... Petit Poucet?

— Et toi, Henri?

C'est grand'mère qui me parlait... Il me semble que je la vois encore avec, sur la tête, son petit bonnet blanc qui cachait ses cheveux grisonnants, sauf quelques mèches indociles, et, sur ses genoux, un chausson à rentrer. Nous, adossés contre le mur en face d'elle, nous étions assis sur des tapis mousseux de laine qu'elle avait fait; elle, avec un petit sourire malin, nous regardait l'un après l'autre par-dessus ses lunettes pour mieux voir l'effet que produisaient sur nous ses

fictions. Malgré ses soixante-cinq ans, elle était encore jolie et vigoureuse.

Grand'mère, voyant que j'hésitais, s'adressa à Albert:

— Et toi, Albert?

— La grenouille qui voulait devenir plus grosse qu'un boeuf, cria Ninette qui venait de prendre enfin une décision.

Souvent grand'mère, après avoir repassé tous ses contes, emplifiait une fable à en sortir de son originalité.

— Non, ce soir, je vais vous conter une histoire qui s'est passée ici, à Grande Digue.

... Une fois, il y a longtemps de ceci, un matin de printemps, la *Saint-Pierre*, la plus belle goélette à deux mâts de la paroisse, partait à la pêche au saumon dans la baie de Miramichi. Elle était commandée par Charles Hébert, un vieux loup de mer, qui s'y connaissait dans le métier, je vous assure. Avant de continuer, mes chers petits-enfants, il faut vous dire un mot de ce capitaine. Il était un homme d'un caractère plaisant et, contrairement aux autres pêcheurs, il aimait à montrer le métier aux jeunes, à les faire profiter de son expérience, aussi lorsqu'il parlait en matière de pêche, les jeunes mousses l'écoutaient-ils comme un oracle. Tous, jeunes et vieux — il avait montré le dur métier de marin à la moitié de la paroisse — l'appelaient l'oncle Charles et rien ne le contentait plus que cela.

Quelques jours plus tard, le lendemain de la première pêche, la goélette se berçait doucement au gré des flots qui rutilaient au soleil de midi et qu'une légère brise soulevait, tandis que les hommes de bords dormaient, car la nuit avait été dure. Ce n'est pas toujours rigolo de pêcher le saumon à la dérive, surtout lorsque les filets se mêlent...

Dans la cale un bras s'étire, puis un autre, à la fin tout l'équipage est debout. Tout est déjà prêt pour la prochaine nuit, mais ils ne peuvent

pas sortir avant cinq heures, et il n'est qu'une heure; c'est le temps où les pêcheurs de saumons, assis en ronde sur le pont, se racontent des faits fabuleux.

L'oncle Charles était encore plus joyeux qu'à l'ordinaire et, se frottant les mains de bien aise, il s'adressait à ses marins:

— La pêche a été très bonne cette nuit, mais ce fut rude, le vent n'adonnait pas avec le courant... C'est rien cela, de la misère à vous autres les mousses, ça vous donnera du nerf; ce sera meilleur la nuit prochaine.

Avisant Henri Caissie, un farceur qui savait en conter de bonnes, il le regarda avec un sourire jovial; c'était son favori celui-là.

— Henri Caissie, c'était le nom à grand-père et c'est le mien, dis-je à grand'mère.

— Petit escogriffe, veux-tu bien te taire.

J'avais oublié qu'il ne fallait pas interrompre grand'mère. Elle continua.

— L'oncle Charles donnait une tape amicale sur l'épaule d'Henri: (Suite à la page 40)

L'Actualité à Travers le Monde

HOLLYWOOD — La mort de Lou Tellegen

Lou Tellegen, ancien mari de Géraldine Farrar, idole du film silencieux, est mort récemment. Il s'est suicidé, s'infligeant sept blessures à la poitrine avec des ciseaux. On l'a trouvé dans la baignoire de sa maison. L'arme avec laquelle il se donna la mort, gisait non loin de lui. Tellegen était âgé de 52 ans.

L'acteur était malade depuis quelque temps. Les médecins craignaient pour sa raison. Lui-même se sentait devenir fou, et le disait.

Sarah Bernhardt aimait à jouer avec lui. Il fut parmi les étoiles qu'éclipsa le film sonore. Marié quatre fois, il avait eu pour première femme Jeanne Bronchère. Sa deuxième épouse fut Géraldine Farrar, sa troisième, Nina Romano et sa quatrième, Eva Casanova.

Ayant atteint un certain âge, Tellegen pouvait de plus en plus difficilement obtenir un rôle. Il se prêta à une opération plastique pour se faire refaire la figure.

Le nom véritable de Lou Tellegen était Isidor Louis Bernard van Bammeler. Il débuta en Hollande, alla ensuite à Paris où il rencontra Sarah Bernhardt. Celle-ci lui confia le rôle du duc d'Este dans *Lucrèce Borgia*. En 1910 et 1911, il vint aux Etats-Unis avec Sarah Bernhardt. A Chicago, il joua avec elle dans *Madame X*. Ce fut son premier contact avec le public américain.

Dé 1921 à 1929, il se consacra presque entièrement au cinéma.

Lorsque sa vogue commençait à diminuer, il fit banqueroute: il devait \$20,000 et ne possédait que \$2,200.

MONTREAL — Le Montreal Repertory Theatre

Michel Seymour, publiciste de la section française du *Montreal Repertory Theatre*, nous donne quelques précisions dans ses "Potins de la Rampe" publiés dans *The Clue*, sur la saison qui commence.

Le M. R. T. plus vivant que jamais va rouvrir ses portes. La section française ne chômera pas cet hiver. Jean Lallemand, le mécène bien connu, aura la direction du département français et Henri Letondal, de renommée éminente, aura la direction artistique.

Quoiqu'il n'ait pas encore pu joindre les interprètes, les metteurs en scène qu'il désire et par conséquent n'ait pu encore établir de plans définitifs, nous pouvons être assurés qu'il mettra tout en oeuvre pour donner au public canadien-français des soirées de tout premier ordre. Louis Mulligan a com-



M. J. E. CHABOT, photographe de Roberval, comté du lac St-Jean, dont de nombreuses photos inédites sont reproduites régulièrement dans "Le Samedi", "La Revue Populaire" et "Le Film". M. Chabot tient en laisse un superbe chien esquimaux, un des plus beaux spécimens de sa race, qu'il a ramené dernièrement du Labrador. Ce chien vient de l'Ungava, ce vaste territoire inconnu de notre province de Québec.

mené une campagne de souscription qui s'avère déjà un grand succès, car le nombre de nouveaux membres est plus considérable. On jouera une pièce française au Studio au cours des prochains mois.

ETATS-UNIS — Les Américaines épatantes

Vingt-trois étudiants et dix-neuf étudiants de France qui sont arrivés récemment à New-York

pour suivre des cours dans des universités américaines sous les auspices de l'Institut International d'Education, ont exprimé leurs vues sur leurs condisciples américains.

Les jeunes Français déclarent: Les jeunes filles américaines sont absolument épatantes!

Les jeunes Françaises remarquent: Les Américaines s'attachent trop à la toilette et aux parties. Les jeunes Américains sont plus bruyants que les Français, mais ils sont généralement paresseux; ils rient tout le temps et racontent des plaisanteries.

Le jeune Français exprime, quant aux jeunes Américains, le jugement suivant: Nous aimons sortir en compagnie des Américains parce qu'ils sont fort amusants, mais ils nous paraissent d'un caractère plutôt enfantin.

(Le Messenger de New-York)

CHINE — Le doyen des journaux disparaît

Le doyen des journaux du monde vient de cesser sa publication après 1,534 années d'existence. C'est le *Peking Bao* (car il faut aller en Chine pour trouver de vieilles choses), fondé sous le règne de l'empereur Ting Kuan Teang, considéré comme l'inventeur des caractères d'imprimerie en plomb et en argent. Imprimé à l'origine sur soie jaune dont plusieurs morceaux, en forme de feuillets, étaient cousus ensemble, le *Peking Bao* n'est devenu journal quotidien qu'en 1800.

AUSTRALIE — Cinquantenaire de Melbourne

Il y a cinquante ans, un Anglais, John Batman, émigré en Tasmanie, débarquait sur un point particulièrement hospitalier de la côte australienne et se faisait céder par les naturels 250,000 hectares de terrains en friche, en échange de quelques caisses de verroterie.

Il y construisit quelques huttes. Ainsi naquit Melbourne qui, en 1841, comptait 4,400 habitants. Elle en abrite aujourd'hui 975,000.

La célébration du cinquantenaire de la deuxième ville du Commonwealth (la première place est tenue par Sydney) durera jusqu'au mois de mars 1935.

ECOSSE — Le monstre de Loch Ness

Un voyageur prétend que le fameux monstre n'est autre que les débris d'un dirigeable semi-rigide allemand dont l'arrière paraît à la surface de l'eau à marée basse. L'Amirauté Britannique se serait assurée du fait en envoyant des scaphandriers l'examiner.



Groupe de sauvages de l'Ungava. Photo des plus curieuses prise par M. J. E. Chabot, photographe de Roberval.



Sans un mot, il tira un revolver de sa poche et l'en menaça froidement.

Notre Feuilleton

De l'Amour au Crime

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Un jeune avocat parisien, Pierre Marty, trouve dans la rue un riche porte-monnaie contenant une bague et des lettres non signées. Le lendemain, il apprend que l'industriel Verdurel a été assassiné dans son bureau. Marty apporte sa trouvaille à la police, espérant ainsi aider à découvrir l'assassin.

D'après le testament, Jean Bernard doit prendre la direction de l'usine, ce qui provoque la jalousie des ouvriers et surtout du gendre de M. Verdurel, Maurice Dormeuil. Bernard ignore que sa femme a autrefois été séduite par Dormeuil qui avait promis de l'épouser, après la naissance d'un enfant. Il est aussitôt accusé du meurtre.

Au cours d'une dernière explication entre Lina et Dormeuil, M. Verdurel était survenu. Furieux, Dormeuil l'étrangle et s'enfuit. Pour ne pas faire connaître à son mari sa faute passée, Lina hésite à dénoncer le meurtrier. Quand elle s'y décide, le juge, ami de Dormeuil, la croit folle.

Jean Bernard est acquitté, « faute de preuve ». Le jugement le laisse compromis. Il sollicite puis obtient un emploi en Italie.

par Jacques Brienne

Les frasques de Dormeuil l'ont rendu odieux à sa femme Valentine, fille de M. Verdurel. Un artiste anglais se fait bientôt aimé d'elle. C'est après un rendez-vous avec lui que Valentine a rencontré son mari, mais sans être reconnue, au moment où celui-ci venait de commettre le crime. De surprise, elle laisse tomber le joli sac à main contenant la bague donnée par son père et des lettres compromettantes.

Pressentant que sa femme va demander le divorce, Dormeuil veut s'assurer la direction de la fabrique.

No 10

(Suite)

III

IL répéta machinalement d'une voix étranglée la tête baissée :

— Par le trou de la serrure, il a vu, dites-vous?...

— Il a vu l'assassin, oui, celui que nul ne soupçonne encore... Celui que mon silence a sauvé!...

Elle affirmait maintenant avec hardiesse. Il ne s'agissait plus de suppositions vagues. Théodore avait vu...

Elle s'était levée et penchée sur Maurice de l'autre côté de la table, ses mots, proférés presque à voix basse, passaient en sifflant entre ses dents serrées.

Une résolution farouche éclatait dans les paroles de la femme et le bonheur d'une domination déjà établie.

Elle était belle comme le génie du mal.

Il était sûr, sûr comme de lui-même, que s'il lui demandait le nom de l'assassin elle crierait :

— C'est vous!

Et il était comme un homme enfermé dans une chambre, sans issue et qu'une cloison mince sépare d'un incendie dévastateur.

Comment l'empêcher de prononcer ces mots terribles ?

— Etait-il donc perdu sans ressources ?

La femme était toujours penchée sur lui, menaçante comme la vengeance poursuivant le crime.

Elle disait d'un accent mystérieux :

— Suivez-moi bien, monsieur Dormeuil. L'assassin est entré par la petite porte de la rue de Bagneux, il en avait la clef... Il était en habit de soirée... Il a écrit la lettre anonyme et il est reparti comme il était venu, sans une éclaboussure, sans un pli à son plastron impeccable...

Le sang de Maurice faisait dans ses oreilles un bruit assourdissant de moulin.

Comme un naufragé accroché à une épave précaire et qui va sombrer avec elle, il s'interrogeait désespérément et se demandait :

— Suis-je donc perdu, irrémédiablement perdu ?

Mais pendant que la voix du découragement et de la peur lui répondit :

— Oui, tu es perdu !

Ses regards égarés remontaient jusqu'au ferme visage bronzé de celle, si humble hier et si dédaignée, qui tenait maintenant son sort entre ses mains.

Elle avait des yeux brillants comme si elle voulait le déchirer ou bien, peut-être, le dévorer de baisers ; de véritables yeux de louve enflammée et sur ses lèvres voluptueuses fleurissait un sourire passionné.

Alors, à la regarder, ce fut comme une lueur dans la nuit de l'assassin, et comme une barque de salut sur l'océan en fureur, contre lequel il se débattait.

Des souvenirs lui revinrent du lent déploiement des coquetteries restées vaines.

Des tendres oeillades auxquelles il n'avait pas pris garde.

De tous les manèges propres à susciter l'amour dont elle avait usé sans succès pour le conquérir, la rage dans le cœur, sans doute.

Soudain Maurice se ressouvint qu'il était Don Juan !

Le moyen de vaincre l'ennemie, de parer au coup terrible qui le menaçait, ne le trouverait-il pas en lui ?

Son ennemie était une femme, et une femme qui l'avait désiré. Il l'avait dédaignée, mais il lui ferait oublier son dédain par ses caresses. Il noierait tous les souvenirs dans la passion et elle oublierait aussi qu'il était le criminel.

Elle se souviendrait seulement qu'il était son ami et qu'il détenait sa joie dans ses baisers.

Il se livrait à toutes ces réflexions dans une sorte de vertige. Tout à coup, il prit son parti en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Il posa instantanément sur ses traits encore convulsés de haine et de terreur un masque d'amour et de désir.

Avec un détachement mélancolique, il dit, pendant que ses yeux devenus veloutés se levaient avec imploration sur la jeune femme :

— Madame, ces histoires sont déjà anciennes et assurément bien tristes. Peut-être en avez-vous souffert, vous qui me paraissiez faite pour la joie et pour toutes les douceurs de l'existence.

— Si vous en avez souffert, je le regrette. Que ne l'ai-je su plus tôt ! Mais maintenant que je le sais, voulez-vous que nous laissions dormir le passé

pour ne songer qu'à l'avenir qui pour vous se lève radieux ?

Il s'approcha d'elle, la prit par la main, la fit rasseoir sur le canapé bas où il se plaça lui-même.

— Je ne vous avais jamais vue, continua-t-il en l'enveloppant de son regard hardi et caressant, qui mettait sur sa peau comme un réseau délicat de flamme... Vous étiez pour moi la femme de Théodore. J'ignorais que la fabrique renfermait un tel trésor ; j'ignorais que là, près de moi, se développait, s'épanouissait une admirable fleur exotique, dont tous, sauf moi, pauvre aveugle, pouvaient respirer les parfums !... Dès que vous êtes entrée, vous avez dû voir le sursaut de mon admiration et de mon étonnement.

— C'est que vous étiez sortie de ce lieu banal qu'est une maison de commerce. Moi, si tôt que j'y entre, je sens que je me dédouble et que c'est seulement l'homme d'affaires qui y pénètre... Ce n'est plus moi.

En prononçant ces paroles, Maurice se disait :

— Si elle connaît mon aventure avec Lina, si son mari a entendu notre explication, je le saurai bien, je le verrai à quelque mouvement involontaire.

Et ses yeux attentifs, félins et magnétiques comme ceux du tigre, ne perdaient aucun frémissement de ce visage fermé encore, mais que la passion triomphante teintait de pourpre fébrile.

Elle ne révélait rien à l'examen de Dormeuil, rien que la joie que procure la victoire et le trouble que donne l'amour.

Maurice pensa.

— Elle ignore Lina ; Théodore est donc arrivé après son départ, après le meurtre.

D'ailleurs, que lui importaient ces détails ?

Ce qu'il fallait, c'était s'emparer de cette femme et la tenir à merci.

Il comprit tout de suite que ce serait chose facile. Et, sûr désormais de ne pas faire fausse route, il retrouva bientôt tout son aplomb. Il débita ses paroles mensongères et caressantes, d'une voix chaude et vibrante, tout comme s'il eût exprimé la vérité.

Mais Sidonie n'était pas sa dupe. Elle l'avait vu évoluer dans la tourmente et s'orienter sans hésitation vers le seul port qui lui restait ouvert : son amour.

Elle ne le méprisait pas, ayant pour la ruse une considération sans pareille.

— Il est fort, se disait-elle joyeusement.

C'était pour elle la qualité souveraine.

Sa passion, contenue jusqu'alors, s'en trouvait renforcée et comme exaltée. Elle eût troqué pour le génie de l'intrigue les plus belles vertus.

Comme celui-ci le possédait !

Ah ! il était bien l'homme qu'il lui fallait, celui dont, tant de fois, elle avait rêvé la nuit !

Bien qu'imprégnée de mensonge, c'est à peine si sa voix sonnait faux, tandis qu'il disait, rapproché peu à peu et saisissant la petite main brune de Sidonie :

— Je ne sais ce que j'éprouve près de vous... Est-ce donc de l'amour ?

Intérieurement, au plus sombre de sa conscience tourmentée une idée unique l'agitait :

— Cette femme maudite veut me faire plier sous sa volonté ; mais moi je la ferai plier aussi et elle deviendra mon amie et mon esclave.

Il pensait à la brutalité savante de ses caresses et à la façon dont il s'y prendrait pour la dompter.

Ses sourcils s'étaient contractés et ses yeux brillaient d'un éclat cruel et dominateur.

Mais ce ne fut qu'un éclair.

Il dit, jouant avec les doigts ambrés qu'on lui abandonnait :

— Et vous, que pensez-vous de moi ?

Elle répondit avec un rire méchant et un regard de feu :

— Je pense que vous me haïssez tout à l'heure, et je ris, ne vous en fâchez pas, en vous entendant dire que vous m'aimez.

Elle riait, en effet, et le rire découvrait ses belles dents blanches.

Il baisa la main qu'il tenait et elle frémit au contact doux des soyeuses moustaches sur sa chair.

— Ma haine, dit-il, ressemblait à un commencement d'amour... Et la vôtre ?

Elle rapprocha son visage de celui du jeune homme, si près qu'il sentit sous ses narines le souffle court de sa poitrine oppressée de désir et elle dit :

— Oh ! moi, je ne vous hais point !

La voix sifflait doucement entre les lèvres serrées et, tout à coup, Maurice découvrit le charme profond de la belle et dangereuse créature, charme implacable de l'abîme, du mal et de la complicité.

Et s'étant encore rapproché, il enveloppa d'un bras le corps souple et nerveux de la tentatrice...

Il l'attira violemment à lui :

— Je t'aime, soupira-t-il. Oubliions tout ce qui n'est pas nous. Je te veux, Sidonie. Je veux adorer l'éclat de tes yeux. Je veux que tu sois à moi... Tu verras comme je t'aimerai, quelle vie de délices sera désormais la tienne !

Il mit sur sa bouche un long baiser enflammé. Le bouquet de roses agonisait au corsage de la créature de volupté. Alentour, le satin des meubles chatoyait sous les broderies mourantes d'un rose pâle ; l'éclat des marbres accrochait le soleil, se glissant entre les brise-bise qui offraient aux rayons de lumière la barrière légère de leurs dentelles.

Les parfums s'exaspéraient dans l'air tiède de cette fin d'après-midi d'été ; les voix amollies par le tremblement des âmes, secouées de passion, languissaient et s'étouffaient aux creux des tentures.

Une heure sonna à la pendule de marbre blanc, l'heure qui devait lier à jamais deux êtres infâmes dont les fauves amours auraient toujours le relent du crime commis par l'un, deviné par l'autre ; du crime dont le mystère ténébreux était en eux et pourrissait dans leur cœur, comme un cadavre pourrit et empest le puits profond où on l'a jeté.

IV

Dormeuil resta deux jours sans paraître à la fabrique. Le troisième, il reparut ; son auto grise fit entendre de loin sa fanfare musicale et, à l'intérieur des ateliers, chacun se tint à son pose dans des poses d'application factice. Mais, traversant le vaste hall rempli du halètement des machines,

le patron, sans s'arrêter, s'engouffra dans le bureau où Rozet, la tête penchée de côté, écrivait sagement, sans s'interrompre, comme un écolier qui s'acquitte avec satisfaction de son devoir.

Dormeuil jeta sur lui, qui n'avait pas relevé le front, un regard moqueur.

Le mari de Sidonie avait une figure froide et correcte ; il était fraîchement rasé et portait un lorgnon sur ses yeux pâles. Rien qu'à le regarder, on devinait toute la bonté, tout le dévouement, toute la crédulité dont un tel homme était capable.

En relevant les yeux, il vit Maurice devant lui et il se dressa comme un ressort avec une sorte de respect épouvanté.

C'était son attitude maintenant vis-à-vis du patron, depuis que sa femme avait fait naître un doute en son esprit au sujet de l'assassinat de M. Verdurel, depuis qu'elle lui avait rappelé son inconduite notoire et sa paresse.

Il avait beau chasser ce soupçon, s'affirmer qu'il était absurde, il agissait malgré lui et provoquait une gêne insurmontable dès qu'il l'apercevait.

Jadis, au contraire, il l'accueillait avec un bon sourire un peu servile sans doute, mais plein de sympathie. Maintenant il ne pouvait plus. La vue seule du patron le gênait et le faisait rougir.

D'un geste machinal et habituel il avança le fauteuil au maître et se tint debout devant lui, la tête basse.

Dormeuil n'éprouvait aucune espèce de gêne à revoir Théodore après avoir fait de Sidonie son amie.

Il n'avait pas de ces scrupules-là. Ce qui le troublait encore un peu, c'est qu'il se trouvait devant le témoin du meurtre.

Il ne doutait pas que Théodore l'eût reconnu dans cette fatale nuit, tandis que celui-ci était seulement torturé par des doutes.

Mais dans les mains de sa femme, Rozet n'était plus à craindre, au moins pour le présent ; il demeurerait cependant une inquiétude pour l'avenir et partant sa vue énervait le meurtrier.

Dormeuil s'assit et, avec un geste affable, il dit à l'employé :

— J'ai à vous parler, Rozet.

— Fort bien, monsieur, fort bien, répondit Théodore qui prit un air d'attention respectueuse.

— Fermez la porte, ordonna Maurice.

L'employé obéit et se rapprocha tout près, si près qu'il pouvait humer les parfums dont Louis l'avait frictionné et compter les rubis de son épinglé de cravate.

— Depuis combien d'années êtes-vous chez nous, Théodore ?

— Voici douze ans bien comptés, répondit le mari de Sidonie avec une inquiétude croissante.

— Voudrait-il se débarrasser de moi, pensait le pauvre homme. Est-ce que je le gênerais ?

Une grimace d'anxiété donnait une expression ridicule à son honnête visage.

Le patron lisait comme dans un livre sur cette figure placide et pâle.

Il continua d'interroger :

— Que gagnez-vous ?

— Je gagnais cent soixante-quinze francs depuis trois ans, quand, après la mort de M. Verdurel, madame Valentine m'a augmenté et a porté mon traitement à deux cents francs par mois. J'ai en outre le logement, le chauffage, l'éclairage, et une gratification de trois cents francs au 1er janvier.

— Vous le voyez, monsieur Dormeuil, je ne suis pas trop à plaindre. Beaucoup d'employés voudraient bien être à ma place. Et cependant c'est à peine si nous pouvons joindre les deux bouts.

— Ma femme a beau faire des prodiges...

— Ah! elle fait des prodiges?

— Oui, monsieur, des prodiges d'économie. Elle s'y entend comme personne à acheter bon marché, à dénicher des coupons, à trouver des occasions. Et puis elle fait tout elle-même. Elle se tue au travail.

Rozet se balançait sur ses hanches d'une façon lamentable et dans son pantalon où le maigre genou avait marqué sa place, Maurice devinait des jambes maigres et molles.

Quant à lui, il se redressait au contraire et bombait son torse superbe.

D'une main distraite, il effilait sa moustache.

Il sourit à une pensée intérieure et évoqua sans aucun embarras les enlacements panthérins de Sidonie; puis, sans effort, revenant au présent:

— Oui, je me rends bien compte des difficultés de la vie pour des gens comme vous, mon bon Rozet, qui êtes si supérieur à votre condition.

— Ah! pour ce qui est de ma femme, vous pouvez le dire qu'elle est supérieure à sa condition. Elle n'est pas à sa place dans l'étroit logis où elle végète...

— Vous non plus, mon ami, vous n'êtes pas à votre place dans les emplois subalternes où l'on vous a relégué jusqu'ici.

Une rougeur subite empourpra le visage morne du pauvre homme.

Qu'est-ce qu'il entendait?

— Etais-ce possible?

Dormeuil avait pris un air grave et pénétrant.

Il continua:

— Voyez-vous, Rozet, depuis que je m'occupe de la fabrique, j'étudie à fond le personnel.

— Or, vous le savez, je suis imbu, moi, des idées modernes et je comprends les devoirs du patron envers le salarié, du capital envers le travail...

Il fit une pause.

Théodore dit avec émotion:

— M. Verdurel faisait ainsi, et c'est pour cela qu'il n'y eut jamais de malheureux.

— Sans doute, mon traitement est peu élevé, mais, comme il me le faisait observer lui-même, il est cependant supérieur à celui d'un auxiliaire dans un ministère, et pourtant cet auxiliaire a souvent passé des examens.

— Seulement la vie a augmenté au vu et au su de tout le monde...

Dormeuil l'interrompit d'un geste.

Et Théodore demeura muet, fixant sur le nouveau maître ses yeux pensifs, pendant que celui-ci poursuivait:

— Il y avait ici un homme remar-

quable, un homme de premier plan, doué d'aptitudes exceptionnelles: c'était Jean Bernard...

— Oh! oui, monsieur, ça c'est vrai, et honnête, surtout! Quand on pense...

Maurice coupa brusquement la parole à l'interrompteur bavard...

— Ecoutez-moi donc sans m'interrompre. Cet homme, mon beau-père, reconnaissant ses hautes qualités, lui avait fait une situation digne d'envie.

— Il est parti, obéissant du reste à des scrupules très honorables; je le regrette, mais il faut que je le remplace...

— Sans doute, sans doute, approuva Rozet, ne sachant pas où le maître voulait en venir.

— Il faut que je le remplace, mais ce n'est pas commode.

— J'y ai bien réfléchi. J'ai pesé les mérites de tous ceux qui m'entourent, de tous ceux qui peuvent espérer prendre sa place. Car je n'ai pas songé une minute à choisir hors de la fabrique mon premier contremaître.

— Et j'ai jeté les yeux sur un homme modeste, qui fut longtemps à la peine et qui mérite d'être à l'honneur; sur un homme qui m'a donné des preuves manifestes de son dévouement, de ses aptitudes et de son intelligence...

— Alors, monsieur a fixé son choix? interrogea Théodore qui comprenait de moins en moins, en présence des éloges excessifs, décernés par Maurice Dormeuil à l'employé qu'il avait remarqué.

Et en lui-même le brave homme songeait:

— Pourquoi me dit-il tout ça? Après tout il est bien libre de faire ce qu'il veut.

Et il attendait d'un air un peu niais la suite des confidences du patron.

Comme rien ne venait, il ajouta timidement:

— J'ai fait de mon mieux pour combler momentanément le vide laissé par le départ de Jean Bernard, mais il était si actif, si dévoué que je ne sais si j'ai réussi...

— Vous avez parfaitement réussi, répondit laconiquement Dormeuil, et c'est vous que j'ai choisi pour le remplacer.

Ces mots énormes et foudroyants. Rozet les entendit-il? Ils dansaient dans ses oreilles, dont il récusait le témoignage.

Rêvait-il, était-il devenu fou? Il avait entendu parler de ces accès étranges où l'ouïe est hallucinée, la vue trompée.

Il n'osait rien dire et il restait devant Maurice bouche bée.

Lui, promu tout d'un coup premier contremaître de la fabrique Verdurel? Etais-ce vraisemblable?

Qu'allait dire Sidonie, sa chère petite femme?

Il recouvra la parole pour balbutier, la lèvre tremblante d'émotion:

— Est-ce bien possible? Qu'ai-je entendu, monsieur Dormeuil? Vous voulez que je remplace Jean Bernard.

Il leva les bras au ciel dans un ahurissement comique.

Maurice, très amusé, répéta:

— Mais oui, mon brave Rozet, je vous ai choisi pour diriger la fabrique à la place de Bernard. Je récompense ainsi vos longues années d'excellents services.

Théodore tomba sur une chaise.

La joie lui cassait les jambes; des

larmes d'attendrissement humectaient ses yeux.

D'une voix qui aurait attendri un géolier, il s'écria:

— Ah! monsieur, que de bontés! Je n'y pouvais croire, voyez-vous, car je puis bien le dire, je n'ai jamais eu de chance. Merci pour ma femme et mon enfant! Tout mon dévouement vous est acquis... Ce que ma femme va être heureuse! Ma femme, monsieur Dormeuil, vous ne la connaissez pas, mais, voyez-vous, comme je vous le disais tout à l'heure, elle était bien au-dessus de ma position et elle souffrait de bien des choses, tandis que maintenant... Ah! que je suis content!

Pâle, il parlait d'une voix entrecoupée, ne voyant pas le sourire sardonique du patron, en l'entendant parler de Sidonie.

Dormeuil dit avec rondeur:

— Eh bien! ça va; nous sommes contents tous les deux. Vous allez entrer en fonctions immédiatement. Je vais avertir moi-même les chefs d'ateliers, le comptable et le caissier.

— Vous aurez le même traitement que Jean Bernard à ses débuts et vous habitez le pavillon où il logeait. Je vais donner des ordres pour qu'on le remette entièrement à neuf.

Maurice Dormeuil tira sa montre de son gousset d'un air important et qui donnait congé.

Et Théodore, titubant de joie, étourdi de ce bonheur qui tombait sur lui à l'improviste, s'enfuit pour apprendre la nouvelle inouïe à sa femme, en marmottant d'incompréhensibles bénédictions.

Il avait oublié son chapeau et il déambulait dans la cour, livrant à la brise son front déjà dégarni, les pâles cheveux blonds brûlés au gaz des bureaux.

Quand, tout à coup, une idée, oh! terrible celle-là, l'arrêta net.

Ce Dormeuil ne voulait-il pas payer son silence? Sidonie aurait-elle eu raison de le soupçonner, de le désigner pour le meurtrier?

Car, en vérité, cette fortune inespérée qui lui tombait là, si inopinément, ne pouvait être due à ses seuls mérites.

Avec ça qu'un débauché, qu'un je m'enfichiste comme ce Maurice aimait à récompenser les dévouements obscurs!

Mais alors son silence qui avait été une lâcheté pour se sauver, lui deviendrait à ce compte le plus honteux des marchés!

— Minute, se dit le brave homme, ne nous emballons pas.

Et il s'arrêta quelques secondes pour réfléchir.

Mais bientôt ses pensées prirent un autre tour.

Comment Dormeuil aurait-il pu savoir que lui, Théodore, avait des soupçons?

Comment eût-il deviné le témoin mystérieux embusqué par la destinée derrière la porte de la pièce où s'était déroulé le drame?

C'était décidément impossible.

Alors, c'était donc, comme disait Sidonie, la chance qui tournait, cette roue de la fortune si difficile à mettre du bon côté qui là, tout à coup, amenait entre ses mains émues le bon numéro de la vie?

La joie qui s'était envolée au cours des premières réflexions qu'il avait

faites, affluait de nouveau en lui et il reprit sa course vers la maison.

Doucement, il ouvrit la porte.

Sidonie, les bras nus, le cou nu, les mains levées, piquait des épingles d'écaillage dans ses cheveux noirs, noués sur le sommet de la tête et qui retombaient ensuite sur la peau ivoirine, en mille boucles noires.

Perdue dans une méditation intense, elle n'avait pas entendu entrer son mari.

Elle lui sembla embellie et radieuse.

Les préoccupations que son avidité, son envie lui créaient sans cesse semblaient vieillir quelquefois son visage, coulaient des reflets de bile sous sa peau.

Mais le triomphe lui avait rendu tout son éclat et lui en avait rendu un nouveau.

Sans remords, sans regrets, à son aise dans l'adultère comme dans un bain parfumé, au comble de ses vœux, toutes ses vanités satisfaites, elle éclatait d'une beauté nouvelle, souriante et altière.

Rozet admira la métamorphose qu'il croyait découvrir en elle et il se dit:

— Qu'elle est belle et joyeuse! Peut-être qu'un bon pressentiment l'agite, qu'elle sent le bonheur venir.

Et il courut vers elle sans remarquer sa moue ni le recul involontaire qui la jeta en arrière dès qu'elle l'aperçut.

— Tu m'as fait peur, expliqua-t-elle.

Mais il la tenait étroitement enlacée et sentait craquer sur sa poitrine l'étroit corset de satin rose.

— Ma Sidonie, ma Sidonie, si tu savais!...

Elle le regarda; elle eut l'air de remarquer ses joues enfiévrées, son air d'événement. Et jouant la surprise elle posa ses deux mains sur la poitrine du pauvre homme pour l'éloigner un peu;

— Qu'y a-t-il, voyons, à cette heure? Qu'est-ce qui peut bien t'arriver?

— Il arrive, Sidonie, une chose inouïe, une chose qui renverse toute notre vie, un événement tellement heureux que jamais dans mes rêves les plus orgueilleux je n'aurais cru pouvoir arriver à un tel but.

— Que de préambules? De quoi s'agit-il donc?

La jeune femme jouait à merveille l'étonnement, en s'amusant très fort du mensonge de son visage.

Toute la scène, en effet, avait été arrangée la veille entre Maurice Dormeuil et son amie, parmi les premières folâtreries de l'amour.

Sidonie avait déjà revu plusieurs fois Maurice et à la seconde rencontre, lorsqu'elle avait été lasse de ses baisers, pendant qu'elle buvait dans son verre du champagne glacé et pétillant, elle avait organisé elle-même la pitoyable comédie.

Pour ne pas faire crier au scandale, elle s'était contentée pour débiter de l'hôtel de Jean Bernard—ça elle y tenait par-dessus tout—d'un traitement de douze mille francs par an, et du titre de premier contremaître.

Mais il était entendu que dans quelques mois Rozet prendrait le titre de directeur et que son traitement serait alors porté à vingt-quatre mille francs...

La mari naïf et bon balbutiait de joie:

— Oui, Sidonie... c'est un grand bonheur qui nous arrive...

— Maurice Dormeuil... le patron...

— Eh bien! quoi, parleras-tu? fit la jeune femme en frappant du pied.

— Il m'a nommé à la place de Jean Bernard...

— Pas possible! c'est bien vrai? Il a eu cette idée? Eh bien, ma parole, il a rudement bien fait. Il a réparé l'injustice de la maison à ton égard.

— Oh!... Sidonie!...

— Mais oui, l'injustice. J'en suis très heureuse, oui, plus que je ne puis le dire, mais ça t'était bien dû! Un homme de ta valeur devait-il passer sa vie tout entière dans les postes subalternes?

— Vraiment, tu crois? Mais non... tu t'illusionnes... ton amour t'égare...

Un sourire sardonique plissa les lèvres de la jeune femme.

Ah! le pauvre homme n'avait jamais été présomptueux et la chose la plus difficile à faire croire à ce crédule c'est qu'il avait quelque mérite, quelque valeur.

— Ainsi, reprit-il, ce que je t'apprends-là ne te surprend pas d'avantage? Quelle femme tu fais! Tu as un caractère grand et plein de fermeté, ma jolie petite femme chérie.

Il posa sa tête sur l'épaule nue, enivré de cette chaleur douce et du contact satiné.

— Oh! je t'aime, je t'aime, soupirait-il, presque religieusement.

— Enfin, je vais te voir heureuse! Je vais pouvoir satisfaire tes caprices, tes jolis caprices de femme... Et tu sais, j'oubliais le principal, nous allons nous installer dans le pavillon!

— Ça me fera quelque peine quand même à cause de ce pauvre Jean Bernard et de sa douce femme, qui doivent si souvent, dans l'exil, regretter les jours de bonheur qu'ils y ont passés. A cause aussi de ce silence que j'ai gardé et qui me pèse toujours, qui est comme une pierre au fond de ma conscience. C'est une rude responsabilité que j'ai prise là.

— Et maintenant je vais être à la place de ce pauvre homme! Ce que c'est que la vie, tout de même!

— Oh! sans te mentir, ça me tourmente, et me tourmentera toujours.

— Ces pensées-là, sans cesse, il faut que je les chasse. Surtout depuis que tu m'as dit...

Les yeux de Sidonie se durcirent. Il l'ennuyait joliment avec ses jérémiades d'honnête homme!

D'un ton querelleur, elle répliqua avec sévérité, durcissant sa voix:

— Qu'est-ce que je t'ai dit?

Puis, comme se souvenant:

— Ah! oui! fit-elle en riant cyniquement, la petite scène de reconstitution du crime que j'ai faite une nuit!

— N'as-tu pas compris, grand nigaud, que c'était pour m'amuser, pour singer le juge d'instruction, pour éprouver un petit frisson! En somme, tu n'as rien vu, tu n'as rien entendu, trop affolé par la peur. Tu ne pensais qu'à toi, c'est trop naturel... Crois-moi, Théodore, il y a là un mystère impénétrable. Les juges n'y ont rien compris; ce n'est ni toi ni moi qui le déchiffrerons.

— Bien sûr, affirma Théodore, absolument convaincu.

— Quant au soupçon qui m'avait effleuré, dès le lendemain j'ai compris combien il était peu fondé et, à

vrai dire, stupide. Voyons, est-ce qu'un brave homme, un bon vivant, un joyeux compagnon comme le patron est capable de commettre un crime, et quel crime?

— Réfléchis une minute, Théodore.

— Oh! bien sûr, je n'ai jamais cru, moi, à sa culpabilité. C'est toi, Sidonie, qui m'avais troublé l'esprit par tes propos.

— La nuit, on a quelquefois des idées stupides et abracadabrantes. J'ai eu un moment de folie, une hallucination.

— C'est ce que je pensais quand je voyais ton exaltation.

La jeune femme reprit son air enjoué et espiègle.

Elle se pendit au cou du pauvre homme, comprenant qu'il fallait, à tout prix, écarter, une fois pour toutes, ses soupçons.

— Sérieusement, il n'y a aucune preuve contre lui. Les souliers vernis? Mais, le soir, presque tout le monde en porte. Il y a des cambrioleurs qui sont très chics aujourd'hui. Vois-tu, comme tu me le dis souvent, nous lisons trop de romans. Sherlock Holmes nous tourne la tête; chacun veut faire son petit détective et y voir plus clair que le juge d'instruction. N'y pensons plus... Occupons-nous de nos affaires... de notre enfant. Laissons agir la justice...

Rozet écoutait la voix de la charmante chanter à ses oreilles, et il subissait son influence toute-puissante.

Il sentait sa conscience, bourrelée par la crainte, s'alléger, se tranquilliser comme une mer en courroux que l'on apaise avec de lents flots d'huile.

La joie, la sécurité le pénétraient de toutes parts.

— Oh! comme tes paroles me font du bien, ma chérie! Quel soulagement de ne garder aucune arrière-pensée contre notre bienfaiteur, contre celui qui fera de notre Charles un enfant heureux, un garçon instruit, dont un jour nous serons fiers!

Avec un accent plein de gravité, l'amie de Dormeuil affirma:

— Un soupçon de notre part serait vraiment criminel. Nous devons oublier les pensées que nous avons eues, et, tu entends, ne jamais nous en souvenir.

Théodore approuva de la tête, et le cœur débordant de joie, il aspira longuement l'air tiède de la chambre.

— Quelle paix, dit-il d'un air béat, de pouvoir maintenant les chasser, ces idées monstrueuses!

Sidonie, rassurée, s'approcha de la fenêtre, leva les rideaux et colla sa tête radieuse à la vitre.

Elle regardait le petit hôtel où elle allait entrer dans quelques jours et dont ses yeux de rage et d'envie avaient si souvent scruté l' amoureux mystère.

— Mon rêve, se dit-elle avec une ivresse infinie, mon rêve est réalisé!

Devant elle l'avenir se levait dans des brumes soleilleuses et il s'étendait, riche et enchanteur, à perte de vue...

A perte de vue, comme si l'amour, la jeunesse et la vie lui eussent appartenu à jamais!

Rozet, lui, sentait fondre ses derniers scrupules comme une neige au souffle doux du zéphir et de la joie, et il s'abandonnait à une quiétude, à un bien-être non encore éprouvés.

"J'habite UN IMMEUBLE MODERNE et

j'ai ciré mes parquets, meubles et boiserie"



La Cire Johnson fait reluire ma table de salle à manger comme un miroir. Taches et égratignures disparaissent. La poussière n'adhère pas. Les marques sont effacées aisément.



La Cire Johnson rend les planchers d'un poli brillant—un poli qui résiste aux coups, prolongeant ainsi la beauté du bois et du linoléum. Elle empêche la poussière et les microbes de pénétrer dans les trous et craquelures. Un léger époussetage restitue au plancher son brillant. VOUS POUVEZ LOUER, pour une somme modique, un Polisseur Electrique Johnson chez le vendeur local.

"Je travaille presque à moitié moins depuis que je me sers de Cire Johnson dans tout mon appartement. On ne peut trouver méthode plus facile de faire le ménage. Aujourd'hui, mes planchers conservent un superbe poli et mes meubles reluisent quand le soleil les touche. Je constate que la Cire Johnson est plus économique et plus profitable que tout autre poli que j'ai employé auparavant. Elle n'est jamais collante, gluante ni grasseuse. Une faible quantité de Cire Johnson en couvre grand, embellit et protège le bois, le linoléum, le cuir et les surfaces métalliques. Il suffit de cirer de temps à autre. Ce doux poli dure indéfiniment!"

ECOUTEZ le programme "House by the side of the Road" les dimanches après-midi—réseau NBC

CIRE JOHNSON pour planchers et meubles



S. C. Johnson & Son, Ltd., Dépt. LS11, Bradford, Ontario.

Ci-inclus 10c. Veuillez m'envoyer votre grosse boîte d'essai de Cire Johnson et votre intéressante brochure.

Nom _____ Adresse _____ Ville _____ Prov. _____

SAVON

COMFORT

UN excellent savon à laver jaune peu coûteux—aimé des ménagères canadiennes depuis plus de cinquante ans.

Les coupons Comfort s'échangeant contre des cadeaux de valeur.

Dès le lendemain, on vit ouvertes les croisées de la maison où Lina avait aimé, où elle avait souffert et qui allait devenir la maison de Sidonie.

Peintres et tapissiers en prirent possession. Ils arrachèrent les papiers, grattèrent les murs et d'informes lambeaux s'entassèrent sous leur ardeur dévastatrice.

La jeune femme, au milieu d'eux, donnait ses ordres. Bientôt une lourde voiture amena les meubles qu'elle avait achetés. Des plantes nouvelles ornèrent le petit hall vitré et huit jours plus tard la nouvelle habitante y fit son entrée, suivie d'une bonne en bonnet blanc qui tenait le petit Charles par la main.

Mais à présent un respect nouveau entourait l'enfant, à sa grande surprise.

On l'appelait: Monsieur Charles.

A chaque nouvelle acquisition Théodore s'ébahissait:

— C'est trop beau, disait-il; tout cela me semble un rêve, un conte des mille et une nuits... Une idée, Sidonie, si l'on envoyait à ma soeur, là-bas, au pays, le mobilier de notre ancien logis? Elle n'est pas riche; ça lui ferait plaisir et ça vaudrait mieux que de vendre pour rien des objets qui nous sont chers.

Sidonie haussa les épaules:

— Ils ne me sont pas chers, à moi, car ils me rappellent un bien mauvais temps; tu peux bien en faire ce que tu voudras...

Le mari fut froissé de ce dédain.

— Ah! comment peux-tu dire cela, Sidonie? M'en séparer, moi, me fait de la peine; ce sont les humbles témoins de notre bonheur, de notre amour; le lit de nos noces, le berceau de notre fils! Chacun d'eux garde pour moi un exquis souvenir du passé, des jours où notre jeunesse n'avait pas d'exigences...

— Oh! toi, dit-elle en riant et en faisant une pirouette, tu es un sentimental; tu as un caractère allemand, je te l'ai toujours dit. Que veux-tu? Il ne faut pas m'en vouloir de ma nature. Je ne suis pas comme toi. Je déprimais entre des murs étouffants, je me sentais devenir laide sous ces pauvres habits; je ne pouvais vivre comme toi sans désirs, sans ambition.

Théodore eut un sourire mélancolique.

— Sois donc heureuse, puisque maintenant les rêves se sont réalisés.

Il soupira; il fut triste de ne pas se sentir à l'unisson de celle qu'il aimait et de la gêne indéfinissable que lui causait le changement survenu dans sa vie.

Toujours prêt à se donner tort, il murmura:

— Moi, je suis et je resterai un paysan!

De plus en plus, ce sentiment de désarroi moral qu'il avait éprouvé en quittant son petit logis s'accroissait chez Théodore et, sans se l'avouer encore,

NUL REMÈDE SEMBLABLE POUR L'ASTHME. — Le Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg est totalement différent des autres soi-disant remèdes. S'il n'en était pas ainsi, il n'aurait pas continué son grand travail de soulagement qui a fait connaître sa valeur merveilleuse d'un océan à l'autre. Le principal et le meilleur de tous les remèdes pour l'asthme, celui du Dr Kellogg a une réputation établie dans les cœurs de milliers de gens qui en ont éprouvé les bienfaits.

il commença à regretter le temps où rûpé, sans domestique, il venait s'asseoir à la table de famille couverte d'une mauvaise toile cirée, où Sidonie, la magicienne, lui servait de ces ragouts dont l'odeur se répandait dans toute la cour, et que le petit employé nommait avec emphase, en se frottant les mains des fricots de roi.

De toutes ses habitudes brisées, celle-là était la plus pénible. Rien ne lui paraissait bon comme autrefois, de ce qui sortait des mains de la cuisinière, une vulgaire machine à tourner les sauces, comme les bureaux de placement parisiens en livrent à la grosse à leur clientèle bourgeoise peu exigeante.

Enfin, il voyait de moins en moins sa femme.

Elle était toujours sortie.

Ses courses, ses visites, qu'elle écri-

s'occuper de lui, l'enfant s'était rapproché de son père.

Théodore allait souvent le chercher à l'école. Le dimanche, il le conduisait à la campagne ou au théâtre.

Il essayait d'oublier la mère dans la société de l'enfant.

Sidonie était folle d'amour.

Chaque jour, les amis se retrouvaient quai Malaquais, dans le nid rose où les paroles de menaces prononcées par la femme avaient été étouffées par les baisers de l'homme, où pour se sauver Maurice avait usé du pouvoir de séduction dont il se savait doué et qu'il avait savamment cultivé.

Il s'était jeté à cet abominable amour comme à un meurtre, comme à

trouvé à la vie une saveur aussi forte et aussi capiteuse d'épices rares.

Quand ils étaient las des étreintes et des baisers, ils allaient ensemble au bois, aux courses, au casino d'Enghien dans les environs de Paris, partout où l'on s'amuse.

Ce qui faisait délirer la femme astucieuse, c'est qu'elle le tenait et qu'elle était sûre qu'elle le tiendrait toujours, qu'il ne s'évaderait jamais des liens qu'elle avait mis à sa force.

Une victoire lui restait à gagner.

C'était de lui faire avouer son crime.

C'était de l'obliger à raconter son odieux forfait.

Elle y songeait souvent et dans le temps même où elle semblait le mieux dominée par l'amour, vaincue par la volupté.

Sa bouche cruelle, semblable à celle de Salomé, retenait l'interrogation foudroyante, tandis qu'elle riait heureuse d'être couverte de baisers, au fond de l'alcôve aux draps légers et frais, ou sur le satin cramoisi des couvertures.

Le faire avouer, le tenir à jamais asservi!

Mêler au parfum de l'amour l'âcre odeur du sang versé!

La sirène en avait l'esprit hanté.

C'était une envie folle, une soif toujours renaissante, un désir insensé qui la dévorait.

Cette idée que Maurice avait tué, faisait de lui un être à part. Et telle était sa perversion qu'elle l'en aimait davantage.

Mais il ne lui suffisait pas d'avoir la certitude qu'il avait commis un meurtre.

Ce qu'elle voulait, c'était l'aveu, le récit du crime, le frisson de la mort se mêlant au frisson du désir, le lien sanglant et indestructible qui les attacherait pour toujours.

Il ne pourrait plus, après l'aveu, passer d'un amour à un autre, ni caresser ensemble plusieurs amours, ni la tromper avec cette rouerie qui l'avait rendu célèbre, qui le faisait appeler: Don Juan.

Jusqu'alors, du reste, il trouvait en elle tout ce qui pouvait le captiver, le retenir, le dominer; il ne repoussait pas l'empire exclusif de cet être diabolique.

Du reste, comme tous les criminels, le fardeau de son secret ne s'allégeait pas avec le temps, et souvent il lui fallait le retenir pour qu'il ne s'échappât point.

Il sentait, lui aussi, qu'il éprouverait un plaisir étrange à faire le récit de son crime.

Par moment le besoin de l'aveu le tourmentait autant que Sidonie.

Le difficile était de commencer.

Souvent quand il s'endormait, épuisé.

Quelquefois il se dressait brusquement et il demandait:

— N'ai-je point parlé? Il m'a semblé que c'était ma voix qui me réveillait?

Et elle le calmait, répondant non, avec un sourire ambigu qui voulait dire:

— Tu viendras, je le sais!

Elle se serrait contre lui. Elle l'enveloppait de ses bras nus. Elle lui murmurait des paroles mystérieuses et troublantes.

— Maurice, mon amour, que tu es beau, que tu es fort! Comme je me



FANURES

*Octobre sous les cieux coule sa teinte d'ambre,
Rouille le bois touffu, lentement le flétrit;
Moins abrité, le cerf farouchement se cambre,
Devenu malheureux quand le quitte la nuit.*

*Il a tant adoré poursuivre en la futaie
La flanelle timide au fin jarret nerveux,
Surprendre le soupir des sources qui zénaient
Quand la lune venait boire à l'étang bourbeux!*

*Maintenant panaché par son hautain branchage,
L'écoute vibrer un bref départ d'oiseaux;
Mais voici qu'élaguant la forêt de feuillage,
Ses brusques bonds font un remous dans les roseaux.*

*De son flanc palpitant un sang fougueux s'épanche:
Le plomb cruellement l'a percé comme un dard,
Dans un confus écho de sources et de branches,
Il a clos son grand oeil qu'il ouvre dans la Mort.*

MEDJE VEZINA

Extrait de: « Chaque Heure a son Visage »
Les Editions du Totem, Montréal.

vait sur un élégant carnet, s'aligeaient en redoutables colonnes.

Il lui arrivait de ne pas rentrer pour déjeuner.

L'intimité étroite qui avait si longtemps comblé le cœur de Rozet s'était envolée le jour où l'argent avait franchi sa porte. Il le comprit vite; mais il ne s'en plaignit pas. Il se contenta d'en souffrir en silence.

Puis, peu à peu, il s'y habitua.

La direction de la fabrique l'absorbait. Lui-même fut obligé d'assister quelquefois à des déjeuners d'affaires. Il fut obligé de sortir, d'aller voir les clients. Il prit aussi l'habitude de rentrer tard à son logis.

Du reste, il lui restait une consolation.

C'était le petit Charles.

De plus en plus abandonné par sa mère, qui n'avait plus le temps de

une intolérable nécessité, et le dégoût plein le cœur.

Mais à présent qu'il avait goûté aux prestigieuses caresses de cette femme, il avait senti sur la boue de son cœur pousser l'âcre fleur d'une passion dévorante.

Passion perverse et odieuse qui lui faisait aimer l'étreinte de cette créature de feu plus qu'il n'avait chéri la possession de la pure Lina, de Valentine ou de la plus enviable de ses conquêtes.

C'était, de part et d'autre, une frénésie des sens, un incendie dévorant tout à l'entour.

Sidonie se cachait à peine de Rozet; les plus vagues prétextes coloraient ses absences prolongées.

Une existence étrange de dissipation avait commencé pour elle et quant à Maurice, jamais il n'avait

sens fragile et faible auprès de toi ! Tu me tuerais si tu voulais. Un rien, une étreinte plus forte, une pression de tes mains...

— Tais-toi, Sidonie.

— Quand tu m'enlances, j'ai peur quelquefois.

— Sidonie !

— N'as-tu jamais rêvé que tu tuais quelqu'un ?

Pour ne plus entendre la tentatrice, il écrasait ses lèvres contre les siennes.

Et il la meurtrissait de caresses jusqu'à ce que, les yeux fermés et sans force, Sidonie laissât retomber sa tête inerte sur les dentelles de l'oreiller.

D'autres fois, il avait horreur de celle qui détenait son secret et il aurait voulu s'éloigner d'elle en blasphemant comme le fugitif qui s'enfuit d'un bain exécré !

Mais il sentait bientôt qu'il ne pourrait plus se passer de sa complice.

Précisément parce qu'elle savait, elle possédait sur lui un pouvoir mystérieux autant que redoutable.

Il était désormais son esclave, sa chose, il lui appartenait corps et âme.

C'était comme si elle lui avait versé un philtre magique d'où montait à son esprit une griserie affolante.

D'ailleurs il s'était mis à boire avec excès, de sorte qu'il avait le regard fixe et trop brillant qui fait reconnaître les alcooliques entre tous. Parfois, on le voyait remuer les lèvres, parler tout seul ou à d'invisibles interlocuteurs et gesticuler.

C'était alors, à ces heures de demi-folie, quand Sidonie arrivait, une ruée de passion sans égale. Il l'étreignait comme un naufragé tient la mince épave qui l'empêche d'être happé par l'abîme glauque...

D'abord, quand elle entra en coup de vent, dans ses toilettes printanières, dans ces précieux chiffons dont il soldait les notes avec l'argent de celui qu'il avait tué, il la regardait d'un air sombre, sans un geste vers elle et comme distrait de sa présence par quelque terrible idée fixe.

Félinement, avec son sourire cruel, elle s'approchait, fixant sur les yeux de son ami, baissés pour ne pas la voir, ses ardentes prunelles de lionne vorace.

— Qu'as-tu donc aujourd'hui encore ? Toujours ces idées noires ? disait-elle.

Et il s'excusait sur le souci des affaires.

— Ah ! cette fabrique, soupirait-il, j'étais bien plus heureux, avant !...

Quand Dormeuil était sous le coup de ces pensées sinistres, il lui fallait du champagne.

Il trouvait l'oubli au fond des coupes mousseuses.

Sidonie le savait et faisait alterner savamment les libations avec les baisers.

Toujours, sur le guéridon de laque aux fleurs nacrées, le champagne frappé se trouvait au milieu des coupes de fruits frais et de fines pâtisseries...

Et le jour fatal, le jour tant attendu par l'infamie créature, le jour de l'aveu arriva, comme ils l'avaient prévu l'un et l'autre.

Ce jour-là, ils étaient assis sur le profond divan qui garnissait tout un côté du boudoir.

Elle l'enserrait de ses bras parfumées et l'énervait.

— Tu m'aimes, Maurice ?

— Je t'aime, Sidonie.

— Mais tu as aimé, jadis, une autre femme, quand tu dédaignais mes avances. Une femme te tenait alors sous sa domination... N'essaie pas de me contredire. J'en suis sûre. C'est elle qui t'empêchait de regarder mes yeux. Si tu m'avais regardée, tu m'aurais aimée. Je voudrais la connaître, cette femme ; dis-moi son nom.

Maurice voulut mentir.

— Je courais après toutes, mais je n'avais aucun attachement.

— Allons donc, tu mens, comme toujours ; tu mens comme mentent tous les hommes.

Il eut un sourire pâle.

— Si je mentais, où serait le mal ? Que t'importe, Sidonie, le passé, puisque je t'aime, maintenant, et que je suis à toi pour toujours !...

— Pour toujours ! Qu'en sais-je ? Je ne te crois pas.

— Pourquoi ?

— Parce que tu gardes un secret pour toi seul et que tu te défies de moi.

Il s'était renversé sur le divan ; elle se pencha sur lui jusqu'à toucher ses lèvres, et elle lui souffla :

— Si tu m'aimais vraiment, si j'étais ta compagne pour toujours, tu m'ouvrirais ton cœur, tu me dirais... tout.

Il eut encore un sourire contrain.

— Tout ? Qu'est-ce que cela ? Je ne sais ce que tu veux dire ?

Elle s'était enchaînée à lui et elle plongeait ses prunelles fauves dans les yeux de son ami.

— A quoi penses-tu donc, Maurice, quand je te trouve couché sur ton divan, enveloppé de la fumée bleue de tes cigarettes, répondant à peine quand on te parle, absorbé et exaspéré, les nerfs malades, et vidant des flacons comme un Anglais nostalgique ?

Un commencement d'ivresse rendait pâteuse la langue de l'assassin.

— A quoi je pense ? Mais à toi, ma chère Sidonie. J'attends, en rêvant, tes baisers qui grisent, et je me souviens avec délice du dernier festin d'amour.

La jeune femme hocha tristement la tête.

— Non, tu ne penses pas à l'amour, car l'amour est un soleil qui éclaire le visage et quand tu es ainsi tu souffres...

— Tais-toi, tais-toi, supplia Dormeuil avec une sombre insistance.

Mais, farouche, impertinente et tendre, elle se lia plus étroitement à lui.

— Ne peux-tu tout me dire ? Mais ce que tu penses, quand tu es allongé dans les ténèbres... je le devine, Maurice, je le sais.

Il se redressa à demi, essaya de relâcher son étreinte.

— Tu ne sais rien, balbutia-t-il. Ce sont des rêves insupportables, de la neurasthénie, que sais-je ?

— Non, n'essaie donc pas de me donner le change !

— Mais enfin, que veux-tu que je te dise ? Tu es donc un véritable démon ?

"Il ne te suffit pas de savoir !

"Tu veux encore entendre de ma bouche..."

— Oui, tu l'as dit ; je veux entendre sortir de ta bouche le récit sanglant...

La Science dit Pourquoi tant de Personnes, à Quarante Ans, se Sentent Déprimées et Sans Courage devant la vie

Souvent ce n'est pas autre chose qu'un peu d' "acidité stomacale"

COMMENT S'EN DEBARRASSER

Vers la quarantaine, beaucoup de personnes commencent à songer au passé. Elles remarquent la perte de leur vitalité. Elles souffrent plus souvent de maux de tête. Souvent exténuées, et peut-être prises de vertiges. Leur estomac est détraqué. Elles croient que c'est la vieillesse qui s'annonce.

Cependant, des spécialistes affirment que cela n'est pas si grave qu'il semble. Ils disent que la cause première, dans la plupart des cas, se trouve dans une prédisposition à l'acidité stomacale. On peut s'en débarrasser très facilement.

Voici comment

Au dire des médecins, il vous faut "alcaliser" votre estomac, c'est-à-dire neutraliser le surplus d'acides gastriques.

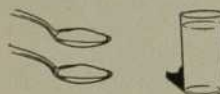
Quand votre estomac est bouleversé par ces acides, vous n'avez qu'à prendre du Lait de Magnésie Phillips après les repas, et avant le coucher. Il y a des chances que vous vous sentiez renaître. Votre estomac s'apaisera. Les maux de tête diminueront. La vitalité et l'énergie que vous prétendiez avoir perdus reparaitront.

Essayez cela ! Vous en serez surpris. Prenez le liquide "PHILLIPS" bien

SYMPTOMES ORDINAIRES D' "ACIDITE STOMACALE"

Indigestion acide	Maux de tête
Auto-intoxication	fréquents
Nausées	Anémie
Aigreurs d'estomac	Insomnie
Perte d'appétit	Acidité buccale

QUE FAIRE



PRENDRE — 2 cuillerées à thé de Lait de Magnésie Phillips dans un verre d'eau, le matin au lever. En prendre une autre cuillerée à thé trente minutes après chaque repas. Et une autre au coucher.



connu ou les nouvelles tablettes de Lait de Magnésie Phillips — aisément transportables partout. 25c seulement pour une grande boîte.

Aussi en tablettes :

Les tablettes de Lait de Magnésie Phillips se vendent maintenant dans toutes les pharmacies. Chaque petite tablette vaut une cuillerée à thé de véritable Lait de Magnésie Phillips.



FABRIQUE AU CANADA

Lait de Magnésie PHILLIPS



Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Comté Laval), P. Q.



Le secret d'une pâte bien réussie

Quand vous ratez la cuisson de vos pâtes, vous pouvez vous en prendre, le plus souvent, à la poudre à pâte, à la soude et au sel. Car ces ingrédients importants sont les plus difficiles à mesurer, dans le cas de presque toutes les recettes.

La Farine Préparée Brodie XXX contient ces trois ingrédients dans les proportions strictement voulues pour faire des gâteaux, galettes, crêpes, croûtes de tartes, etc. Vous économisez ainsi du temps et vous êtes sûre de vos résultats. Depuis longtemps à l'honneur dans les cuisines du Québec. L'essayer une fois, c'est l'adopter.

**FARINE PRÉPARÉE
XXX
BRODIE**

Bas de sole gratuits

Vous pouvez échanger contre de beaux bas de sole façonnés et autres primes attrayantes les coupons des paquets de Farine Préparée Brodie XXX et autres produits de qualité Brodie & Harvie. Collectionnez les coupons et faites venir notre liste de primes.

BRODIE & HARVIE LIMITED
914, rue Bleury, Montréal



Elle posa ses lèvres sur son cou, tout près de l'oreille:

— Je veux que tu me dises comment tu as tué!

Même dites à voix basse, ces paroles firent trembler sa chair et il poussa une plainte profonde.

Il jeta sur sa compagne un regard sauvage.

— Je n'étais pas venu pour tuer. Oh! ça, je te le jure! Je te défends de le penser.

— Ne jure pas. Je te crois. Mais si tu n'es pas venu pour surprendre le vieillard, c'était donc pour...

Elle recula devant le mot "voler" et, tournant la difficulté, elle dit:

— Oh! je devine, tu avais perdu au jeu; il te fallait la forte somme... il te la fallait à tout prix... coûte que coûte.

Dormeuil grimaça un sourire.

— Tu n'y es pas.

— Alors?

— Je venais là pour rencontrer quelqu'un.

Stupéfaite, elle répéta:

— Pour rencontrer quelqu'un, et ce quelqu'un n'était pas M. Verdurel.

— Non.

Sidonie se tut, essayant de deviner cette nouvelle énigme.

Son imagination la reportait sur les lieux, la nuit où elle avait reconstitué le crime. Elle vit le bureau, les meubles, les moindres détails, les portes... et parmi les portes, celle qui était restée ouverte...

Ce fut une lueur fulgurante.

Le doigt tendu vers Dormeuil, elle déclara avec une implacable certitude:

— Ce quelqu'un, tu l'attendais de chez Jean Bernard?

Et comme il ne répondait pas, elle cria:

— Est-ce possible?

Des détails lui revenaient du temps où Lina habitait le petit hôtel! La figure de sa rivale lui apparaissait. Si c'était elle, pourtant, qui devait venir rejoindre son Maurice!

Elle ne put résister au désir de s'en assurer de suite et, pressant de sa main nerveuse l'épaule de son ami, le fascinant du regard de ses larges yeux magnétiques, elle s'écria:

— Tu attendais une femme!

Il voulut parler.

Elle posa brusquement la main sur la bouche de Dormeuil et, d'un ton despotique:

— Attends, j'achève. C'était Lina, la femme de Jean Bernard... la fameuse Lina! Tu allais donc à un rendez-vous d'amour quand tu as trouvé le crime sous tes pas? Lina, tu attendais Lina! Quelle sainte-nitouche. Quelle coquine! C'était donc elle qui se dressait comme un obstacle entre nous!

Une fureur rétrospective la saisissait à cette pensée.

Elle secouait le jeune homme, répétant:

— Jusqu'à celle-là... jusqu'à celle-là!

Quant à lui, il se demandait comment il avait bien pu avouer, et il éprouvait néanmoins un véritable soulagement.

Devenu subitement loquace et comme débarrassé d'un poids immense, il racontait toute son idylle avec Lina. Il livrait le souvenir de la douce femme aux griffes acérées de son amie.

Souvent, elle interrompait sa narration pour s'écrier:

— Ça ne m'étonne pas. Voilà pour quoi, sans savoir, je la haïssais tant!

Puis ce fut l'histoire de son mariage, marché infâme pour se procurer la richesse.

Enfin il raconta comment il avait eu pour Lina un caprice en retour, bien explicable pourtant.

Il lui en coûtait d'avouer que la jeune femme l'avait repoussé; aussi passa-t-il sous silence tout ce qui avait précédé le rendez-vous, audacieusement donné dans le cabinet de M. Verdurel.

Plus on approchait du drame, plus Sidonie continuait à se faire violence et se gardait d'interrompre, attentive et intérieurement triomphante.

Et plus le récit avançait, plus les vapeurs de l'ivresse envahissaient le cerveau de Maurice Dormeuil et plus son regard devenait fixe sous ses sourcils froncés.

— Comprends-moi bien, Sidonie, je ne suis pas un assassin, moi; je suis, j'ai été plutôt, un coureur de femmes. J'aimais les femmes, je les aimais toutes... Je te l'ai dit tout à l'heure. Elles me plaisaient une heure, un jour ou un mois... J'aimais aussi le vin vieux, la bonne chère, les habits souples et bien coupés, le jeu, tous les plaisirs, mais le sang, non pas. Ça non, non. Je n'aurais jamais cru que je serais capable de tuer un jour.

"J'étais donc là, avec Lina; puisque tu l'as deviné, ça n'est pas de ma faute... Nous causions, quand le vieillard est arrivé. Il me détestait, je le savais... Personne d'ailleurs ne l'ignorait. Nous nous disputons, Lina se sauve... dans son effroi, elle laisse la porte ouverte. C'est ce qui a compromis son mari.

— Mais que disait le vieux?

Maurice haussa les épaules et reprit, les lèvres contractées:

— Des injures, des insultes. Un réquisitoire, quoi! Il me reprochait son argent et le malheur de sa fille. Il me menaçait; il parlait de me châtier, il s'avançait sur moi le poing tendu.

"Peu à peu la colère me gagnait. J'avais commencé par mépriser ses insolences. A présent, j'y répondais. Nous échangeions des mots irréparables. Pour la première fois, nous nous disions toute notre pensée, et nous sentions bouillonner notre haine.

"Cet homme que vous avez tous connu placide et douceâtre était devenu comme un lion.

"Il arpentait la pièce en vociférant. Il criait:

— Misérable, je t'arracherai tout ce que je t'ai donné, ma fille, ma fortune.

"Furieux, je ricanai:

— Faites ce qu'il vous plaira et permettez que j'agisse de même.

"Nous hoquetions l'un sur l'autre, moi livide, lui empourpré, comme guetté par une congestion menaçante.

La jeune femme interrompit:

— Et Lina, que faisait-elle, pendant que vous vous disputiez?

— Elle se tenait à l'écart, pétrifiée. Nous avions fini par oublier sa présence.

— Et la dispute dura longtemps?

— Je ne sais. Je ne me suis pas rendu compte.

— En somme, il était furieux de voir que tu faisais la cour à Lina, mais c'est à cette coquine, encore plus qu'à toi, qu'il aurait dû dire des

sottises. Je pense qu'il ne s'est pas privé de ce plaisir.

— Non, il ne lui a rien dit.

Sidonie, exaspérée, lança un juron.

— Comment, il n'a rien dit à cette sainte-nitouche à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession, et qui trompait son mari, et qui donnait des rendez-vous, la nuit, dans le bureau du patron?

Maurice Dormeuil ne sut que répondre.

La femme de Théodore devina son embarras.

— Tu ne me dis pas toute la vérité, s'écria-t-elle. Tu mens comme tous les jours, il y a un mystère là encore.

— Non, je ne mens pas.

— Alors pourquoi M. Verdurel n'a-t-il pas traité Lina comme elle le méritait?

L'assassin laissa échapper une partie de la vérité.

— Parce qu'il la considérait comme une victime et qu'il me croyait seul coupable.

— Oui ou non, était-elle redevenue ton amie après son mariage avec Jean?

— Non, elle n'était plus mon amie.

— Vraiment? Bien sûr?

— Je te le jure.

— Inutile de faire un serment. Je sais qu'un parjure ne te coûte guère. Mais alors, si elle n'était plus ton amie, pourquoi se trouvait-elle avec toi, à minuit, dans ce bureau? Ah, je t'en prie, explique-toi clairement. N'essaie pas de mentir. Je veux tout savoir!...

Dormeuil lâcha encore une partie de la vérité.

— Parce que je l'avais menacée.

— Et de quoi l'avais-tu menacée?

— De faire connaître la vérité à son mari.

— Oh! monstre, tu l'aimais donc bien!

Deux larmes de rage parurent dans les yeux de la séductrice. Elle s'agrippa à son ami et comme un chatte exaspérée elle le griffa si fort, faisant pénétrer ses ongles dans sa chair, qu'il poussa un cri:

— Vas-tu finir, Sidonie?

— Tu l'aimais à ce point! Tu l'avoues. Tu oses l'avouer!

— Ta colère est ridicule. Je t'ai dit tout à l'heure que j'aimais toutes les femmes.

— Les autres, ça m'est égal. Mais celle-là, celle-là! Oh! que je la déteste et comme je suis heureuse de ce qui est arrivé à son grand benêt de mari!

Le souvenir des souffrances de Lina et de Jean Bernard fut comme un baume sur la plaie de son cœur. Un sourire parut sur ses lèvres, tel un rayon de soleil après l'orage. Mais il ne dura pas. Car elle fit bientôt d'autres réflexions.

— Alors, tu l'aimais encore, et c'est elle qui ne voulait plus? Dis-le; avoue-le donc carrément. Elle t'a fait droguer. Tant mieux. Et pendant ce temps, moi, je passais mes nuits à pleurer... Je t'appelais et tu ne venais pas!... Car je t'aimais, moi, bêtement, follement, et ta froideur, ton indifférence me désespéraient.

"Je me serais jetée à ton cou, si j'avais osé! Je ne me suis consolée qu'en me disant qu'un jour je te ferais payer cher ton mépris. Car tu

(Suite à la page 27)

Recettes de Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER, directrice de la Chronique Culinaire

Poulet à la Russe

Flambez, videz et enlevez les abatis d'un poulet, mettez dans une casserole avec sel et poivre, pied de veau coupé en morceaux, mouillez de bouillon de façon que le poulet en soit recouvert. Faites cuire. Coupez en rondelles des oeufs durs et des citrons dont vous enlevez l'écorce et les pépins. Garnissez un saladier de citron et d'oeufs en alternant par un cordon d'olives; parsemez le tout d'une demi-livre de câpres. Posez le poulet dans le saladier, versez le bouillon à travers une passoire et laissez prendre en gelée dans un endroit frais. Le lendemain renversez le saladier dans un plat après avoir détaché la gelée des parois à l'aide d'un couteau.

Râpez du raifort dans du vinaigre, mettez sel et poivre et servez en même temps que le poulet.

veut découper le pouding. Verser les oeufs dans le riz, bien faire le mélange. Verser la préparation dans un plat beurré; parsemer le dessus de beurre fondu, faire cuire au four doux durant trois quarts d'heure à une heure. Retirer du four; à l'aide d'un cornet de papier, décorer d'une meringue faite avec les blancs d'oeufs et faire dorer au four.

Gratin d'oeufs et de pomme de terre

2 grosses pommes de terre; sel et poivre; 3 c. à table de farine; 3 oeufs cuits dur; 2 c. à table de beurre ou de graisse; 1½ tasse de lait; biscuits soda pilés ou panure. — Mettre dans un plat beurré un rang de pommes de terre coupées, un rang d'oeufs tranchés, du sel, du poivre et ainsi de suite jusqu'à ce que le plat soit rempli. Verser dessus une sauce béchamelle. Saupoudrer de biscuits au soda pilés ou de

ESCALOPINE DE VEAU AU SPAGHETTI



1 livre de veau
Jus d'oignons
Farine
1 c. à thé de sauce Worcestershire Heinz

¼ de tasse d'eau
Sel et poivre
1 grosse boîte de Spaghetti cuit Heinz à la sauce aux tomates.

Coupez le veau en très petites portions et assaisonnez de sel, poivre et jus d'oignons. Plongez dans la farine et faites brunir à la poêle au beurre. Arrosez légèrement de sauce Worcestershire, ajoutez l'eau et laissez mijoter jusqu'à consistance tendre — environ 20 minutes. Ajoutez le Spaghetti et laissez-le chauffer comme il faut. Disposez le spaghetti dans un plat, posez dessus la viande et garnissez de persil.

Pouding au riz

¾ tasse de riz; 1 chopine de lait chaud; sel, essence; 3 ou 4 oeufs; 1 chopine d'eau bouillante; 1 tasse de lait froid; 1 tasse de sucre; 1 c. à table de beurre. — Laver le riz dans plusieurs eaux, le faire cuire à l'eau bouillante, y mettre une pincée de sel; après 20 minutes de cuisson, ajouter le lait chaud, laisser cuire de nouveau 15 minutes; retirer du feu, ajoutez le zeste d'orange ou la muscade. Battre les oeufs avec le sucre et le lait froid; avoir soin de réserver 1 ou 2 blancs si on

panure, ajouter quelques noisettes de beurre. Faire gratiner au four pendant 15 à 20 minutes.

Petits gâteaux de céréales

2 tasses de céréales bien cuites; beurre et graisse. — Trancher les céréales moulées et refroidies de ¾ de pouce d'épaisseur; si elles sont un peu humides, les passer dans la farine de blé d'Inde ou dans un oeuf battu et dans la panure. Faire dorer dans une poêle comme des crêpes. Garder bien chaud jusqu'au moment de servir.

Petits Fours-5 Recettes Faciles! Rapides!



Lait Eagle

PETITS FOURS MAGIQUES

1½ tasse (1 boîte) Lait Eagle Condensé Sucré
½ tasse beurre d'arachides

← Un des cinq ingrédients inscrits à gauche.

Mélangez bien le Lait Eagle Condensé-Sucré, le beurre d'arachides et l'un des cinq ingrédients inscrits à gauche. Jetez par cuillerées sur une tôle beurrée. Faites cuire 15 minutes ou jusqu'au brun doré, à four modéré (375°F). Recette pour environ 30 petits fours.

● Ni farine! Ni poudre à pâte! Seulement 3 ingrédients, mêlés en un rien de temps. Quel que soit celui des cinq ingrédients choisis, ces petits fours sont croquants, savoureux et croustillants! ● Mais rappelez-vous que le Lait Evaporé ne convient pas à cette recette! Vous devez employer du Lait Condensé-Sucré! Il suffit que vous vous souveniez du nom: Lait Eagle.

1. Deux tasses Raisins
ou
2. Deux tasses Flocons de Maïs
ou
3. Trois tasses coco râpé
ou
4. Deux tasses Flocons de Son
ou
5. Une tasse Amandes Pilées



GRATIS! Le plus étonnant Livre de Recettes!

Illustré en rotogravure (60 photographies) enseignant des raccourcis étonnants, 130 recettes, comprenant: Tarte au Citron à froid! Glace au Chocolat en 5 minutes, toujours réussie! Pouding au Caramel qui se fait tout seul! Macarons à 2 ingrédients! Mayonnaise par agitation! Crèmes glacées (sorbetière ou réfrigérateur). Adressez-vous à

THE BORDEN CO., LIMITED, Yardley House, Toronto.

Nom _____

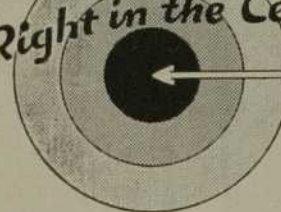
Rue _____

Ville _____

Prov. _____

(Prière d'écrire nom et adresse en lettres moulées) 8-113F

Right in the Center of the TIMES SQUARE DISTRICT



Un hôtel moderne, bien situé et où tout le monde s'applique à rendre votre séjour agréable.

700 chambres à partir de \$2.50 par jour
700 bains

HOTEL

CHARLES L. ORNSTEIN, Manager

PARAMOUNT

46th Street, West of Broadway, NEW YORK

INSOMNIE?

Il se peut que vous soyez nerveux, irritable et déprimé, vous pouvez souffrir d'indigestion et de maux de tête; mais le symptôme le plus marquant est l'insomnie. Le traitement indiqué est la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, parce qu'elle restaure la santé et fortifie le système nerveux.

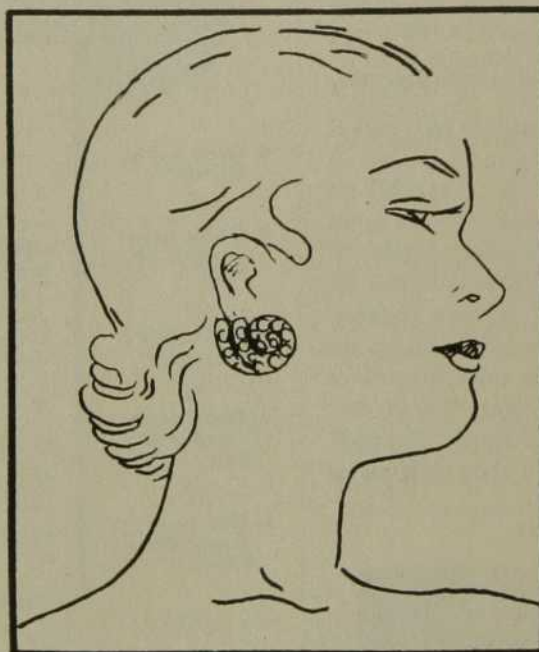
**NOURRITURE du
Dr. CHASE**
pour les Nerfs





Ce collet drapé apparaît, avec quelques variantes, sur les plus chic modèles des couturiers français. On conviendra de son élégance.

Du Nouveau



Vous trouverez chez les bons joailliers ces jolis pendants-d'oreille. Ils sont d'or blanc couvert de délicieuses pierres du Rhin.



Voici un chapeau de fourrure suggéré par la coiffure des asiatiques des hauts plateaux. Il est de velours avec une bande de mouton de Perse.



Avec une robe ajustée, vous aimerez ce dessous qui comprend la jupe et le soutien-gorge en un seul morceau. Remarquez les boutons sur le côté.



On sait que les pièces chauffées, en hiver, manquent d'air humide. Voici un appareil simple pour suppléer à ce grave inconvénient.



Cette chaise est une nouveauté en ce qu'elle est du plus pur moderne. Elle est composée de bandes bourrées couvertes de superbe velours.

Les Dernières Nouveautés
Service hebdomadaire exclusif au "Samedi"

VETEMENTS ET SOUS-VETEMENTS FACILES A FAIRE



1559

1559—Une jolie frileuse dans les grandeurs 32-34 et 48-50. Pour 36-38, (No 1) 2 verges de 36, $1\frac{3}{4}$ v. de 39 et $3\frac{3}{8}$ v. de dentelle (No 2) $1\frac{1}{4}$ v. de 36 ou de 39, $5\frac{7}{8}$ v. de dentelle et $2\frac{3}{8}$ v. de ruban. (No 3) $1\frac{1}{4}$ v. de 39, $6\frac{1}{2}$ v. de dentelle. 15 cents.

1561—Pyjama dans les grandeurs 1 à 12. (No 1) gr. 12, 4 v. de 27, 3 v. de 36 et $2\frac{3}{4}$ v. de 39. (No 2), gr. 6, $3\frac{3}{8}$ v. de 27, $2\frac{7}{8}$ v. de 36 et $2\frac{3}{8}$ v. de 39. 15 cents.



1334

1334—Pyjamas de fillette dans les grandeurs 4 à 14. (No 1) $2\frac{7}{8}$ v. de 36 ou 39. (No 2) $3\frac{1}{4}$ verges de 36 ou 39. 15 cents.

1503—Manteau de fillette dans les grandeurs 8 à 14. Pour un 12, $2\frac{1}{4}$ v. de 54, $1\frac{3}{4}$ v. de 39 pour la doublure et $\frac{3}{8}$ v. de fourrure. 15 cents.

1515 — Robe de fillette dans les grandeurs 6 à 14. Pour un 12, $2\frac{5}{8}$ v. de 36 et $2\frac{1}{2}$ v. de 38. Contraste $\frac{1}{2}$ v. de 36 ou 39. 15 cents.

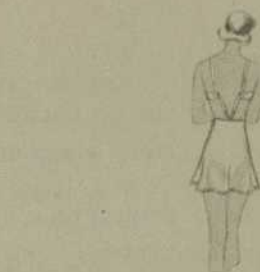
1517—Culotte et soutien-gorge pour jeune fillette dans les grandeurs 12 à 20. Pour un 16, $1\frac{1}{2}$ v. de 36 et $1\frac{3}{8}$ v. de 39. 4 v. de bordure. 15 cents.



1503



1515



1517



1561

7085 — Chemise pour hommes dans les grandeurs $13\frac{1}{2}$ à 18. Pour un 16, $3\frac{1}{8}$ verges de 32, 3 verges de 36. 15 cents.



7085

PATRONS SIMPLICITY

Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante: PATRONS SIMPLICITY. Département «S», 8368, rue St-Denis, Montréal, P. Q.

I

BONSOIR, Julien; tu passes bien fier ce soir!"

— Bonsoir, Marie; je ne te voyais même pas.

— C'est très flatteur pour moi, mais je comprends que tu ne me voies pas; quand on pense à d'autres! . . .

Le jeune homme sourit:

— Allons, tu vas aussi me taquiner, toi!

— Te taquiner, mon pauvre Julien? Je n'y pense pas. Au contraire!

— Au contraire; que veux-tu dire?

— Rien.

— Si.

Il s'approche; il s'appuie à la palissade qui sépare le pré du sentier, posant à terre la pioche qu'il porte sur son épaule.

Mais Marie s'est retournée. Elle interpelle un grand chien au poil roux qui vient d'aboyer au jeune homme en l'entendant venir tout à coup, le long des pâtis. D'un grand geste de son bâton, elle l'envoie vers le bas du pré où les vaches paissent, et crie:

— Tiens, Fidèle, va voir retourner la Barrée qui est dans le champ aux Collinot; attrape-la, mon chien!

— Comme ça, Marie, continue Julien, le robuste gars de la ferme des Moulineaux, tu ne veux pas me dire ce que tu penses?

— Mais je ne pense rien. T'es libre, Julien, d'aimer qui bon te semble. Seulement, des fois que la Lucie ne le mériterait pas?

— Des menteries!

— Des menteries, fait-elle en s'échauffant et en s'approchant tout près du gars; des menteries que tu dis? Ah! mais non! Et, tiens! c'est pas par jalousie, va, mon pauvre Julien, mais vraiment t'es trop niais, et ça m'exaspère que t'aies ainsi les yeux aveuglés, parce que t'es un brave garçon et que tu ne le mérites pas!

Il est devenu livide; il bégaye:

— Explique-toi, Marie.

— Eh bien! la Lucie, elle se gausse de toi. Tu te figures que c'est sérieux ce qu'elle te dit; mais va voir demander au fils Déjussieux ce qu'il en pense. Pas plus tard qu'hier, je les ai vus se parler de bien près . . . s'embrasser. Un de ces jours, elle va filer à Paris avec lui; tout le monde le dit; il n'y a rien que toi qu't'as confiance.

— Tu lui veux du mal, murmure-t-il; c'est pour ça qu'tu m'dis des choses méchantes!

— Je ne lui veux pas de mal du tout. Je te veux seulement du bien à toi. Puisque tu n'y crois pas, j'vas te donner une preuve. Passe à la Grande-Combe, et tu y trouveras la belle se promenant avec son amoureux. Je l'y ai vu aller, lui; elle y est aussi, bien sûr! . . .

— J'y descends, fait-il; bonsoir, Marie.

— Bonsoir, Julien, réplique-t-elle, et sans rancune!

Il s'éloigne à grandes enjambées, dans le soir tombant. La cendre vespérale, impalpable, épand sa ouate grise. Des sonnaillles de vaches résonnent, les unes graves, les autres vives et tintinnantes, au fond de la vallée.

— Tant pis pour lui! se dit mentalement la jeune paysanne quand il est disparu. Il fallait bien toujours qu'il l'apprenne! Et puis, ma foi! il en est trop bête, à la fin des fins! . . .

II

Le souper hâtivement dépêché, la vaisselle débarrassée par la grosse servante, Julien appuie ses deux coudes sur la table et dit:

— Je vais vous causer une grande peine, mais il le faut. Je pars. Je m'engage.

Le père Bireaux se met à rire, croyant qu'il plaisante.

— Qu'est-ce qui te prend, mon gars?

— Y me prend que je vais partir faire mon temps de soldat. Un an plus tôt, un an plus tard! Puisque je dois y passer . . .

SIMPLE H

Par PAUL ROUGET

"Je vais vous causer une grande peine, dit le fils. Je pars. Je m'engage."



Il n'ose pas lever les yeux, de crainte de rencontrer le regard de sa mère. Comme elle ne parle pas, qu'elle ne trouve rien à dire devant cette résolution si nettement exprimée, il devine qu'elle pleure déjà.

Le père reprend:

— Partir? Pourquoi? Qui t'a fait de la peine ici?

— Personne.

— Personne, eh bien! alors?

— Faut que je parte, fait-il encore, la voix altérée, comme pleine de sanglots; ne me demandez pas pourquoi; je ne saurais . . . je ne pourrais vous le dire . . .

Cependant, la pauvre vieille s'est levée. Du coin de son tablier bleu, elle essuie ses yeux rougis, d'où les larmes coulent. Elle bégaye, s'approchant:

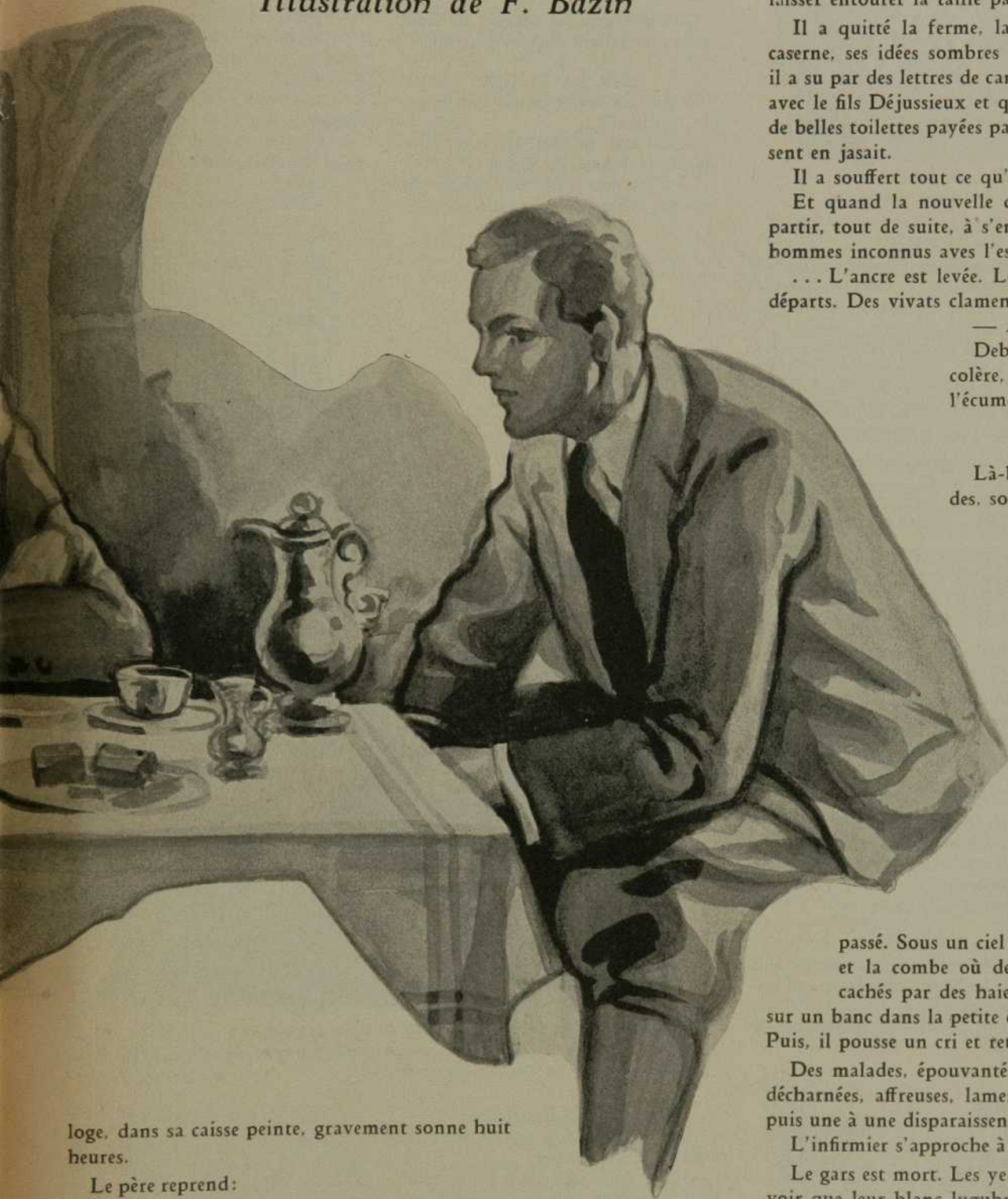
— Julien! . . . Julien! . . . C'est pas Dieu possible! . . . Non, tu ne nous laisseras pas ainsi, tu n't'en iras pas! . . .

— Je m'en irai!

Dehors, dans la nuit venue, les arbres des vergers secoués par le vent ont comme des gémissements. Les châssis de la fenêtre craquent. L'hor-

HISTOIRE

Illustration de F. Bazin



loge, dans sa caisse peinte, gravement sonne huit heures.

Le père reprend :

— Si c'est tes idées, bien sûr, on ne te forcera pas à rester; mais sais-tu ce que sera notre vie quand tu ne seras plus là?

— Oui, murmura la vieille, très bas, très tristement, ça sera la mort!

— Non, parents, réplique-t-il. Ça sera trois dures années, mais ça passera. Il aurait toujours fallu partir l'an prochain!

— Tu aurais dû attendre ton moment; mais je vois qu't'as pas de cœur!

— Si! si! il en a! interrompt la mère en sanglotant, il en a trop et il souffre! Je m'en doute, moi, pourquoi il veut partir! Je le sais! Mon pauvre enfant, tu l'aimes donc bien, dis?

Il ne répond pas. Il se lève pour ne pas laisser voir son visage et sort. Sur la porte, il se retourne, dit encore :

— Demain, pas plus tard!...

III

Ils partent, les pioupious, pour Madagascar.

Le port est en fête; partout des drapeaux cliquent dans le vent, des fleurs embaument dans la lumière, des baisers de femmes, très purs et très doux, vont vers les fiers gars qui s'embarquent pour l'expédition lointaine.

Julien Bireaux est parmi eux.

Son chagrin n'a pas diminué depuis le soir où il a vu sa Lucie aimée, sa chère promise, au mépris de tous les serments faits, parler à un autre et se laisser entourer la taille par son bras.

Il a quitté la ferme, la vieille mère éplorée, le père mécontent. A la caserne, ses idées sombres l'ont poursuivi. Il n'est pas retourné au pays; il a su par des lettres de camarades que Lucie était partie deux mois à Paris avec le fils Déjussieux et qu'elle était revenue. Il a su aussi qu'elle portait de belles toilettes payées par son riche amoureux, et que tout le pays à présent en jasait.

Il a souffert tout ce qu'on peut souffrir.

Et quand la nouvelle de l'expédition s'est répandue, il a demandé à partir, tout de suite, à s'en aller lui aussi tirer des coups de fusil sur des hommes inconnus avec l'espoir secret de leur laisser sa pauvre peau...

... L'ancre est levée. Le clairon sonne. Des coups de canon saluent le départs. Des vivats clament les souhaits de bon voyage.

— Adieu, terre de France!

Debout à l'avant, Julien, pensif, sans haine, sans colère, seulement triste et résigné, regarde blanchir l'écume des vagues sur la mer grande...

IV

Là-bas, là-bas, très loin, par delà les eaux profondes, sous un ciel de feu, au fond d'une vallée marécageuse, dans une solitude morne.

A la hâte des baraquements ont été dressés, qui servent d'hôpitaux.

Sur des lits improvisés, les malades, hâves et défaits, les yeux en feu, gémissent.

Julien est parmi eux, atteint de la fièvre mortelle, condamné, perdu sans retour... Etendu sous une couverture grise, les dents claquantes, les mains crispées d'une pâleur de cire, il agonise. Par moments, un infirmier s'approche de lui, se penche pour lui donner la potion contenue dans une tasse posée sur une planche à la tête du lit.

L'agonisant, une minute, se redresse. Ses yeux sont hagards dans les derniers soubresauts de vie. Ouverts tout grands, ils contemplent en une vision dernière tout le passé. Sous un ciel gris, le petit village natal, la maison des vieux, et la combe où deux êtres enlacés s'en vont lentement à demi-cachés par des haies. Il voit encore une pauvre vieille agenouillée sur un banc dans la petite église et pleurant toutes les larmes de son corps. Puis, il pousse un cri et retombe sur son oreiller.

Des malades, épouvantés par ce cri de râle, regardent effarés; des têtes décharnées, affreuses, lamentables se dressent sur les blancheurs voisines, puis une à une disparaissent!...

L'infirmier s'approche à nouveau, se penche.

Le gars est mort. Les yeux chavirés au fond des orbites, ne laissent plus voir que leur blanc lugubre. De la bouche ouverte, un peu d'écume sort, et deux filets rougeâtres coupent le menton terreux.

— Il ne souffrira plus à présent, le pauvre! murmure l'infirmier.

V

Les feuilles, au souffle d'une bise cinglante, mouillées de la pluie récente, s'abattent par paquets. Le deuil de la Nature apparaît dans les horizons tristes, dans les bois dénudés, dans les champs mornes et silencieux. La campagne sent la mort.

Le vieux Pascal, le facteur de la Villedieu, s'avance au long du sentier des bois.

Il paraît tout préoccupé, comme ayant conscience de porter le malheur dans son gros sac noir gonflé de lettres et de journaux.

— Sapristi! c'est dur à annoncer des choses comme ça! (Suite page 41)

Nos Pages



— Ah ! tenez ! si j'étais votre femme, je vous servais du poison !...
— Si vous étiez ma femme, belle-maman, je le boirais, votre poison !...

AIE ! AIE !

— Allez-vous m'épouser ou faire un fou de moi ?
— Les deux.

DEVINETTES

D—Quel est l'oiseau qui déchiffre la musique à première vue ?
R—La linotte (lis notes).

D—En quel endroit est-on le mieux couché ?
R—Sur un testament.

D—Pourquoi les médecins ont-ils de belles relations ?
R—Parce qu'ils visitent les personnes alitées (personnalités).

D—Quel est l'ouvrier le plus malicieux ?
R—Le peintre en bâtiments, car il se sert souvent de céruse (ses ruses).

OPTIMISME

Lui.— Je suis tout triste.
Elle.— Pourquoi ?
Lui.— Parce que je deviens chauve.
Elle.— Tant mieux, t'auras l'air crâne.

PAS TRES PROPRE

Un Juif âgé, souffrant, dont le goût pour l'hygiène n'était pas des plus fameux, alla voir le médecin et se fit examiner.

Le docteur lui ordonna douze bains à prendre.

Le Juif le regarda, étonné, puis dit :

— Alors, docteur, vous me garantissez donc de vivre encore douze ans ?...

HUM !

Il arrive assez souvent qu'on n'a pas l'intention de mentir en promettant un amour éternel.

VIEUX DICTON

Il y a deux jours qui arrivent toujours trop tôt : celui où l'on se marie, et celui où l'on doit être pendu.

LA PREUVE

— Je ne vous l'avais pas dit ? Je suis veuve.
— Je m'en doutais ; vous avez ce sourire des grandes circonstances !

LA MERE ET LA FILLE

— Ce n'est pas une raison pour se jeter à sa tête...
— Mais puisqu'il s'est jeté à mes pieds !

ECHO DU TENNESSEE

... "L'individu demanda à l'épicière la permission de photographier son fromage pour en faire une vue animée", c'est alors que le meurtre fut commis.

LE PIRE CAS

Le pire cas de quiproquo est celui d'un Américain qui flirtait depuis un quart d'heure avec une dame très voilée, laquelle enleva tout à coup son voile ; c'était sa belle-mère !

ATAVISME

Monsieur.— Je ne sais pas ce qu'a notre petit... il est toujours à embrasser la servante ?

Madame, (sévèrement).— C'est de l'atavisme.

COUPS DE LANGUE

Plus d'une femme connaissent peu leur mari parce qu'elles passent trop de temps à étudier leurs voisins.

Pour certains maux de tête, la femme préfère consulter la modiste que le médecin.

Certaines gens se vengent de leurs voisins en faisant chanter leur fille.

SUR LA PLAGE

— Elle est vraiment pas mal, la petite madame X...

— Pas mal, en effet ; elle a ce qu'on appelle la beauté du diable.

— C'est donc pour cela qu'on dit que son ménage est un enfer.

BIEN !

Alice dit à son fiancé :

— Quand nous nous marierons, vous devrez abandonner le jeu.

— Bien.

— Puis vous devrez renoncer à la vie de patachons que vous avez menée jusqu'ici.

— Bien.

— Ensuite, vous devrez également renoncer à la boisson.

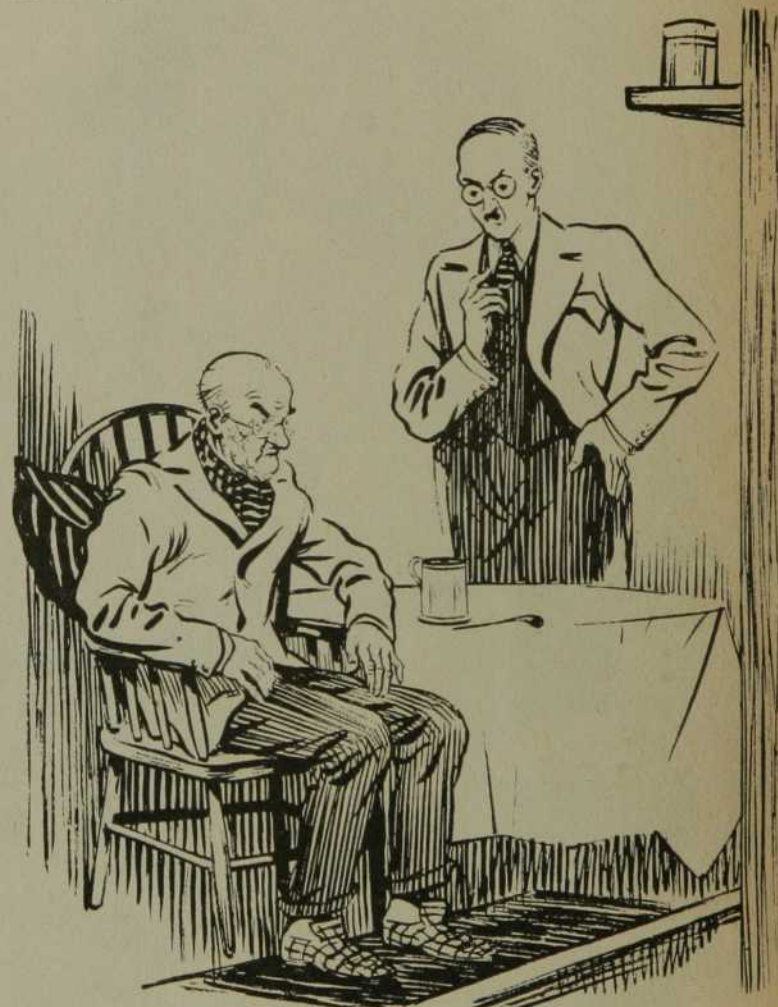
— Bien.

— C'est tout ce que je vois pour le moment.

— Pardon, mais il faut que j'abandonne encore quelque chose.

— Quoi ?

— L'idée de vous épouser.



Le reporter. — Et quelle est la cause de votre âge avancé ?

Le centenaire. — Je ne sais pas encore. Trois vendeurs de pilules m'ont fait des propositions et je ne suis pas encore décidé.

PARFAIT EGOISTE

— Etes-vous bien sûr de faire le bonheur d'une femme ?

— J'ai déjà fait la joie de plusieurs ; mais je vous ferai remarquer que si j'épouse une femme, ce n'est pas pour son bonheur, mais pour le mien.

ELLE LE LUI RENDIT

Une femme ayant reçu un soufflet de son mari, alla consulter un avocat pour savoir si elle pourrait à cause de ce fait obtenir le divorce. Le mari, sachant qu'elle avait fait cette démarche, lui demanda d'un air goguenard quel parti elle allait tirer de son soufflet.

— Comme on m'a dit que je n'en pourrais rien faire, répliqua-t-elle, je vous le rends.

Ce qu'elle fit et fit bien.

RIEN DE PLUS VRAI

Elle.— Mon professeur de chant me dit que les oeufs ont une grande influence sur la voix, qu'ils favorisent l'émission des sons... Est-ce vrai, docteur ?

Le docteur.— Evidemment, mon enfant... Voyez les poules... dès qu'elles ont pondu, elles chantent...

L'HONNEUR EST SAUF

— Eh bien, et votre mariage avec la jeune veuve ?

— Rompu.

— Comment ! un si beau parti !

— Oui, mais mon futur beau-père n'avait pas confiance en moi et il voulait prendre des informations.

— Cela vous a froissé ?

— Pas du tout, mais comme je savais ce qui allait en résulter, j'ai sauvé mon honneur.



Le jeune homme. — Je suis venu vous demander la main de votre fille.

Durand (propriétaire d'un grand magasin). — Parfait... et où faudra-t-il vous l'envoyer ?

Amusantes

HAINE ETERNELLE

— Comment! vous détestiez votre belle-mère et vous lui portez des fleurs sur sa tombe?

— Eh oui! Elle ne pouvait les souffrir de son vivant.

C'EST TOI, PAPA

Les enfants s'amuseaient bruyamment à côté du cabinet de travail de leur père.

Celui-ci, irrité, sort brusquement et leur intime l'ordre de se taire. Voulant punir le plus coupable, il demande d'une voix forte:

— Lequel a crié le plus fort?

— C'est toi, papa.

IL S'EN SOUVIENT

Elle.— Te rappelles-tu de notre première rencontre?

Lui.— Ciel! C'était un vendredi 13 et il y avait treize personnes à table.

SCENE FAMILIALE

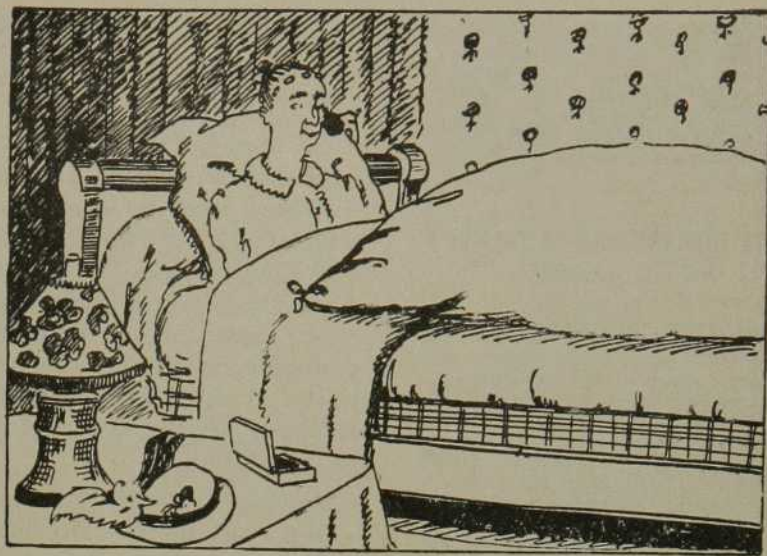
Elle, (la bouche pleine d'épingles). — Ish!!! hshoche??? ummum!!!

Lui.— Oui, ça paraît bien.

Elle.— Ouish!!! ouash!!! chris-hhha!!!???

Lui.— Oui, peut-être en regardant de près...

Elle.— Imbécile! Tu ne comprends donc pas le français! Je te dis de fermer la fenêtre!!!



— Ah! Si je le tenais!... Mais où est-il ce maudit coq qui me réveille si tôt?

L'AGENCE MATRIMONIALE

L'agent matrimonial montre la photo d'une dame au jeune H..., candidat à l'Hymen. Celui-ci regarde la photographie, fait une moue et dit:

— Elle ne me plaît pas plus que cela. Et surtout son cou est un peu long.

— Pardon, monsieur, s'écrie l'agent matrimonial, indigné, je ne vous permets pas de dire du mal d'une dame à qui j'ai déjà procuré quatre maris.

SA MONNAIE

Un Juif s'embarque à Cherbourg pour l'Amérique et s'installe confortablement à bord. Pendant que les autres lisent ou causent avec leurs voisins, notre Juif passe tout son temps à se gratter. Un vieux savant, assis en face, le regarde longuement, puis l'accoste poliment:

— Donnez-moi une petite bête comme ça, s'il vous plaît.

Le Juif ne se fait pas prier, prend une bestiole sous sa chemise et la donne d'un geste prévenant au savant. C'en était une bien développée.

Le professeur, très content d'avoir un si bel exemplaire, sort son portefeuille et remet au Juif un billet de dix dollars en remerciement.

Lorsqu'ils arrivent à New-York, le Juif entre dans un chic restaurant pour dîner. Après s'être fait servir les mets les plus délicats, il appelle le garçon pour régler l'addition. Il examine la note attentivement, puis prend sous sa chemise une petite bête qu'il dépose sur la table et dit d'un ton froid et impérieux:

— Payez-vous!

POUR COUPER COURT

— Vous ai-je déjà raconté cette histoire si drôle au sujet de...

— Oui, monsieur, au revoir!

GRIEF SUFFISANT

— Il a cessé d'être l'idéal de Julia?

— Tout à fait.

— Qu'a-t-il donc fait de si mal?

— Il en a épousé une autre.

RETOUR DE LA CLASSE

Le jeune Loulou revient joyeux de la classe.

— Cette fois, dit-il, je suis sûr de ne pas avoir fait de fautes d'orthographe.

— En quoi avez-vous composé?

— En calcul.

LE TRUC

Le commis voyageur persévérant entre chez B... et lui offre ses marchandises:

— Merci, dit B... d'un ton froid, je n'ai besoin de rien.

— Si vous me permettiez au moins de vous faire voir mes échantillons, insiste le commis.

— Je ne suis pas curieux de les voir.

Malgré le refus qu'il essuie, notre homme se met tranquillement à débiter ses affaires, lorsque R... reprend:

— Ne vous ai-je pas dit que je ne tenais pas à les voir?

— Vous m'excuserez, Monsieur, continue le commis voyageur, mais je voudrais les sortir quand même pour mon plaisir; il y a au moins trois semaines que je ne les ai pas vus.



— La cuisinière vous a indiqué ce que vous avez à faire?

— Oh! oui, madame, elle m'a dit de la réveiller chaque fois que je verrais madame venir à la cuisine.

DEVINETTE

D.— Quel est le commerçant qui a le plus de plaisir à regarder le portrait de ses enfants?

R.— Le boulanger, car il a toujours ses petits peints sous les yeux.

SA PEUR

Mme S... mariée depuis un an à un musicien, rencontre Mme R..., son amie qui a tout récemment quitté l'état de célibataire.

— Tu vois, dit Mme S... à sa camarade, comme la nature est drôle. Mon mari est musicien et joue toujours des duos, aussi la nature m'a bénie de deux jumeaux.

— Mon Dieu! s'écrie Mme R..., si c'est vrai ce que tu me dis là, je suis perdue: mon mari est également musicien et ne joue que des quintettes!

SON ERREUR

— Jeune homme, vous avez sauvé ma femme du péril, je...

— Je vous demande bien pardon, monsieur, mais je croyais que c'était votre fille.

HISTOIRE

Blum se promène sur la plage. Un ami le rencontre et lui dit:

— Tiens, Blum, qu'est-ce que tu viens faire par ici?

— Je me suis marié, mon ami, et je suis en voyage de noces.

— C'est chic. Je te félicite. Et où est Madame?

— Elle est restée à Montréal.

— Comment? Elle est restée à Montréal.

— Mais oui. Il faut bien que quelqu'un garde la boutique!

UNE AUBAINE!



— Elle a eu de la chance! Elle est devenue veuve juste au moment de l'exposition de blanc... Elle a pu y trouver des occasions de mouchoirs pour essuyer ses larmes.



L'art de tirer les cartes

Par J. MERY

No 10* (suite)

LES RENCONTRES PRINCIPALES

Le nombre des rencontres qu'un jeu peut amener entre les cartes des quatre séries est trop grand pour que nous puissions nous y arrêter d'une façon complète. Mais l'influence d'une carte sur une autre ayant sa valeur, en apportant plus de clarté dans l'interprétation, nous allons donner les cas les plus fréquents qui complètent les quelques rencontres expliquées antérieurement. Le praticien saura modifier le sens des rencontres, selon que les cartes se présenteront droites ou renversées.

LES CARREAUX

- Le roi avec l'as de trèfle: Élévation de situation.
- La dame avec le dix de pique: Sage direction à prendre.
- La dame avec l'as de pique: Naissance d'un enfant.
- Le valet avec le sept de pique: Succès d'entreprise.
- Le dix avec la dame de carreau: Femme digne de confiance.
- Le dix avec la dame de coeur: Même sens.
- Le dix avec la dame de trèfle: Femme légère et dangereuse.
- Le neuf avec le roi de carreau: Conseil d'homme expérimenté.
- Le neuf avec le sept de carreau: Retard par hésitation.
- Le huit avec le deux de trèfle: Colère et trouble.
- Le huit avec le sept de pique: Réconciliation.
- Le sept avec le neuf de coeur: Réussite due au hasard.
- Le six avec le huit de coeur: Retour de confiance.
- Le cinq avec le quatre de carreau: Succès financier.
- Le cinq avec le roi de pique: Gain de procès.
- Le cinq avec l'as de coeur: Affection brisée.
- Le quatre avec la dame de trèfle: Cadeaux.
- Le trois avec un roi: Protection puissante.
- Le trois avec une dame: Protection puissante.
- Le deux avec le roi de pique: Danger par jalousie.
- L'as avec le deux de coeur: Séduction, pièges.

LES COEURS

- Le roi avec l'as de pique: Dangers pour une jeune fille.
- Le roi avec le huit de coeur: Mariage prochain.
- La dame avec l'as de coeur: Mariage riche.
- Le valet avec le neuf de carreau: Retards et ennuis.
- Le dix avec le sept de carreau: Discordes dans le foyer.
- Le neuf avec le sept de trèfle: Entreprise avantageuse.
- Le huit avec le neuf de coeur: Bel avenir par mariage.
- Le sept avec le dix de pique: Projets manqués par soi.
- Le six avec le dix de carreau: Pièges évités.
- Le six avec le dix de pique: Peines, tourments.
- Le cinq avec le valet de carreau: Union avec un parent.
- Le quatre avec le huit de carreau: Fête interrompue.
- Le quatre avec le cinq de pique debout: Pertes par le feu.
- Le quatre avec le cinq de pique renversé: Deuil de famille.
- Le trois avec une mauvaise carte: Présage amélioré.
- Le deux avec le dix de pique: Mariage manqué.
- L'as avec le dix de carreau: Départ du fiancé.
- L'as avec la dame de coeur: Nouvelles agréables.

(A suivre dans le prochain numéro)

(*Commencé dans le No du 22 sept.)

SEULE SUR UN ROC

(Suite de la page 5)

Or, Mme Le Dorrec s'abusait sur ses qualités de chaperon. L'heure de la sieste, le soleil sur le sable, la réverbération du flot bleu lui étaient tour à tour néfastes. Au bout d'un quart d'heure, elle dormait, et Delcombe conservait tout loisir d'approfondir par son art de la parole, la chaleur de ses yeux et toute sa séduction personnelle, la blessure qu'il avait faite.

Au lieu de l'oublier, Micheline ne pensa qu'à lui et — ceci était pitoyable — se tenait des raisonnements tels que ceux-ci :

— Je suis riche pour deux... Après le mariage, j'aurai de l'influence sur son caractère. Je l'amènerai à aimer le travail, au moins à aimer son art... Il fera des expositions. Il deviendra célèbre.

Et autres balivernes, trop usées pour mériter même une place au magasin des accessoires.

Elle vécut dans un rêve. Elle oubliait que, logiquement, elle marchait au malheur.

Au bout de deux semaines, lorsque sa mère parla de retourner en France, la pauvre Micheline avait donné son coeur, et pour toujours. La veille, Mme Le Dorrec avait annoncé à Delcombe ses projets de départ et, le lendemain, elle s'abs tint d'aller à la plage, pour s'occuper de ses impedimenta, besogne qu'elle seule — à son sens — était capable de mener à bien.

Delcombe attendait sur le sable.

— Allons plus loin, demanda-t-il à la jeune fille. C'est la dernière fois que je vous vois, Mademoiselle, et il me semble que ceux qui, par hasard, comprendraient notre langue, n'ont pas besoin d'entendre ce que je vous dirai.

Elle était toute rose, prête à offrir sa fortune à cet inconnu... Inconséquence de l'amour!...

Ils s'arrêtèrent au bout de la petite plage.

— Voici, fit-il brièvement... Je n'ai ni situation ni courage... Je vous aime. C'est idiot de vous le dire. Mais je n'aurais pas pu vous laisser partir sans que vous le sachiez.

— Pourquoi ne travaillez-vous pas? demanda-t-elle doucement.

Il baissa la tête.

— A quoi bon des promesses? La vérité vaut qu'on ait le courage de la dire: je ne pourrais travailler. Ce n'est pas dans ma nature.

Un groupe de messieurs se dirigeait de leur côté en discutant. Mi-

cheline parla, poussée par une force inconnue qu'elle ne contrôlait plus.

— Ma mère m'avait prévenue du danger...

Il tressaillit de joie.

— Quel danger... Que voulez-vous dire?...

— Celui de vous aimer malgré tout... Sachant ce que vous êtes. Et en conservant si peu d'espoir de vous mener au bien, c'est-à-dire au travail, pour lequel chacun sur la terre est créé.

— Et malgré cela, dites-vous...

Oh! Il avait bien mené l'affaire. Le résultat était complet. Il se mit à sourire. Vraiment, il n'avait pu espérer mieux.

— Vous m'acceptez?... Vous m'acceptez?... Tel que je suis? murmura-t-il.

Ils devaient se hâter d'en finir. Le groupe des messieurs n'était plus qu'à vingt pas.

— Oui... Je vous accepte, répondit-elle. Peut-être n'êtes-vous pas responsable de votre paresse... de votre inutilité...

— Mais je suis pauvre, Mademoiselle... Tout à fait pauvre...

— Qu'importe!... S'il le faut, nous vivrons modestement. Vous aimez les sports, la mer... Moi aussi...

— Je vous aime, Micheline... Je ne savais pas qu'il fût possible de tant aimer, prononça-t-il presque bas.

— Et pourtant, lui répondit-elle en lui offrant son clair regard, je vous aime mieux que cela, moi.

Les messieurs étaient à deux mètres.

Soudain l'un d'eux s'écria:

— Par exemple!... Delcombe! Nous vous croyions à Paris!

Le visage de René changea. Ce Yougoslave qui venait de s'adresser à lui, en français mâtiné d'accent slave, lui était supérieurement désagréable. C'était une rencontre qu'il maudissait.

Mais l'autre tendait la main, saluait la jeune fille respectueusement.

— Je comprends... prononçait-il. Vous n'avez pas pu vous éloigner trop de votre affaire d'armement...

Micheline intervint.

— Pardon, Monsieur, que dites-vous?... Affaire d'armement?...

— Mais oui, Mademoiselle... Vous savez bien que notre Delcombe a monté à Spalato, il y a sept ans, la grosse affaire de cabotage de toute la Dalmatie. Et qu'il la mène de main de maître...

Elle était très rouge. Elle regardait Delcombe qui semblait gêné.

Il comprit le péril et, sans perdre le nord — chose toujours fâcheuse pour qui dirige une affaire de bateaux — il présenta les arrivants; ceci fait, il ajouta tout de go:

— Mademoiselle est Française. Elle s'appelle Le Dorrec, de Paris. Et elle veut bien m'accepter pour fiancé.

Lorsque ses amis se furent éloignés, il s'adressa à Micheline, d'un air faussement contrit.

— M'en voulez-vous?... Vous avez vécu dans la persuasion que vous alliez commettre une folie... En réalité, vous connaissiez l'amour vrai, celui qui n'a pas d'arrière-pensée et qui, au contraire, se fait une joie de se dévouer... Moi, je voulais être certain d'être aimé comme je le désirais... Et je suis très difficile.

Elle souriait.

— Je vous montrerai que je suis plus difficile que vous. Ce sera votre châtement.

— Je l'accepte d'avance, répondit-il en lui baisant les mains.

Le mieux était de retourner à l'hôtel, annoncer à Mme Le Dorrec qu'il ne fallait plus partir pour la France, mais pour Spalato, plus au nord, sur les côtes de Dalmatie.

La bonne dame fut suffoquée, mais accepta la nouvelle avec une grande présence d'esprit:

— Se faire passer pour un paresseux et un pauvre hère! fit-elle avec compassion. Comment en avez-vous eu le courage?

— On les aurait tous, lorsqu'on espère que le bonheur sera au bout, répliqua-t-il.

Bref, il fut agréé, invité à dîner le soir même. Tandis qu'il retournait se changer, Mme Le Dorrec dit à sa fille:

— Tout cela est très bien, Micheline. Je reconnais que c'est un charmant garçon, et tu dois avouer que j'avais deviné en lui, tout de suite, un être au-dessus de la moyenne... Mais prends garde. Le subterfuge qu'il a employé démontre que c'est un menteur.

— Maman!...

— Un menteur... Dès le mariage, je te conseille d'ouvrir l'oeil. Celui qui est capable de se faire pauvre, lorsqu'il est riche, est un monomane. Il est capable de bien d'autres choses. Ouvre l'oeil!...

Et elle se retira sur ce dernier conseil, sans voir le sourire qui égayait Micheline.

EDOUARD DE KEYSER

(Suite de la page 18)

sais, je t'aime et je te déteste en même temps. Oui, tu possèdes au même degré mon amour et ma haine!

"Et maintenant que je te tiens, je veux t'aimer et te faire souffrir. Ah! Lina t'a repoussé! Cette blonde fadasse, cette mijaurée de malheur n'a plus voulu de toi. Elle n'a donc pas de sang dans les veines, cette blondine que le diable emporte!

"Elle est de glace, sans doute, et l'admiration de son grand dadaï de mari lui suffit. Elle se contente de son Théodore, elle! Mais moi, je ne lui ressemble pas. C'est du feu qui coule dans mes veines. Je t'ai voulu, toi, qui ne me voulais pas, parce que j'ai deviné l'homme que tu étais, ce que tu valais, et ce que tu pouvais donner!

"Et maintenant que j'ai su te prendre dans mes filets, tu ne m'échapperas plus.

"Embrasse-moi, monstre; serre-moi contre toi, misérable! Je veux sentir sur ma chair tes mains, tes mains qui ont tué et qui sont bien à moi maintenant!

Une sorte de folie et de rage sensuelle s'était emparée de cette femme qui n'avait plus rien d'humain et la contagion gagnait Maurice épouvanté.

La lueur troublante des yeux de la perverse créature allumée dans les yeux de l'ami la flamme de la passion.

Comme elle l'y conviait, il la serra dans ses bras, et comme elle le désirait, son étreinte puissante la fit défaillir.

C'était bien là l'amour malsain qu'elle avait rêvé dans ses songes pervers et que lui avait fait espérer Clélia Lorenzo, la magicienne.

Au sortir de l'ivresse, elle voulut connaître la fin du récit de Dormeuil.

Comment avait-il tué? Voilà ce qu'elle désirait savoir maintenant.

D'une voix dolente et lasse, Maurice protestait.

— Que t'importe, Sidonie?

— Je veux savoir. Ne sois pas méchant. Dis-moi tout. Tu as serré bien fort, n'est-ce pas?

— Oui, il s'était jeté sur moi. Il avait saisi le revers de mon habit. Je le repoussais violemment. Je lui fis lâcher prise. Mais il bondit de nouveau sur moi avec la force ramassée d'un tigre; alors...

— Alors?

— Je le pris à la gorge. Je ne savais plus ce que je faisais. Je n'avais plus conscience de rien. Tu sais que je suis très fort...

— Oui, mon amour.

— Souvent les gens forts ne savent pas mesurer leur force. Mes mains s'abattirent sur lui, et au bout d'un temps que je ne sus apprécier le corps du vieillard chancela: je sentis qu'il pesait plus lourdement à mon bras. Je voulus desserrer mon étreinte: le corps m'échappa. Comme il s'affaissait, je le repoussai durement. Il tomba sur le canapé, dans la position où le lendemain ton mari le trouva.

LE BAUME PERSAN. — L'article de toilette qui s'impose à toute femme distinguée. D'emploi agréable. Ne colle pas. Rapidement absorbé par les tissus. D'un discret parfum. Donne au teint une grâce charmante. Vivifie la peau. Adoucit l'irritation et la rugosité, causées par le vent et les intempéries. Adoucit et blanchit les mains. Le Baume Persan est donc indispensable aux femmes raffinées.

"Une terreur sans nom m'envahit en même temps que la raison, une raison partielle et flottante encore me revenait.

"Mon beau-père ne donnait plus signe de vie.

"Je le regardais d'un air égaré, n'osant même le toucher pour le secourir.

"Au bout d'un instant, ayant vaincu ma répugnance, je m'agenouilai à ses côtés et j'essayai de le faire revenir à la vie.

"Soins inutiles, il était mort!

— Mort, comme ça, si vite! s'exclama Sidonie; rien qu'avec tes mains!

Elle était devenue pâle et elle regardait, effarée, les mains de son ami. Des mains blanches, des mains fuselées, des mains soignées et souples, fortes aussi, mais sans nerfs apparents.

— J'étais stupéfait et j'avais peur; je m'éloignai du cadavre sans le perdre de vue et je restai plusieurs minutes debout, au milieu de la pièce, assommé, anéanti.

"Intérieurement, je disais, comme toi tout à l'heure, Sidonie:

"Mort comme cela, si vite et de cette rapide pression des doigts!

"C'était horrible!

Maurice Dormeuil essuya son front baigné de sueur.

— Toute ma colère et toute ma haine étaient tombées. Si ce mort avait pu avoir un tressaillement, si sa poitrine s'était une fois soulevée, je crois que j'aurais crié de joie... Mais rien!

"Et tout à coup je réfléchis que l'heure pressait. Dans un sursaut, je repris conscience de la réalité. Le sentiment de mon danger, du danger pressant que je courais, me talonnait et je ne m'occupais plus de M. Verdurel. Il m'était devenu indifférent et étranger.

"Je murmurais:

— "Je n'ai pas un instant à perdre. Il faut que je sorte indemne de cette aventure.

Tout en parlant, le jeune homme avait écarté Sidonie. Il s'était levé et sans plus la voir, avec des gestes précis et d'une légèreté de fantôme, il mimait le drame.

On l'eût dit en proie à une attaque de somnambulisme.

Loin de lui, maintenant, la jeune femme s'était tapie contre un coussin, les jambes repliées sous elle, comme pour lui laisser le champ plus libre.

Et c'était un étrange spectacle, dans ce petit appartement de rendez-vous dont les murs capitonnés étouffaient le bruit des baisers violents et celui des bouchons du champagne jaillissant en claires fusées, au milieu des fleurs et des luxueuses victuailles, de voir cet homme n'ayant pour tout vêtement qu'un élégant pyjama de soie, de le voir, dans ce décor raffiné, mimer une scène de meurtre.

Certes, Sidonie ne craignait ni Dieu ni diable.

Enfant de Paris, n'ayant jamais connu son père, elle avait passé les premières années de sa vie dans les pires milieux.

Partie du plus bas, elle n'avait cessé, grâce à son prodigieux esprit d'assimilation, de se rapprocher des milieux où l'on commence à savoir ce que c'est que la considération d'au-

trui et à se préoccuper de la morale.

Un assassin n'était pas pour lui faire peur. Elle avait vu de près des apaches et des mandrins féroces, lorsqu'elle demeurait encore avec sa mère, à la Butte-aux-Cailles, dans un des quartiers les plus malfamés de Paris.

Et quand elle lisait le récit d'un crime retentissant, elle essayait toujours de se représenter le milieu, la mentalité, la façon d'être et de vivre du criminel.

Elle examinait sa photographie avec une attention malade.

Bien entendu ces criminels étaient le plus souvent des misérables, grandis dans le vice et dans la misère, précocement dépravés et destinés à ne jamais sortir des bas-fonds, des milieux sinistres où ils avaient vécu.

Ces malfaiteurs vulgaires ne l'intéressaient pas longtemps. Seuls, retenaient son attention les bandits de grande envergure, les escrocs célèbres, les misérables appartenant à une bonne famille et que le vice avait conduits à la cour d'assises.

Et voici que sa destinée l'avait liée à un de ces hommes. Loin de s'en plaindre elle s'en félicitait.

C'était le crime qui les avait rapprochés et qui avait effacé la distance qui les séparait.

C'était le crime qui les attacherait désormais l'un à l'autre.

Sidonie pensait à tout cela pendant que Dormeuil expliquait la suite des événements.

— C'est alors que je songeai à écrire la lettre anonyme.

— Ah! oui, s'écria la jeune femme, en chassant ses souvenirs anciens, parle-moi de la lettre anonyme. Explique-moi l'énigme du papier.

Mais Maurice ne semblait pas l'entendre et, sans répondre à sa demande, il continua automatiquement:

— Quand cette idée me fut venue, je fouillai dans ma poche pour trouver du papier, ne voulant pas, par prudence, en prendre autour de moi... J'avais reçu une lettre de Lina, me disant simplement qu'elle serait au rendez-vous.

La femme de Théodore est un geste de rage qu'elle ne chercha pas à dissimuler.

— L'écriture ne tenait que la première page de la double feuille.

"Je pris la partie blanche, le second feuillet et m'en servis pour composer une lettre.

"Ensuite, je simulai de mon mieux un cambriolage.

— Voilà donc ce qui explique comment ce papier qui sortait du bureau de madame Bernard devint une charge, et une charge écrasante pour son mari, réfléchit Sidonie intérieurement.

Et tout haut elle demanda:

— Que fis-tu ensuite?

— Il ne me restait plus qu'à me sauver.

"Je passai un dernier examen des lieux pour m'assurer que je ne laissais derrière moi aucun indice compromettant... je n'oubliai que la porte par laquelle avait fui la femme de Jean Bernard.

"Je m'élançai dans le couloir. En un instant je fus dehors.

Maurice Dormeuil passa sous silence la rencontre de Valentine.

Il ne voulut pas livrer à son amie

PAS SI BÊTE

LA P'TITE AMIE EST UN FIASCO AU TENNIS
NOM D'UN CHIEN, DETITE - FRAPPE LA BALLE DANS L'PLEIN D'LA RAQUETTE ET NON AVEC LE BORD
OUI, GEORGES



UN VRAI POIDS MORT À LA DANSE

OUCH! - MES PIEDS SONT
D'TÊRE BIEN GRANDS
MAIS ILS NE PEUVENT
PORTER QU'UNE PERSONNE



ET IMPOSSIBLE COMME PARTENAIRE AU BRIDGE

EH! LA, QUELLE IDÉE
QUI T'PREND
D'COUPER MON AS? C'ÉTAIT T'Y
TON AS? OH, J'SAVAIS PAS



MAIS QUAND IL S'AGIT DE PATISserie C'EST UNE AUTRE HISTOIRE

M-M-M CETTE TARTE
AU COCO EST
DÉLICIEUSE, CHERIE,
QUAND IL S'AGIT
D'TARTER VRAIMENT
PAS SI BÊTE



Avec le Coco Baker, il est facile de faire les tartes et les gâteaux dont tous les hommes se régaler. Les 3 variétés Baker sont toujours délicieusement fraîches. En paquets, en boîtes ou à la livre.

A4F-34M

BAKER'S COCONUT

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI"

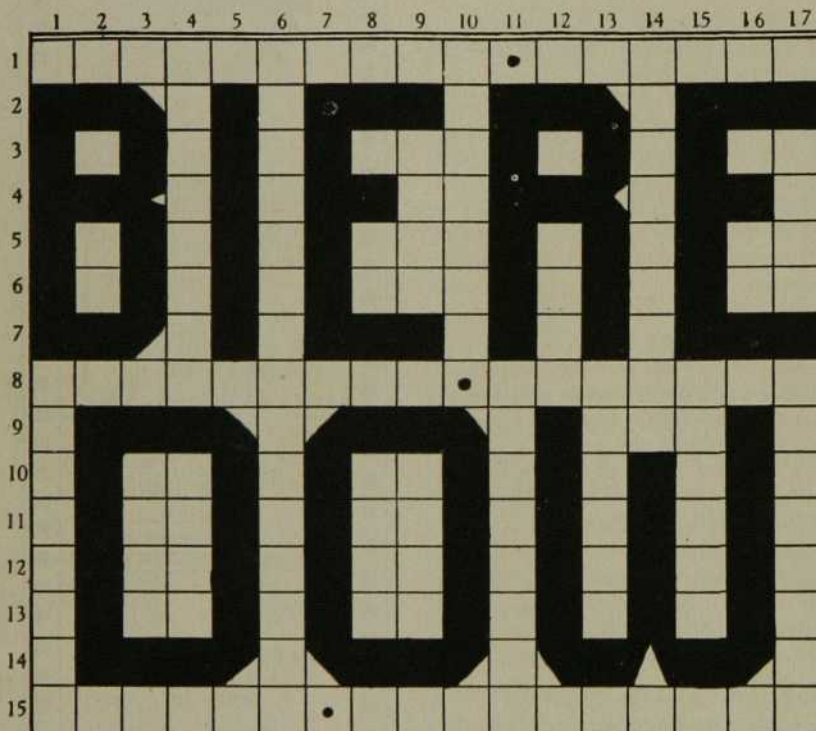
De tous les jeux à la fois utiles et agréables, celui des mots croisés est peut-être aujourd'hui le plus répandu dans le monde entier. C'est pour répondre aux désirs de notre clientèle que nous lui donnons à résoudre chaque semaine, un problème de mots croisés.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 153



PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — No 154



HORIZONTALEMENT

VERTICALEMENT

1. Progrès successif vers la maturité. — Ecume qu'on enlève de la bière en fermentation.
3. Troublé. — Etui de métal pour protéger le doigt.
4. Usages.
5. Colère. — Connu, appris.
6. Fait ou tente avec audace. — Du verbe avoir.
8. Instrument qui permet de reproduire à distance la parole ou tout autre son. — Qui a perdu le sens, la raison, fou.
9. Préfixe signifiant égalité.
10. Du verbe savoir. — Métal précieux.
11. Conjonction qui sert à lier une proposition à une autre. — Vu le jour.
12. Le premier de tous les nombres. — Adverbe de lieu mis pour ici.
13. Pronom personnel de la troisième personne. — Pronom relatif invariable.
15. Vieille pantoufle. — Lieu où l'on brasse la bière.
1. Cabarets ou l'on vend de la bière.
2. Avalé.
3. Marque la situation d'une chose à l'égard d'une autre qui est au-dessus.
4. Qui prête à usure (fém.). — Vase de forme variable qui servait aux anciens à renfermer les cendres des morts, à puiser de l'eau.
6. Qui peut, qui doit être affranchi.
8. Fille d'Inachos, changée en génisse par Jupiter et gardée par Argus. — Espèce de grand chat qui se trouve en Asie ou en Afrique.
9. Ouvrage de maçonnerie qui sert à faire les côtés d'une maison (pl.). — Visière double qui sécrète l'urine.
10. Dégoûts, haut-le-cœur.
11. Qui s'enivrent souvent.
12. Aliment fait de farine pétrie.
13. Rigole que fait dans la terre le soc de la charrue.
14. Art de faire le verre (pluriel).
15. Qui se divertit, fait bon dance.
16. Adjectif possessif féminin.
17. Sorte de boîte qui sert à mettre un objet. — Longs bâtons garnis d'un fourchon pour marcher à une certaine hauteur au-dessus du sol.

ce nouveau secret. Elle n'en savait déjà que trop.

Il continua rapidement :

— Jusqu'au détour de la rue, j'affectai la marche rapide et aisée d'un promeneur nocturne qui ne dissimule pas sa marche; en quelques instants, je fus au bureau de poste de la rue de Rennes.

"J'y laissai tomber cette lettre qui devais, sans que je l'aie prémédité, mettre la justice sur la piste de Bernard..."

Après avoir prononcé ces derniers mots, Dormeuil demeura muet, dans la pose d'un Oriental abruti par l'opium en proie aux derniers sursauts d'une émotion véhémence.

Il ne parlait plus et ses lèvres remuaient encore sous l'afflux des pensées sombres, et devant ses yeux mornes miroirs, défilaient des images troubles et macabres.

Sidonie savourait son triomphe sans s'occuper de son ami qui ne voyait rien, qui n'entendait rien, qui demeurait comme une statue rigide, les yeux fixés là-bas, vers le passé sanglant et oppresseur.

Le crépuscule tombait dans cette chambre parfumée où venait de s'évoquer la tragique vision d'un crime.

L'astucieuse créature, comme l'araignée qui a lentement et savamment tissé sa toile, jouissait d'y voir maintenant la proie pour toujours engluée.

L'homme qui se tenait devant elle, les yeux enfoncés et les paupières blémies, lui appartenait mieux que celui qu'un mariage a lié du double serment religieux et civil. Il était son esclave à jamais.

Elle le mènerait à sa guise comme on mène un aveugle, et l'argent des Verdurel serait son argent, le sac ouvert où puiseraient, sans se lasser, ses mains prodigues.

Quelle destinée ! Comment avait-elle pu la réaliser ?

Elle ne pouvait s'empêcher, tout en savourant son triomphe de regarder en arrière, de se rappeler ses origines.

Oh ! ce départ infamant, cette enfance putride avec une mère sans cœur, sans conscience, et qui l'eût vendue si, à treize ans, une dame charitable et fort bonne, venue pour enquêter au milieu de ces repaires d'apaches, où chaque jour descendait la police, n'avait eu pitié d'elle, de sa joliesse, neût été prise au charme de ses airs enjôleurs et caressants.

Menacée d'un procès pour lui enlever la puissance maternelle, dont elle n'était pas digne, la mauvaise mère avait signé un acte par lequel elle faisait abandon de sa fille, et le soir même, pour la première fois de sa vie, Sidonie reposa son corps maigre et son âme dépravée entre les draps frais d'un honnête intérieur composé de deux dames, la mère veuve et sa fille.

C'étaient de ces créatures d'élite qui croient aux miracles que peut faire la charité dans les cœurs. Donner à un être malheureux ce qui lui manque, n'est-ce pas l'empêcher de devenir méchant ?

Leur naïveté voyait l'assainissement des âmes presque aussi aisé que celui des corps.

Elles croyaient fermement qu'une fois heureuse, la petite Sidonie allait oublier son fumier et épanouir com-

me une fleur des corolles saines et odorantes.

Ce serait leur oeuvre, un sauvetage entrepris par des humbles, car les deux femmes travaillaient pour augmenter leurs petites rentes.

Du reste, Denise, la jeune fille grave et pure de vingt ans, était fiancée.

Elle se marierait dans deux ans, lorsque celui qui l'avait choisie, revenait des colonies.

Alors, quand elle s'en irait avec son mari, Sidonie serait là, près de la mère et elle la consolait en remplaçant sa fille.

Elle tiendrait la place de Denise, et la douce jeune fille se plaisait à parer la petite inconnue de toutes les qualités qu'elle aurait nécessairement acquises en deux ou trois ans, dans leur intimité honnête et travailleuse.

Et elle ne savait pas, la belle et grave enfant, qu'en ouvrant la porte à cette jeune et maigre bohémienne aux grands yeux noirs pailletés de jaune, le malheur s'était glissé à sa suite, amenant la ruine de toutes les espérances qu'elle caressait.

Sidonie bâillait encore à se ressouvenir combien elle s'était ennuyée dans cette atmosphère de devoir et de vertu, dans ce petit intérieur aux heures réglées comme me en un couvent.

Une seule chose l'intéressait, c'était d'entendre parler du fiancé de Denise. Souvent elle s'arrêtait, quand elle était seule, dans la chambre de sa jeune bienfaitrice, à regarder la jolie figure napoléonienne, aux moustaches effilées, de celui qui reviendrait bientôt.

Et ces soirs-là, avant de s'endormir, les pensées de la perverse enfant allaient à lui, et c'est son image qu'elle voyait dans ses rêves agités.

C'était chez ces braves femmes modestes, mais instruites et cultivées, que Sidonie, douée d'un esprit d'assimilation étrange, avait appris, comme en se jouant, à écrire correctement, à parler comme une dame, à se vêtir avec goût, à tenir une maison, à coudre et à broder.

Mais aucune reconnaissance n'était entrée dans son cœur pour celles qui l'avaient sauvée du taudis où sa mère vivait entre ses amis d'un jour, roulée au ruisseau depuis sa jeunesse, buvant l'absinthe comme un homme, faisant on ne sait quel métier honteux.

Renfermée en elle-même et sans aucune expansion, assez hypocrite toutefois pour ca cher à ses bienfaitrices le fond ténébreux de son âme, Sidonie attendait fiévreusement l'occasion de s'enfuir.

Mais l'occasion ne s'offrait pas.

Jamais elle ne sortait seule.

Sans argent, d'ailleurs, où serait-elle allée ?

En attendant l'occasion, sa beauté violente triomphait brusquement de la misère physiologique où l'avait plongée son enfance misérable. Elle était déjà une jolie fille quand revint Grégoire Dargent, le fiancé de Denise, après avoir réalisé une petite fortune.

Ce fut Sidonie qui lui ouvrit. La première image qui s'offrit à ses yeux fut celle de cette étrange fille.

Devant ce charme fauve et pénétrant, cette taille cambrée, ces yeux, flamme et caresses, cet être capiteux, aux lèvres rieuses, un vacillement pa-

rut dans les prunelles bleues du jeune homme.

Son amour pour Denise venait d'avoir une défaillance.

Hélas, il en eut d'autres...

Et un beau soir, au bout d'un mois, Sidonie disparut pour aller rejoindre l'infidèle dont elle était l'amie.

Denise désespérée s'étiola près de sa mère en proie au remords cruel, le plus cruel qui soit, celui d'avoir fait du mal en voulant faire du bien. En croyant accomplir une bonne action elle avait brisé le cœur de sa fille.

La fortune du colonial fut vite dissipée et un soir, le jeune homme se retrouva seul, sans amie et sans argent; celle à qui il avait sacrifié la douce fiancée de sa jeunesse avait disparu.

Après les heurts et les bas, si fréquents dans ces existences hasardeuses, Sidonie vint échouer comme caissière dans un restaurant de la rive gauche.

Là, elle rencontra Théodore.

Elle fit illusion au brave et naïf garçon. Il la crut honnête, sérieuse.

D'ailleurs, après deux ou trois aventures, Sidonie, trop avisée et trop soucieuse de son avenir pour se laisser tomber dans la basse galanterie, avait repris une existence régulière, en apparence tout au moins. Par-dessus tout, elle désirait s'élever, ne pas rouler au ruisseau comme sa mère. Elle eut l'intelligence de comprendre que si elle ne voulait pas compromettre ses chances de réussir, elle devait se surveiller et ne plus donner prise à la malveillance.

Tout de suite, l'honnête homme qu'était Théodore proposa le mariage.

Le mariage, même le plus modeste, constitue toujours un succès pour une femme, surtout dans la situation de Sidonie. Elle le comprit et elle n'hésita pas à accepter.

Théodore ramassa donc à son tour cette sombre fleur de péché, pour la mettre dans sa demeure, et la corolle empoisonnée était pour lui comme un lys...

Pendant que le crépuscule s'épaississait, Sidonie songeait à toutes ces choses, à tout ce passé de honte et de boue, à sa mère, qu'elle n'avait plus revue depuis des années et des années, et qui, sans doute, continuait à vivre dans la misère et dans l'abjection.

Elle pensait à tout ce qu'elle avait fait, et maintenant que, partie de si bas, elle avait atteint le sommet espéré, elle se glorifiait de chacun de ses actes, de ses ingratitude, de ses mensonges, de ses trahisons.

Une haine sauvage, tapie en elle depuis l'enfance, la soulevait encore contre tous ceux que le destin avait mieux favorisés.

En lutte avec la vie, tout ce qu'elle avait fait lui semblait de bonne guerre.

Maintenant son orgueil était comblé. La fortune était à sa porte. Elle avait un ami riche et beau, conquis de haute lutte sur les autres. Cet homme placé au-dessus d'elle par l'éducation et la fortune, elle venait par l'aveu,

L'AMIE DU PAUVRE HOMME. — En petites bouteilles qui sont facilement transportables et vendues une très petite somme, 15 Muile Electrique du Dr Thomas possède de la puissance sous une apparence concentrée. Son bon marché et les usages variés auxquels on peut l'employer en font l'amie du pauvre homme. Aucun stock de marchand n'est complet sans ce produit.

de le ravalier à son niveau, plus bas encore...

Elle pouvait lui faire du mal, le perdre à son gré et lui ne pouvait rien!

Dans l'avenir il devrait donc tout accepter.

Son empire devenait illimité!...

Tout à coup Maurice parut se réveiller.

Il n'avait pas vu venir l'ombre et il en était tout enveloppé comme d'un suaire.

Au premier geste qu'il fit, Sidonie doucement se rapprocha.

Il sursauta:

— Ah! j'avais peur que tu sois un fantôme, murmura-t-il.

— Il n'y a point de fantôme, répondit Sidonie à voix haute.

Et en dedans elle pensa:

— ...Sauf celui qui est entre nous.

Dormeuil reprit:

— J'avais encore beaucoup de choses à te dire, mais je les ai oubliées.

La diabolique créature s'assit auprès du jeune homme. Elle le grisa du parfum de ses nattes et lui donna un baiser violent.

Puis d'une voix calme:

— Je veux que tu oublies, assez de cauchemars! Tu n'es pas coupable, puisque tu ne voulais pas tuer. C'est la fatalité qui a tout fait... Eclaircis-moi ce front soucieux. Je ne veux voir dans tes beaux yeux que le rire et la joie.

Son doigt agile fit jaillir la lumière électrique de toutes parts.

Elle fit sauter le bouchon d'une bouteille de champagne, emplit deux coupes, en tendit une à son ami encore sous le coup de l'angoisse et l'invita à lui faire raison.

Quant à elle, le verre levé, inconsciente, superbe d'audace et d'ardeur, elle se mit à fredonner:

Allons, vive l'amour que l'ivresse accompagne.

Allons, chantons Bacchus, l'amour et la folie!

Buvons au temps qui passe, à l'amour, à la vie...

— Bois, mon Maurice, et noyons tous ces souvenirs, tout ce passé lointain.

Et souple et câline, elle enlaça l'homme et se noua à lui, telle une couleuvre.

Et il leur sembla qu'ils ne s'étaient jamais aimés avec une aussi sombre furie que depuis que des paroles avaient précisé la vision terrible, depuis que la femme recelait l'odieux trésor des aveux de l'homme, depuis qu'ils étaient complices, unis à jamais par le criminel secret.

V

Théodore Rozet avait appliqué toutes ses facultés à se mettre à la hauteur de ses nouvelles fonctions.

Tout entier à sa tâche, il ne se préoccupait guère des agissements de sa femme.

Confiant et généreux, il l'aimait sans jalousie.

Si les sorties de Sidonie se multipliaient et se prolongeaient, il l'excusait en se disant:

— C'est parce qu'elle a été, longtemps privée, la pauvre! Mais elle s'en dégoûtera d'elle-même, à la fin de ces promenades et de ces visites, et je retrouverai ma ménagère d'autrefois.

Il admirait ses toilettes chatoyantes, trouvant qu'elles allaient bien à son teint de topaze, à ses yeux pleins de flamme et de soleil.

Il l'aimait et il l'admirait de toutes ses forces.

L'argent, c'était pour elle, pour elle seule qu'il l'avait désiré.

Pour elle et pour son petit Charles, qui, maintenant retiré de l'école communale, suivait les cours du lycée Buffon, apprenait la musique et les sports avec les meilleurs maîtres.

Cet enfant délicat et méditatif montrait une grande application à l'étude, mais il semblait, par ailleurs, goûter assez médiocrement les avantages de sa nouvelle situation.

Sa mère, de plus en plus, lui échappait.

De moins en moins il la sentait près de lui.

Abandonné maintenant, comme les enfants riches, aux soins des domestiques, il souffrait de ses absences de plus en plus longues, de l'abandon qui succédait à la tiède et chaude vie qu'il avait menée entre son père et sa mère dans l'étroit et pauvre logis.

C'était, comme chez tous les enfants, un malaise dont il ne pouvait préciser les causes, mais qui l'envahissait le soir comme une marée mélancolique.

Certes, il avait de beaux jouets.

Sans cesse, il recevait des cadeaux.

Le patron lui-même, le beau M. Dormeuil, lui en faisait quelquefois. D'où vient cependant qu'il ne l'aimait pas? Il n'eût pas su le dire.

C'était un recul instinctif.

Justement, un des derniers soirs, en rentrant du lycée, Charles avait trouvé à son adresse un beau jeu de patience.

Depuis, ses devoirs terminés, tout seul dans la vaste salle à manger, il apprenait le jeu nouveau à la mode et il s'exerçait au problème compliqué de la reconstitution des estampes.

Dès qu'il arrivait il demandait sa mère, mais presque chaque jour il recevait une réponse identique de la domestique:

— Madame n'est pas encore rentrée.

C'était une fille des environs de Dijon, une grosse Bourguignonne au teint fleuri, qu'il aurait aimé taquiner et embrasser sur ses bonnes joues fraîches; mais il savait bien que cela ne lui était pas permis et que sa mère n'aurait pas toléré une telle familiarité.

Le père était encore à son bureau et l'enfant raisonnable attendait la venue de l'un ou de l'autre de ceux qu'il chérissait.

Quelques jours après la scène où Maurice Dormeuil avait narré son crime à Sidonie, l'enfant joyeusement surpris vit son père arriver de meilleure heure que de coutume.

Il se frottait les mains, le brave homme, et, après avoir embrassé son gamin, il s'assit en face de lui.

Le petit Charles, plus triste encore que de coutume, de plus en plus conscient du vide qui l'entourait, avait délaissé le jeu pour s'abandonner à une pénible rêverie.

— Eh bien, Charlot, tu ne joues plus? Déjà lassé de ton jeu de patience?

L'enfant, le front barré d'un pli, avait l'air soucieux, inquiet.

DECLARATION SOUS SERMENT

Une Femme Dit Devant Notaire
Comment les Fruit-a-tives l'Ont
Soulagée de la Constipation

Mme Williamson, 7420 Bloomfield Ave., Montréal, ne veut pas que les autres continuent de souffrir comme elle a souffert. C'est pourquoi elle dit comment elle s'est complètement débarrassée de la constipation. Et Mme Williamson a consenti à faire sa déclaration sous serment, devant notaire, afin que tous soient sûrs de la vérité. Elle déclare: "Depuis l'âge de douze ans, je souffrais de constipation chronique. Je ne me suis jamais sentie bien portante avant de commencer à prendre des Fruit-a-tives, et maintenant, je puis dire qu'elles m'ont donné un merveilleux soulagement. J'ai retrouvé la joie de vivre et je conseille fortement à quiconque souffre du mal que j'avais d'essayer les Fruit-a-tives."

Essayez les Fruit-a-tives aujourd'hui. Voyez comme leurs effets toniques vous rendront bientôt mieux portant et plus heureux.

Copie de la déclaration assermentée de Mme Williamson sera adressée sur demande. Ecrivez à Fruitatives Limited, Ottawa, Canada. FRUIT-A-TIVES—25c et 50c PARTOUT



Ne Souffrez Plus Le Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de vingt-quatre pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation:

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA.

Miller's Worm Powders, voilà le remède pour les enfants qui souffrent des ravages des vers. Il restaure immédiatement les conditions stomacales qui font subsister les vers et délaissent le système de ces parasites; en même temps, il est tonique dans son effet sur les organes digestifs, il les rétablit dans leur opération de santé et assure l'immunité contre d'autres désordres semblables.

Quick Drying

61 FLOOR VARNISH

"61" met vos parquets à l'épreuve des talons, marques et eau. Supprime l'entretien et polissage. PAS glissant! Chez marchands de peinture et quincailliers. Pratt & Lambert-Inc., Fort Erie, Ontario.

PRATT & LAMBERT PAINT AND VARNISH

Les mères prudentes qui connaissent les vertus du Mother Graves' Exterminator l'ont toujours sous la main parce qu'il prouve sa valeur.



LE FILM

DE DECEMBRE

52 pages au lieu de 36 — 75 photos

UN ROMAN COMPLET :

LA DÉCLARATION

par CHRISTIAN DEE

LE FILM EST EN VENTE PARTOUT

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Soulagez vos bêtes de toutes callosités, durillons et endurcissements, avec le Liniment Egyptien Douglas, un remède merveilleux.

POUR TOUX
Rhumes-Bronchites-
Sirop Toujours le meilleur
Mathieu

— J'attends maman, fit-il en rougissant et avec effort.

Le pauvre petit n'aurait pu dire d'où venait cette rougeur.

Mais elle se communiqua, on ne sait comment, au front de Rozet et il dit à l'enfant :

— Pourquoi n'es-tu pas sorti avec elle, puisque c'est jeudi aujourd'hui?

Le petit Charles, l'air honteux de ce mécompte comme d'une défaite, murmura, ravalant une larme :

— Elle n'a pas voulu m'emmener... Moi, je voulais...

Il soupira, bâilla et expliqua :

— C'est parce que, maintenant que nous sommes riches, que nous habitons une belle maison, maman a des amies...

Le père le regardait tout songeur.

— Autrefois, reprit le petit et il avait l'air de regarder très loin dans le passé, autrefois, elle n'en avait pas.

"Elle n'avait que moi..."

"On allait au Jardin des Plantes. J'achetais un pain d'un sou pour les ours et pour les petits canards et maman me donnait une gauffre quand j'avais été au tableau d'honneur."

Plus ému qu'il ne voulait le laisser voir, le bon Théodore répondit :

— On dirait que tu le regrettes, ce temps-là, mon petit? Pourtant, maintenant, tu es plus heureux. Quand tu manges des gâteaux, c'est chez un bon pâtissier; tout le monde te gâte. On te donne de beaux jouets. Au lieu du Jardin des Plantes, c'est au Jardin d'Acclimatation qu'on te mène et tu montes sur les chevaux, sur l'éléphant; tu achètes autant de petits pains que tu veux!...

— Je ne dis pas que ça n'est pas gentil, concéda Charles, dont les yeux brillaient au souvenir de ces chevauchées exotiques, mais...

Le père et l'enfant furent interrompus par un bruit violent d'altercation à la porte.

On entendit la voix de la Bourguignonne qui clamait :

— Avez-vous bientôt fini de japper, vieille sorcière? Quand je vous dis que monsieur n'y est pas, ni madame non plus...

Une voix cassée, une voix dont on n'aurait pu dire si c'était une voix d'homme ou une voix de femme répondit :

— On voit bien que t'as l'estomac plein, toi, ma gosse! Ce que tu dois en sucer d'os à moelle! Rien que de te voir, ça me creuse l'estomac.

Théodore entr'ouvrit la porte.

Et il ordonna à la cuisinière :

— Estelle, donnez donc du pain et quelques restes de viande et faites cesser ce bruit.

— Là, qu'est-ce que je disais, fit la voix ricanante, j'savais bien que je ferais sortir Azor de sa niche...

Rozet ne savait s'il avait affaire à un homme ou à une femme et il s'en souciait peu. Il avait pour principe de donner un secours de nourriture à tous ceux qui le réclamaient et de quelque manière que ce fût.

Pour ce premier mode d'assistance, il n'éprouvait nullement le besoin de se renseigner. Il ne donnait au contraire, du tr argent ou de l'argent qu'à bon escient.

Il se croyait donc quitte de ce qu'il considérait comme un élémentaire devoir d'humanité, quand un mot, un nom, effleura ses oreilles, et le fit bondir.

— Votre maître est là, je le savais bien! Vous lui direz que je m'appelle Florimonde Bonnaud; oui, Bonnaud, comprenez-moi bien, ma fille, et que j'ai à lui parler. Allons vite, ouste la belle... je suis pressée...

Théodore, pâle et agité, ouvrit de nouveau la porte et traversant le vestibule, il vint reconnaître à qui il avait affaire.

Florimonde Bonnaud! La mère de sa femme sans doute. Cette misérable dont il avait entendu dire tant de mal! Il ne l'avait jamais vue.

Au moment du mariage, Sidonie, grâce à quelque argent, avait obtenu un consentement écrit et s'était ainsi délivrée de sa présence.

Près de dix ans avaient passé et ils avaient oublié son existence.

Sidonie n'en parlait jamais; elle ne s'était jamais occupée de ce qu'elle était devenue. Elle était morte, peut-être; Sidonie l'espérait du moins.

Et le brave et honnête Théodore l'espérait aussi.

Car il avait pour cette femme, pour cette mère indigne, une véritable haine. La haine qu'inspirent aux honnêtes gens, la paresse, la débauche et le vice crapuleux.

Et voilà que l'affreuse femme, comme une belette sortie de son terrier, reparait au moment où on ne pensait plus à elle!

Rozet fit un signe à la bonne.

— Retirez-vous.

La Bourguignonne, cramoisie de fureur, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Monsieur est trop bon; vrai, faire entrer ça! Moi, je lui aurais tordu le cou comme à un poulet pour la faire taire... Ah! ce n'est pas moi qui lui aurais permis d'entrer!

Florimonde, une vieille hideuse, à la peau de parchemin noir, les yeux vifs et clignotants, pareille à une guenon déguisée en femme, fixait Théodore d'un air sarcastique.

De sa bouche démeublée sortirent ces paroles :

— Quoi donc, mon fils, vous alliez laisser brutaliser votre belle-mère?

Rozet, horrifié par l'apparition abominable, était partagé entre le désir de la jeter dehors et la crainte du scandale dans la cour de la fabrique où tous ceux qui étaient jaloux de Sidonie ne manqueraient pas de se réjouir de l'aventure et du scandale.

Brusquement, il poussa le vivant paquet de loques devant lui avec un dégoût inexprimable.

— Entrez donc si vous avez quelque chose à me dire.

Elle demeura un instant éblouie par la lumière rutilante qui animait d'une vie douce la pièce joliment meublée et confortable.

Charles, figée de peur, regardait s'avancer la laide apparition.

D'une voix mielleuse, Florimonde murmura :

— Je vois que nous avons un petit-fils... Viens donc m'embrasser mon petit... Ah! il était bien temps que je retrouve ma famille!

Elle fit semblant de pleurnicher, en s'avançant vers le petit Charles, mais l'enfant, pris de panique, en entendant les inexplicables paroles de l'inconnue, bondit hors de sa chaise et s'envola comme une hirondelle.

Cependant Théodore s'était ressaisi :

— D'où sortez-vous? Que venez-vous faire ici? Du chantage, n'est-ce

pas? Mais n'y comptez pas. Vous n'avez aucun droit à faire valoir, car vous avez été une mère indigne. Ma femme ne vous doit rien... Pourtant, elle vous donnera du pain, mais jamais vous ne viendrez ici; jamais vous n'approcherez mon fils.

"Votre situation, nous allons la régler et au plus vite..."

— Allons, mon gendre, reprit la sorcière avec une fausse bonhomie, ne nous fâchons pas; c'est parce que je suis pauvre que vous me méprisez, c'est parce que je n'ai pas de beaux habits...

Théodore haussa les épaules.

— C'est parce que vous avez mené une vie haïssable, parce que vous êtes une ivrogne perdue de vices...

— C'est à cause que j'ai eu des malheurs, gémit la vieille Florimonde, que j'ai peut-être bu de choses en temps une goutte de trop... Chacun, n'est-ce pas, son tempérament. Y en a que, quand ils pleurent, y leur faut de l'eau; moi, me faut quelque chose qu'y me réchauffe le cœur.

— Enfin, que voulez-vous? De l'argent pour boire encore? Je vous préviens que je ne vous en donnerai pas.

La mère de Sidonie reprit :

— On m'a bien calomniée, mon bon gendre; on m'a enlevé ma fille; on m'a fait signer des papiers, des choses affreuses, profitant d'un moment où je n'avais plus la tête à moi. A c't'heure, je suis vieille; après une vie de travail, je viens réclamer un morceau de pain à mes enfants, des aliments, quoi, comme disent les gens de justice, et je dis que c'est mon droit, pas vrai? Je ne puis pas mourir de faim, voyons.. Puis j'ai un cœur comme une autre, moi; je veux pas qu'on me méprise!...

Théodore, les sourcils froncés, au comble de l'exaspération, répliqua :

— Vous aurez du pain, de quoi vous loger et vous vêtir. Où demeurez-vous? J'irai m'entendre avec vous demain...

— Je n'ai plus rien, pas même un coussin où reposer ma tête... On m'a mise à la porte de l'asile de nuit hier, mais le bon Dieu ne m'a pas abandonnée; v'là que j'ai rencontré ma fille, ma Sidonie, belle comme une duchesse. Elle est presque aussi jolie que moi dans mon jeune temps; alors je l'ai suivie, puis j'ai fait jaspiner le bistro du coin et j'ai su que c'était une grosse madame.

"Alors je me suis dit comme ça :

"Florimonde, n'oublie jamais qu'y a une Providence!"

— Assez! ordonna Théodore; ma femme va rentrer, et...

La sorcière reprit avec un étonnement non joué :

— C'est donc vrai que c'est votre vraie femme, là... votre légitime, que vous avez passé devant mossieu le maire?

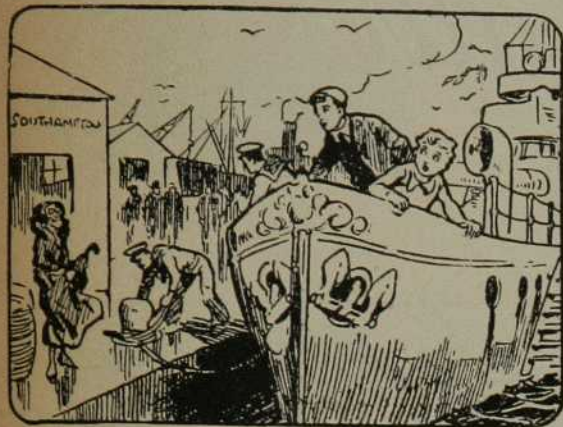
— Vous le savez bien, répondit sèchement l'employé, puisque nous avons payé votre consentement.

— Ne vous fâchez pas, fit Florimonde en clignant de l'oeil; voyez-vous, moi, j'ai pas appris la morale, je vous aurais fait grâce du maire et du curé. Mais vous pouvez dire que vous en avez eu de la chance! Avec ma fille, impossible de ne pas réussir. C'est une maligne, voyez-vous, et qui doit savoir ménager la chèvre et le chou et si vous êtes là, comme un

(Suite à la page 33)

Les Deux Orphelins

EPISODE NUMERO 23



1—Quelques heures après avoir quitté le cargo, la frégate accostait à un grand port. Une surprise peu agréable attendait les orphelins.



2—Miss Rogue, prévenue par une agence de détectives, était sur le quai. Les enfants seraient-ils obligés de retourner à l'orphelinat ?



3—Miss Rogue ne leur donna pas le temps de réfléchir. Elle les poussa dans le train qui se préparait à partir dans quelques instants.



4—Mais Jack et James étaient bien décidés à ne pas suivre la marâtre. Ils savaient ce qui les attendait à l'orphelinat.



5—Aussi, au moment où le train démarrait, Jack ouvrit la portière et sauta avec son compagnon dans un wagon à marchandises.



6—Les enfants eurent la joie de voir Miss Rogue s'éloigner dans le lointain. Elle poussait des cris de fureur impuissante.



7—Dès que le train fut sorti de la ville, Jack et James profitèrent d'un ralentissement pour se jeter sur la voie. Ils étaient libres.



8—Ils se promènèrent dans la campagne, cherchant un moyen de gagner de quoi subsister. Le petit James était maintenant très fatigué.



9—Jack le chargea sur ses épaules. Bientôt, ils arrivèrent devant une maison de bonne apparence. Ils décidèrent d'y entrer.



10—Mais James craignait tant de rencontrer des gens malveillants qu'il voulut continuer son chemin et travailler chez un fermier.



11—A ce moment, la porte s'ouvrit et un gros homme souriant se présenta à eux. « Je suis le docteur Foster, dit-il, venez manger avec moi. »



12—« Je suis seul et je commençais mon repas, » continua-t-il. Les enfants se trouvèrent bientôt devant une table chargée de mets délicieux.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)



Nouvelles Aventures du Capitaine Jolicoeur



EPISODE NUMERO 12



1—Le Capitaine Jolicoeur avait été jeté dans un profond bourbier par le Masque Noir et ses complices.



2—Il avait les mains liées, de sorte qu'il n'espérait pas se sortir de là. D'où pouvait venir le secours ?



3—Soudain, il crut entendre le galop d'un cheval. Ami ou ennemi ? Le malheureux enfonçait de plus en plus.



4—Il vit le jeune homme dont il avait sauvé la vie la veille. Celui-ci accourait avec un long câble.



5—Rapidement, habitué à manier le lasso, il lança le noeud coulant dans la direction du Capitaine qui s'en empara.



6—Puis il attachait l'extrémité du câble au pommeau de la selle du brave Eclair, le cheval du Capitaine.



7—Il put alors tirer l'officier sur la rive. Le Capitaine était encore une fois sauvé d'une situation périlleuse.



8—Les deux hommes, comme le jour baissait, firent un feu et se restaurèrent avec plaisir car ils étaient fatigués.



9—Le Capitaine chercha ensuite un moyen de cerner la retraite des bandits. Cette fois-ci il ne les manquerait pas.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

(Suite de la page 30)

vrai pacha, dans cette belle maison, je parierais bien que c'est elle qui vous y a mis. Allez, je la connais, la fine mouche!

Tout en parlant, les yeux investigateurs de la mégère évaluaient le mobilier. A demi-cachées par les mèches sales de ses cheveux incolores, ses prunelles perçantes avaient fini par s'abattre sur un flacon en verre de Bohême rempli de vin doux et posé sur un plateau à côté de biscuits et de gobelets en cristal.

Tout à coup, elle glapit d'une voix gaignarde en désignant le flacon:

— Vous n'êtes pas galant, mon gendre; dites donc, on ne pourrait pas en prendre un petit verre?

Sa main tremblante de vieille alcoolique montrait la bouteille et elle s'approchait peu à peu de la table, invinciblement attirée par la boisson.

Rozet, sans un mot, sans un geste, la regardait faire.

Il songeait aux conséquences détestables de la réapparition dans leur vie de la monstrueuse vieille, à ce que Sidonie allait souffrir dans son orgueil en la trouvant là, comme une spectre détesté.

Mais tout à son vice, Florimonde souriait au verre qu'elle avait rempli et qui charriait des rubis.

Sa bouche, très fendue et à lèvres minces, s'avançait en une moue gloutonne vers le précieux liquide.

Elle faisait horreur.

Une flamme aux joues, elle buvait disant:

— Ça m'a l'air d'être du grenache!... Un vin du bon Dieu!... Quand j'étais jeune, mes galants m'en payaient... Que c'est bon! C'est avec celui-là que les curés doivent dire leur messe. Quand est-ce donc qu'on fera une révolution pour démenager leurs caves? Quand j'ai bu deux doigts de ce vin mon fiston, sans blague, il me semble que j'ai vingt ans!

Pendant qu'elle monologuait ainsi, Sidonie parut.

Elle s'arrêta suffoquée, embassant du regard le tableau étrange qui s'offrait à elle.

D'un coup d'oeil, elle vit son mari taciturne et reconnu l'être affreux qui était sa mère.

Une flamme de haine traversa ses yeux; elle s'avança, souple comme une panthère sur Florimonde.

— Que viens-tu faire ici? Veux-tu m'infliger la honte de te voir? Tu ne m'es rien, je n'ai plus de mère! Va-t'en! Je te chasse...

Elle avait dit ces mots presque à voix basse, penchée sur l'horrible femme.

Mais le petit Charles qui avait entendu sa mère, échappa aux mains de la bonne, et vint se jeter dans les bras de Sidonie.

La jeune femme dit à son mari:

— Emmène-le, laisse-nous seules.

Théodore obéit.

Florimonde et Sidonie restèrent en présence.

Ce fut un effrayant tête-à-tête.

Sidonie comprit vite qu'elle était à la merci de Florimonde, que la vieille l'avait fait suivre depuis longtemps, qu'elle était à la veille de découvrir l'identité de Maurice Dormeuil et qu'un immense réseau de chantage les entourait.

En effet la vieille femme disait:

— Je t'ai vue l'autre jour, au bois, avec un beau garçon, ton ami, ma fille! Tu étais belle et fière, renversée dans ton automobile, brune comme la feuille du tabac; parole, j'étais fière de toi!

Sidonie, les sourcils froncés, regarda du côté de la porte; la vieille en fit autant.

— Sois tranquille, petite, je ne jaspinerai pas, mais faut que je vive, faut pas te montrer une fille dénaturée.

Sidonie était blême de rage.

— Pas si haut! ordonna-t-elle durement, ma cuisinière peut nous entendre.

— Malheur! soupira Florimonde, c'est bien la peine d'avoir mis une fille pareille au monde pour être traitée comme ça. Ça parle de sa cuisinière quand sa mère a la dent creuse et le ventre vide!

Et elle songeait:

— Maintenant que j'ai remis la main sur elle, il faudra bien que j'aie ma part du gâteau!

La femme de Théodore, la voix tranchante et contenant à force de volonté l'éclat de sa fureur, répliqua:

— Que voulez-vous faire? Parlez vite, afin que je vous voie moins longtemps... C'est de l'argent qu'il vous faut?... Voici cent francs.

— Êtes-vous capable de les mettre à vous habiller, ou bien vous trouvera-t-on ivre-morte demain matin?

La sorcière cligna de l'oeil d'un air diabolique.

— Ça te ferait trop de plaisir, ma colombe, si on me trouvait morte un de ces jours... Ce que je veux faire? C'est bien simple. M'établir avec un bon métier, bien honnête... Je veux tirer les cartes. Je ferai le grand jeu à quatre francs et le petit à vingt sous...

— J'ai déjà un gros chat noir et un corbeau apprivoisé, qui sont en pension à la Butte-aux-Cailles.

— Dame, il faudrait auparavant, me renipper et me mettre dans mes meubles. Tu peux bien faire cela pour moi, toi, ma fille. Faut te souvenir que je t'ai bien élevée.

Sidonie eut un sombre ricanement:

— En effet, je m'en souviens!...

— Je t'ai nourri de mon lait.

— Je ne me souviens que de l'absinthe ou du vin bleu que vous me faisiez boire quand vous me trainiez dans les bars.

— Je partageais tout avec toi.

— Oui, tout, et surtout votre honte. Mais assez; vous aurez l'argent nécessaire.

— Je le sais bien, déclara effrontément Florimonde.

Et son attitude disait:

— Va, va, tu peux te débattre tant que tu voudras; maintenant, je te tiens dans mes griffes.

Et Sidonie, la libre et sauvage créature, sentait une invincible fureur gronder en elle, faite de répulsion et d'impuissance.

— Vous aurez tout l'argent nécessaire. A une condition, pourtant... articula-t-elle d'une voix sourde.

— Je la connais ta condition, va, fille ingrate!

— Dites-la donc, ricana la femme de Théodore, les bras croisés.

— C'est que je ne viendrai jamais ici.

— Comme vous savez bien ce que vous méritez!...

— Peut-être, grimaça la sorcière qui s'était dressée parmi ses loques puantes, mais toi, tu auras de mes nouvelles plus souvent que tu ne voudras.

— C'est bon. Je suis prévenue; en attendant, laissez-moi, laissez-moi!...

— On s'en va, ma princesse. Adieu, non, au revoir.

Et Florimonde, l'ancienne pierreuse de la Butte-aux-Cailles, partit laissant derrière elle, avec un cillon d'odeurs nauséabondes, le souvenir de sa physionomie sinistre et de ses paroles crapuleuses.

Sidonie suffoquait d'horreur et de honte. Les traits pâles, les yeux pleins de d'égout et de colère elle se demandait ce qu'allait amener, dans sa vie, le retour de l'affreuse mégère que venait de vomir le torrent des êtres crapuleux qui roule sa lie à travers les grands repaires de Paris.

Cette année-là, Théodore Rozet aurait bien voulu emmener sa femme et le petit Charles à la campagne pour les vacances de la Pentecôte.

Les fêtes tombaient à la fin du mois de mai et il eût été heureux de parcourir avec eux la campagne de l'Aisne où il était né, où sa mère était morte—une digne femme, celle-là et qui ne ressemblait pas à Florimonde—où habitaient ses soeurs, l'une mariée à un meunier, l'autre à un garde-forestier de M. Verdurel.

Mais Sidonie n'aimait pas la campagne. En outre, elle entassa tant de bonnes raisons pour demeurer à Paris que son mari se décida à partir seul avec le petit Charles.

Quelle fête pour celui-ci à la pensée de s'ébattre en plein bois; de voir un peu de près toutes ces bêtes dont lui parlaient les livres et les fables de La Fontaine, de faire connaissance avec le lièvre, la biche et le cerf!

Jadis, M. Verdurel avait acheté, pour un prix très inférieur à sa valeur, une magnifique demeure, un château quasi royal, près de la forêt de Villers-Cotterets, au fond d'un parc sombre dont les murs étaient poétiquement cachés par des plantes grimpanes.

Au bout d'une magnifique avenue d'ormes centenaires, dont les têtes penchées formaient un long et majestueux berceau, on apercevait le château du seizième siècle, en briques rouges.

Au-dessus du corps de logis principal s'élevaient des tourelles à clochetons d'une grâce altière.

Un orgueilleux perron à double escalier tournant, à balustres arrondis, descendait vers les pelouses où les cèdres deux fois centenaires, les saules pleureurs et les sapins du Nord répandaient leur ombre et leurs senteurs sur le gazon tendre, épais et dur comme du velours émeraude.

Théodore Rozet a grandi tout près de là.

Ses parents ont toujours été les serviteurs du château, si loin qu'ils se souviennent de leur obscure lignée.

Avant la Révolution, ils en étaient les serfs.

Depuis, les propriétaires ont changé; eux sont demeurés près du bouillonnement de la petite rivière qui fait tourner la roue d'un moulin.

GRATIS
Offre spéciale aux ménagères

Demandez une bonne bouteille gratuite de Liquid Veneer de 10c, et voyez comment d'argenterie complet. Vous recevrez aussi une histoire intéressante: "Comment m'a enrichie le Liquid Veneer".

Le Liquid Veneer est merveilleux pour épousseter, nettoyer et polir. Il entretient à l'état de neuf, meubles, boiseries et automobiles. Protège indéfiniment tout fini. Ne laisse pas de couche grasseuse.

vous procurer pour presque rien un coffret d'argenterie complet. Vous recevrez aussi une histoire intéressante: "Comment m'a enrichie le Liquid Veneer".

Le Liquid Veneer est merveilleux pour épousseter, nettoyer et polir. Il entretient à l'état de neuf, meubles, boiseries et automobiles. Protège indéfiniment tout fini. Ne laisse pas de couche grasseuse.

LIQUID VENEER CORPORATION
84 Liquid Veneer Bldg.,
Fort Erie North, Ont.

LIQUID VENEER

PURE
LA GÉLATINE
en poudre instantanée
COX
Fabrique en Écosse
ÉCONOMIQUE

Pour les
COUPURES, BRULURES

EXIGEZ LA VÉRITABLE
Vaseline
BLANCHE
MARQUE DÉPOSÉE
CHESERROUGH MFG. COMPANY (Canada)
NEW YORK ET MONTREAL
S. PATRICK & S. HARRIS

JOUEZ LA GUITARE HAWAÏENNE
GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREE

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet, Méthode facile, Examens, diplômes, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITS avec la première leçon. Termes de paiement faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Écrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE
251-5 RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.

Un joli moulin entouré d'arbres qui trempent leurs racines robustes dans les eaux claires.

La maison est couverte d'ardoises bleues et près d'elle on voit des filets à sécher et tout un peuple de canards qui barbote dans le ruisseau ou qui couvre la chaussée pour répondre, l'un culbutant l'autre, à l'appel de la fille de basse-cour.

C'est toujours avec un bonheur infini que Rozet revoit, par les beaux jours du printemps, ce décor familial, mais cette fois-ci, il est plus heureux encore, puisqu'il amène avec lui son fils, ce petit Charles, si pensif et si doux, qui lui est chaque jour plus cher.

La soeur aînée de Théodore a depuis quinze ans épousé le garçon meunier du défunt père et tout marche à souhait, car l'aîné des Rozet, fille ou garçon, demeure toujours au moulin; ça s'est passé comme cela depuis des siècles.

Du reste, Théodore n'y tenait pas, lui, à être le maître du moulin; et comme, en revenant du service militaire, il avait une belle écriture et comptait fort bien, le père de Valentine l'avait placé dans sa fabrique.

C'avait été un grand honneur pour toute la famille Rozet d'avoir un parent habillé en monsieur, ayant pour toujours quitté le bonnet de coton, un parent "dans les écritures".

Et quand il revenait, sa soeur, qui le chérissait comme un benjamin, le recevait pompeusement et à bras ouverts.

Lorsque Théodore avait changé de position et de logement après le départ de Jean Bernard il avait envoyé tous ses meubles à sa soeur, à la mère Arsène, comme on appelait dans le pays la meunière.

De sorte que Charles, en reconnaissant dans la noire chambre à poutrelles du moulin son petit lit et l'armoire à glace de sa mère, et la commode, et les sièges, qui étaient ses vieux amis de toujours, battit des mains.

Mais quand il vit arriver derrière sa tante le meunier, la figure semblable à une boulette de pomme de terre prête à frire, avec ses riantes yeux noirs et ses larges dents blanches, il devint tout à fait joyeux.

Le meunier l'emmena voir au grenier les gros tas de farine odorante, tandis que Théodore et la mère Arsène faisaient la causette dans la grande cuisine à cheminée monumentale.

— Ainsi, mon bon Théo, c'est bien vrai que tu es heureux en ménage?

— Mais oui, ma chère Marianne; ma femme est jolie, intelligente, distinguée. Si tu la voyais, tu dirais bien que je n'exagère pas.

— Malheureusement je ne la verrai sans doute jamais ici; Il m'écrit bien de belles lettres pour me faire venir, mais un moulin ça ne peut pas se quitter et, depuis le jour de votre mariage, je ne l'ai jamais revue...

— Jolie, oui, elle était jolie; intelligente, ça se peut; distinguée comme t'udis, je n'y connais pas grand-chose. Mais tout ça, mon fieu, c'est pour la montre; mais pour la consolation du coeur, ce qu'il faut c'est de s'aimer, de se soutenir dans la vie, de prendre ensemble sa peine et son plaisir, de ne pas se quitter, quoi, quand on le peut.

— Sans doute, sans doute. Mais ma femme m'aime, ma chère Marianne.

— A sa façon donc.

— A sa façon, bien sûr, ma pauvre soeur; tous les êtres ne se ressemblent pas. Elle n'a pas peut-être le coeur aussi tendre que toi, qui est la meilleure des femmes, mais ses qualités sont grandes.

— Tu l'aimes, c'est ta femme, tu trouves tout bien. Ça ne m'étonne pas du reste; tu as toujours été une nature si douce, si obéissante en tout qu'elle doit te faire faire tout ce qu'elle veut.

Théodore eut un bon rire:

— C'est vrai que je ne la contrarie pas!

Et montrant le doigt à son aînée:

— Sais-tu que je te soupçonne de ne pas trop l'aimer, ma Sidonie?

La brave femme eut une moue impossible à réprimer et sans répondre directement elle murmura:

— Sans mentir, j'aime mieux que le petit Charles te ressemble.

Elle ajouta avec fierté:

— C'est un Rozet en plein, tu sais! Il a les yeux du défunt père que c'en est frappant. Ce n'est pourtant pas celui-là qui fera un meunier et moi qui n'ai pas d'enfants!... Ce sera dur de voir un étranger au moulin.

Théodore rêvait.

— Qu'en sait-on? La fortune est inconstante, moi je suis bien aisé de penser que, quoi qu'il arrive, mon fils trouverait plus tard un abri ici, s'il en avait besoin.

Un nuage avait passé sur le front du brave homme.

Sidonie, si économe quand elle était pauvre, dépensait maintenant avec une déplorable facilité.

Il ne pouvait, certes, évaluer la valeur des toilettes qu'elle portait non plus que des bijoux dont elle se couvrirait; il con statait seulement que ses goûts de luxe, loin de se restreindre par la satiété, grandissaient sans cesse.

Mais il n'en eût rien voulu confier à cette soeur si bonne, qu'il sentait hostile à la femme qu'il chérissait et qu'il ne voulait pas juger.

Il trouvait toujours un moyen de l'excuser.

Avait-elle, je vous le demande, été élevée comme la mère Arsène, par une bonne et honnête femme, dans l'ordre et l'économie, à filer et à ravauder les bas?

Ah! quelle pitié il avait eue pour elle, quand il avait connu l'odieuse Florimonde! Loin de la refroidir, la vue de la sorcière avait au contraire

augmenté sa tendresse pour Sidonie, son indulgence pour les peccadilles de sa conduite.

L'argent la grisait un peu, la pauvre petite; mais elle avait tant pâti, tant souffert!

La mère Arsène, voyant son benjamin songeur et craignant de lui avoir fait de la peine, changea la conversation.

Sa bonne figure s'attrista et parlant presque bas, comme dans une chambre mortuaire, elle dit:

— Madame Verdurel est au châteaueu.

— C'est vrai, fit le mari de Sidonie; je voulais justement te demander de ses nouvelles.

La grosse femme hocha la tête:

— Mauvaises, mon fieu, bien mauvaises.

— Pauvre femme, elle a subi tant d'épreuves!

— Ah! oui, elle n'a pas tiré le bon numéro à la loterie du mariage celle-là!

Théodore Rozet interrogea:

— Est-ce qu'il est venu la voir?

— Pas une fois depuis un an, le monstre.

— Et mademoiselle Marguerite?

— Elle est là, le pauvre agneau! On la mène à son père quand il la demande.

— Souvent?

— Non, de moins en moins.

Théodore réfléchit tout haut:

— A quoi penses-tu donc?

La mère Arsène haussa les épaules et la voix âpre:

— A faire la noce, pardi, avec l'argent de madame.

L'air un peu gêné, l'honnête Rozet avoua:

— C'est vrai qu'il est bien léger!

— Comment que tu dis ça, mon Théo, léger! T'en as de l'indulgence pour ce bandit, mais ça te passera. Tu finiras par le connaître. Il a fait ta position, je veux bien, mais un si méchant homme ne fait jamais le bien parce que c'est le bien; il a toujours un mauvais but dans sa cervelle infernale.

"T'as remplacé un bien brave homme, qu'on a ruiné et perdu. Prends garde... J'ai parfois de mauvaises idées qui me traversent la tête.

Théodore rit mais son rire sonnait faux.

— Je ne savais pas qu'on voyait les choses en noir en blutant la farine blanche!

Puis sur un ton grave:

— Est-ce que madame Valentine est bien changée?

La meunière leva les yeux au ciel.

— Faut la voir, cria-t-elle, comme si elle prenait à témoin les arbres, le pont, les eaux mugissantes, du malheur immérité de sa maîtresse, c'est pas à croire!

"Une femme si belle jadis, si fraîche, pas maigre, blanche comme une jeune poulette, eh bien, à c't'heure, elle est comme une gosse anémique qu'aurait pas de couleurs; le chagrin la mange en dedans.

— Ah! que je la plains, dit avec l'accent le plus sincère le bon Théodore et ses yeux se mouillèrent de larmes. La malheureuse, depuis la mort de son père...

La mère Arsène remua de droite à gauche sa petite tête de tortue ridiculement disproportionnée à ses volumineuses épaules.

— Nenni, dit-elle, la pauvre jeune dame s'était quasiment remise de la mort de M. Verdurel. C'est naturel, on voit toujours son père mourir.

"On pleure, on se lamente, on se souvient, on ne se console pas, tout ce que tu voudras, mais on vit tout de même.

"Il y a autre chose, vois-tu. A la campagne tout se sait comme à la ville...

Elle baissa la voix et mystérieusement:

— Dans les journaux, on n'a t'y pas vue son duel...

— Son duel? interrogea un peu hypocritement Rozet.

La meunière haussa les épaules.

— Oui, son duel, à ton bandit de patron. Il a tué un jeune homme, un Anglais, un parent de miss Ferguson. J'ai reconnu son portrait, moi, telle que tu me vois.

"D'abord il est partout au château ce portrait-là. Un beau blond, mon fieu, un teint de fille, des yeux doux, doux... Son amoureux quoi. Et c'est depuis cette mort-là qu'elle est devenue folle!

Théodore Rozet sursauta:

— Folle, vraiment elle est folle?

— Quasiment.

— Est-ce possible?

— Puisque je te le dis.

— Mon Dieu, quelle pitié!

— C'est-y avoir sa raison que d'être à cheval du matin au soir, à vouloir courir, seule, les bois, dis? Et, avec ça, pâle, hagarde, parlant à voix haute aux arbres, aux bêtes, au bon Dieu peut-être, mais pas au monde des chrétiens.

"Une femme si sage, si douce, si ordonnée que j'ai vu broder l'été des journées entières sous les grands cèdres, aussi tranquille qu'une ouvrière du village, quand elle était jeune fille, avant de rencontrer ce chenapan.

"Quand je te dis que ça crève le coeur de la voir!

— Hélas, si son pauvre père revenait!

Rozet ne pouvait qu'approuver les paroles de sa soeur et pourtant elles le blessaient dans ce qu'il y avait de plus délicat dans sa conscience.

Le brave homme ne pouvait avoir reçu des bienfaits sans en être reconnaissant. Il gardait au fond du coeur une extrême gratitude à Maurice Dormeuil et il souffrait de ne pouvoir l'estimer comme il l'aurait voulu.

Il s'ingéniait, à Paris, à lui trouver des excuses.

LETTRES PERDUES



Si vous envoyez une lettre au centre de l'Afrique, et qu'elle se perde, peut-être a-t-elle été avalée par un hippopotame. Dans ces régions éloignées, les lettres sont souvent transportées en canot sur des rivières dangereuses. Si le facteur rencontre un hippopotame incommode, le courrier risque de s'engouffrer dans la vaste gueule de cet animal.

Sidonie, du reste, s'était faite près du mari l'avocate de l'ami et elle l'avait faite graduellement revenir de ses soupçons.

— C'est un bon patron pour nous, répétait-elle; nous ne devons pas savoir autre chose. S'il a eu des ennuis dans son ménage, cela ne nous regarde pas. Du reste, pour ce qui s'y passait de beau ! Nous ne devons pas nous occuper des affaires de famille de M. Dormeuil. Il nous fait du bien; servons-le sans arrière-pensée.

Théodore était bien obligé de convenir qu'elle n'avait pas entièrement tort, sa femme.

Et pourtant, il sentait que ceux qui, au pays, attachés à la douce Valentine, haïssaient l'homme qui l'avait rendue si malheureuse, que la faute commise par elle apparaissait légitime, étaient plus près que lui de la vérité, de la générosité, de la justice.

Il soupira profondément.

Il avait toujours professé pour la jeune femme la plus respectueuse admiration; il eût voulu la servir, se dévouer, lui être bon à quelque chose.

Un client vint appeler la mère Arsène et Rozet, l'âme attristée, sortit de la maison.

Pensif, il fit le tour de l'étang qui envoyait ses eaux dans un canal bordé de saules pleureurs.

Le soleil couchant jetait sur le château dont on apercevait les tours et les plus hautes fenêtres, ses tons orangés; il diluait l'or sur le verre des croisées qui flamboyaient comme revêtues de vitraux. Non loin, c'était le village avec son clocher finement ajouré, ses maisons nettes, entourées de petits jardins.

Tout le paysage était imprégné d'une tranquillité fraîche, d'un air d'abondance rustique bien fait pour rendre le calme aux âmes tourmentées.

Mais Rozet ne pouvait se défendre de penser à Valentine, aux mortelles souffrances, aux déchirants regrets qui l'avaient dévorée toute vive depuis la mort tragique de celui qu'elle avait tant aimé.

— Ah! pensa Théodore, si elle est folle il ne faut pas la plaindre; c'est peut-être ce qui pouvait lui arriver de moins cruel. Faut-il la croire malheureuse parce qu'elle ne se souvient plus, parce qu'elle ne participe plus à nos misères? Parce qu'elle ne se rend plus compte de la mort de son ami? Non, mille fois non.

La voix du meunier vint l'arracher à sa méditation douloureuse.

Le diner attendait les invités. La table dressée dans un coin de l'immense cuisine portait les mets favoris du Parisien.

La truite aux chairs rosées, le pâté de canard et les jattes de crème, un pain savoureux, un vin léger et rose qui grattait le gosier et avait un relent de framboise.

Le petit Charles, à son aise et en grande amitié déjà avec toute la maison, racontait toutes les merveilles du moulin.

Il disait la profondeur des greniers, l'odeur de la paille, la douceur de la farine qui glisse, odorante et neigeuse, entre les doigts.

Le père Arsène, lui, énumérait les profits de la maison, les embellissements faits depuis le dernier voyage du Parisien.

Théodore écoutait avec joie, tout en promenant ses yeux alentour. C'é-

tait la maison paternelle, familière dans ses moindres recoins, et il la trouvait si belle qu'il se surprenait à regretter de n'être pas resté au village pour y mener une bonne vie de simplicité et de confort, de travail et de contentement de conscience...

De bonne heure, Rozet s'endormit d'un sommeil paisible et, le lendemain, il se réveilla joyeux.

Un vrai Parisien, transplanté à la campagne, s'y ennuyait vite, loin de ses habitudes et de ses plaisirs, mais un campagnard déguisé en citadin se remet rapidement à l'unisson des habitudes champêtres d'autrefois.

Quand le mari de Sidonie ouvrit sa fenêtre, le jour était encore noyé de rosée et le soleil se levait à peine.

Ce jardin était un bizarre mélange de fleurs, d'oignons, de betteraves et de choux, comme tous les jardins de paysans.

Au delà le parc, et, plus loin, la forêt, montant à l'horizon sur une vaste colline, appelaient le promeneur matinal.

Rozet, en se retournant, vit que le petit Charles était éveillé.

Il l'embrassa et lui dit:

— Dépêche-toi, petit; passe tes habits et courons les bois; n'oublie pas que nous sommes venus pour faire connaissance avec les bêtes et les arbres; notre congé sera trop vite passé.

Tout en jasant comme un oiseau, le garçonnet s'apprêtait.

Après avoir dégusté un bol de lait crémeux de la rouge, la vache de la mère Arsène, le père et le fils s'envolèrent.

Devant la grille du château, Théodore s'arrêta perplexe.

Entrerait-il prendre des nouvelles de madame et de mademoiselle?

Il tira sa montre: huit heures.

— Impossible maintenant, songea-t-il, ces dames dorment encore ou bien sont à leur toilette.

Le petit Charles piétinait d'impatience.

— Nous entrons, papa, dis, dans le château de la Belle au bois dormant?

Le père secoua la tête avec un triste sourire.

— La pauvre femme dort tout éveillée, pensa-t-il, puisqu'elle a perdu la raison.

Tout haut, il répondit:

— Nous repasserons à onze heures et alors nous entrerons, mon chéri; tu verras mademoiselle Marguerite; maintenant il est trop tôt.

— Alors entrons vite dans la forêt et ne vas pas me perdre, car je ne suis peut-être pas aussi malin que le petit Poucet.

L'enfant sensitif et doux fut émerveillé par la forêt. Ame rêveuse et tendre, la nature l'enivrait.

Il s'exclamait à la vue des plantes et des fleurs, aux moindres brins de bruyère.

Il écoutait les oiseaux et s'attendrissait aux nids.

— Un vrai fils de forestier, songait le père ravi, un enfant de la terre comme moi, comme tous ceux qui avant nous vécurent paisiblement sur ce coin béni.

Ce fut les bras chargés de branches et de fleurs, la figure fraîche et les yeux brillants du plaisir de la promenade que Charles se retrouva devant la grille, magnifique ferronne-

rie du temps, couronnée par des vases de marbre.

Respectueux, le père avait dit:

— Tu verras mademoiselle Marguerite!

De sorte que le petit garçon s'imaginait difficilement que mademoiselle Marguerite put être un enfant de son âge.

Ce lui fut une heureuse surprise quand, à l'approche de la riche demeure, surgit devant lui une mignonne, rieuse et charmante créature, légère comme une elfe, gracieuse comme une fée, qui avait l'air d'un ange, mais d'un ange moqueur.

Derrière elle marchait en une hâte comique une dame entre deux âges, vrai type de l'institutrice anglaise, aux cheveux roux mêlés de gris, au teint couperosé, à la maigre déhanchée, mais exprimant, par toute sa personne, une bonté et une sollicitude sans pareille pour l'enfant confiée à ses soins.

— *Daisy, my dearest*, ne courez pas ainsi! Quels sont ces gens, voyons. Attendez un peu.

— Laissez-moi, miss, répondit la jeune personne d'un ton gamin et impérieux; je vois un petit garçon. Oh! miss, quel bonheur, c'est un vrai petit garçon.

— Que voulez-vous dire, *my darling*, interrogea la vieille demoiselle époumonnée en rejoignant l'espiègle. Pourquoi dites-vous "c'est un vrai garçon"?

— Je veux dire qu'il a l'air propre et qu'il comprendra sans doute ce que je lui dirai, il n'est pas un paysan. Il ne ressemble pas à ces mauvais garçons qui dénichent les nids et qui nous appellent "Anglishes".

Pendant ce temps Charles, très intimidé, interrogeait de son côté son papa:

— Pourquoi la dame aux cheveux rouges appelle-t-elle la joie demoiselle: *Daisy*?

— Parce qu'en anglais *Daisy* veut dire pâquerette et que pâquerette ou marguerite c'est tout de même.

Miss Ferguson était arrivée à la grille et elle regardait l'homme et l'enfant sans les reconnaître; pourtant l'honnête visage de Rozet ne lui était pas inconnu.

Modestement, il se présenta, non sans gaucherie. En des cas semblables, il était toujours obligé de gourmander sa timidité.

Le chapeau à la main, il finit par dire:

— Je suis, mademoiselle, un employé de la fabrique.

L'Anglaise eut un haut-le-corps.

Elle crut à quelque envoyé de Maurice Dormeuil, à quelque tentative de espionnage et elle répondit sèche-

ment: — Madame est malade, madame ne s'occupe jamais des affaires...

Théodore devina le malentendu et répondit avec plus d'assurance:

— Croyez, mademoiselle, que je ne suis envoyé par personne; je suis venu en vacances au moulin, chez mon beau-frère, le père Arsène. Nous sommes tous dévoués à madame, à tel point que nous donnerions notre vie pour elle. Je la sais malade, affligée, malheureuse...

— Ah! monsieur Rozet, répondit miss Ferguson en ouvrant la grille avec une force qu'on n'eût pu soupçonner à ses bras maigres, je vous reconnais maintenant. Entrez, mon

Si vous souffrez profitez de cette offre pour essayer Kruschen sans frais

Vous qui souffrez de rhumatisme, sciastique, lumbago et embonpoint— essayez les Sels Kruschen à nos frais. Kruschen a soulagé des millions de gens répartis dans plus de cent pays du monde civilisé. Kruschen expulse de l'organisme tous les déchets alimentaires, tous les poisons et acides nocifs qui sont à la racine de vos maux ou qui menacent de vous apporter ces maladies.

Commandez aujourd'hui chez votre pharmacien le Gros Paquet Kruschen. Il comporte un paquet régulier de 75c et une BOUTEILLE D'ESSAI GRATUITE. Employez la bouteille d'essai d'abord, de la manière indiquée, et les six sels minéraux de Kruschen vous feront un bien énorme. Vos organes fonctionnant comme le veut la nature, vous aurez de la santé et de l'énergie. Essayez Kruschen aujourd'hui A NOS FRAIS et rappelez-vous bien que votre pharmacien n'en a qu'une provision spéciale limitée.

GIN de KUYPER

1⁰⁰ la bouteille
de 10 onces
2³⁰ la bouteille
de 26 onces



"CETTE RÉELLE
SAVEUR DE HOLLANDE"

3³⁰ la bouteille
de 40 onces

Distillé et embouteillé au
Canada sous la surveil-
lance directe de
JOHN DE KUYPER & SON,
DISTILLATEURS
Rotterdam, Hollande.

EN VENTE

AU CANADA

DEPUIS PLUS

DE 100 ANS



Numéro de Noël

Le Samedi

Numéro de Luxe de 68 pages

EN VENTE LE
15 DECEMBRE

Chez les dépositaires: 10c

Crocheté



ET Si Seyant

Ruché de
dentelle
No 54

Le feuillet d'instructions offert ci-dessous indique comment faire ce charmant collet crocheté avec le plus beau de tous les fils à crocheter: le délicat et fort Mercer-Crochet de J. & P. Coats. A votre magasin préféré, dans les teintures populaires. Toutes les couleurs sont permanentes.



MERCER-CROCHET J. & P. Coats

Fabrique au Canada par les
Fabricants du Colon en Boînes Coats et Clark
Employez toujours un Crochet d'Acier à Tricoter
de Milward—Célèbre depuis 1730.

The Canadian Spool Cotton Co., 1647
Dépt. A-35 Case postale 519, Montréal, P.Q.
Veuillez m'envoyer le feuillet d'instructions (gratuit)
pour crocheter l'objet illustré (), le Livre No 30,
"Your Home and its Decoration" (Votre Foyer et sa
Décoration), 10c (). Marquez les publications que
vous désirez.

Nom.....
Adresse.....

cher monsieur, ce sera un véritable soulagement pour moi de causer un peu avec vous de madame Dormeuil, de ma chère élève Valentine.

Dès que les visiteurs furent entrés, Marguerite bondit vers le petit Charles et prenant sa main hardiment, elle lui dit, de ce ton impérieux et câlin qui la rendait si séduisante:

— Venez avec moi pour jouer; si vous êtes gentil, je vous montrerai ma chèvre et mes deux petits poneys.

Charles rougit de plaisir et de timidité; le cœur lui battait bien fort.

Sans lâcher sa main, Marguerite l'entraînait en une course effrénée et Charles la suivait tout frémissant sans se retourner vers son père.

Miss Ferguson se dirigeait doucement, avec Théodore, vers le château, et, tout en marchant, elle disait:

— Cher monsieur Rozet, je vois à votre visage qu'on vous a déjà dit bien des choses, mais la réalité dépasse de beaucoup la légende.

— Est-elle donc folle? demanda Théodore, dans un chuchotement peureux.

— La raison est gravement atteinte... Vous savez tout, je puis donc vous parler du dernier malheur qu'a subi ma pauvre et chère élève.

"La mort de Georges, soupira la bonne demoiselle avec un sanglot, survenue au moment où elle pouvait espérer le bonheur, l'a atteinte en plein cœur!"

"Ah! monsieur, combien la vie a été dure pour cette femme si gâtée dans son enfance, si délicate!... L'a-

mour l'avait rendue à la vie, la perte de l'amour la tuera.

L'Anglaise laissa tomber quelques larmes de ses yeux bleus.

Puis elle continua:

— Sachez, monsieur Rozet, que je ne vous aurais pas reçu si elle avait été là. Tout ce qui lui rappelle le passé et particulièrement la fabrique et son mari lui fait le plus grand mal. Elle aurait pu vous voir sans vous reconnaître; cela lui arrive pour les gens qu'elle connaît le mieux; mais on ne sait jamais à l'avance si la mémoire demeurera obscurcie ou se réveillera à la vue d'une personne.

— Triste état, bien sûr. Mais y a-t-il quelque espoir qu'elle puisse recouvrer la raison?

— Il faudrait être bien hardi pour le lui souhaiter! Elle rêve, mais quel réveil! Souvent elle croit que Georges Anderson est encore vivant, qu'elle va le rejoindre et elle fait ses préparatifs en une hâte fébrile.

— Pauvre femme!

— D'autres fois, dans ses courses hagardes en forêt, au retour de ces chevauchées fantastiques qui la brisent et lui font du bien, elle vient vers moi, me montrer une fleur, sourit comme si elle avait sa pleine raison et dit à l'oreille d'un air mystérieux:

— Voyez, ma chère miss, c'est lui qui me l'a donnée.

"Elle le voit, elle lui parle. Alors elle vit, elle aime, elle est heureuse!"

Un silence fait d'angoisse et de recueillement tomba entre miss Ferguson et Théodore.

Midi approchait. Le soleil grisait les insectes et les fleurs; des oranges en caisses exhalaient un doux parfum.

— Entrons, fit la fidèle gouvernante, presques pieusement, car elle peut revenir d'un moment à l'autre.

Ils pénétrèrent dans un charmant salon décoré de peintures représentant de riantes scènes de la mythologie.

Des vases aux grâces mignardes ornaient la cheminée et les meubles; les bergères aux tons chatoyants, les tentures de soies claires, la douceur fraîche du tapis blanc semé de roses, tout parlait de joie et d'amour, là où il n'y avait que larmes et deuil.

Théodore demanda:

— N'est-ce pas très imprudent qu'elle puisse ainsi chevaucher librement dans les bois? Elle peut se blesser, tomber dans quelque embû-

che, peut-être se noyer dans les étangs.

— J'avais craint tout cela comme vous, au début; je l'ai fait suivre maintes fois, en cachette toujours, car elle ne veut pas qu'on l'accompagne, mais sachez, mon cher monsieur, que sa folie très spéciale ne lui enlève ni son agilité, ni ses incontestables qualités d'amazone, ni même sa prudence.

"De plus, elle est très aimée dans tout le pays.

"Elle y trouverait plus d'amis prompts à la servir que d'agresseurs. Enfin, le médecin a recommandé de la laisser faire, tout en la surveillant, et surtout de ne la contrarier en rien.

— Je suis bouleversé et vous me voyez très affligé, mademoiselle, de tout ce que j'apprends.

— Il y a vraiment de quoi!

Depuis un instant, une question brûlait les lèvres de Théodore.

Il osa enfin la poser.

— Et M. Dormeuil? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Oh! celui-là, fit la vieille demoiselle avec une expression de sévérité méprisante difficile à rendre, il aura des comptes terribles à rendre un jour, croyez-le, il sera puni...

— Par Dieu? questionna Théodore sans ironie.

Plus gravement encore, l'Anglaise prononça ces mots:

— Par lui-même.

Et, changeant de ton, elle demanda:

— C'est vous, n'est-ce pas, qui avez remplacé Jean Bernard?

— Oui, avoua Théodore presque avec honte.

— Je vous plains, fit laconiquement l'institutrice.

— Pourtant...

— Oui, interrompit miss Ferguson, je sais ce que vous allez dire. Pourtant, n'est-ce pas, hier vous étiez un pauvre employé; aujourd'hui, vous avez acquis l'aisance et l'autorité. Pourtant, n'est-ce pas, vous êtes un honnête homme, vous méritiez d'être distingué?... C'est vrai... Et cependant, prenez garde, monsieur Rozet. Ce n'est pas parce que vous êtes un laborieux et un homme intègre que Maurice Dormeuil vous a choisi... Il est insensible, croyez-moi, aux qualités morales.

C'était la seconde fois depuis la veille que cet avertissement frappait son oreille.

L'ANCETRE DU RUGBY



On juge parfois bien barbares les parties de rugby américain. Mais elles sont jeux d'enfants si on les compare aux parties de football d'il y a deux cents ans, en Angleterre. Un grand terrain, deux poteaux à chaque extrémité pour les buts, deux cents joueurs dans chaque camp. Il n'y avait aucun règlement; les joueurs en venaient aux coups et oubliaient le ballon.

— Prenez garde, dit miss Ferguson.

— Prends garde, avait dit sa soeur. Et malgré lui ses défiances s'éveillaient.

— Que voulez-vous dire, demanda-t-il d'une voix altérée. Parlez, je vous en prie, miss Ferguson.

— Je ne sais rien, je vous le jure, mais je suis sûre qu'un jour, lointain ou proche, je l'ignore, vous découvrirez la vraie cause de votre élévation.

L'Anglaise ne mentait pas; elle ignorait Sidonie; elle n'avait aucun renseignement sur la vie de Dormeuil, mais une prescience plus forte que tous les raisonnements lui faisait dire sur un ton prophétique des paroles troublantes.

Théodore très impressionné se dit à lui-même:

— Je ne savais pas qu'on le redoutait ainsi le patron; il fera bien de ne pas venir par ici.

Une gêne intolérable l'étreignait. Ce double avertissement lui semblait décidément de mauvais augure.

Quand il voulut partir on eût beaucoup de mal à séparer les deux enfants.

Marguerite avait découvert le compagnon rêvé.

— Vous le renverrez demain jouer ici, n'est-ce pas, monsieur, fit-elle en petite personne qui condescend rarement à la prière.

— Si vous voulez, mademoiselle.

— N'oubliez pas, sinon j'irai au moulin, le chercher.

Elle leva son petit doigt avec malice.

Rozet ne put s'empêcher de rire de la menace et dit:

— Nous serions très heureux de vous recevoir au moulin, ma belle petite demoiselle et la mère Arsène vous ferait des crêpes, avec de la farine fraîchement moulue.

L'enfant battit des mains et affirma:

— Oh! alors j'irai au moulin.

— Daisy! fit avec reproche miss Ferguson.

La maligne réfléchit un instant comment elle allait se tirer du mauvais pas où elle s'était mise en affirmant sa volonté et, hardiment, elle répéta, expliquant les paroles précédentes:

— J'irai au moulin parce que miss Ferguson aime que j'y aille. Nous voulons toujours toutes les deux la même chose.

Et avec un sourire et une pirouette, elle se sauva dans un envollement de mousselines blanches.

Ils passèrent bien vite mais aussi bien agréablement les jours de vacances du petit Charles. Le matin, c'était l'enchantement des marches aventureuses à travers la forêt et l'après-dîner c'était au château d'interminables jeux avec la petite Marguerite; ou bien elle venait au moulin avec la femme de chambre et soumettait à ses caprices espiègles, bêtes et gens.

Théodore s'intéressait vivement aux jeux des enfants. Il aimait la pétulance spirituelle de cette jolie petite créature, il s'attendrissait sur le sort de l'enfant placée entre cette jeune mère folle de désespérance et ce père débauché, incapable de la guider à travers la vie.

Il admirait l'opposition des natures de Marguerite et de Charles.

Lui, l'enfant sérieux, méditatif, observateur modeste et tendre.

Elle, de coeur tendre aussi mais légère et brillante comme un feu follet, prise déjà à toutes les extériorités de la vie moderne.

L'homme et la femme de demain se révélaient en eux.

A les voir, à les entendre, on pouvait pronostiquer leur avenir.

Rozet n'avait pu voir Valentine, Miss Ferguson lui avait conseillé de ne pas se montrer à elle; mais il aurait aimé qu'un hasard lui permit de l'observer de loin, de se rendre compte de son état.

Jusqu'alors le hasard s'était montré hostile à ce désir!

La veille du jour où le père et le fils devaient retourner à Paris, Charles, réclamé impérieusement par sa nouvelle amie, devait passer toute la journée au château.

Rozet en profita pour s'enfoncer d'un pas rapide au coeur de la forêt.

Avant de partir, il avait pris, sur le manège de la cheminée, un vieux fusil, au canon récuré chaque semaine en même temps que les casseroles, qui servait à tuer des oiseaux au jardin et sur l'étang et était toujours chargé.

Il songeait au temps où il abattait ses trente ou quarante kilomètres dans une promenade sans en ressentir la moindre fatigue.

— Je ne le ferais plus, maintenant, se disait-il; mes jambes ont faibli, l'atmosphère des bureaux énerve et affaiblit le corps et l'âme.

Pendant les premiers kilomètres il fit quelques rencontres de villageois et de forestiers.

Ce fut d'abord un vieux pêcheur, accroupi au bord de l'étang, les pieds nus dans ses sabots cassés, le corps couvert d'une vieille blouse déteinte, le visage tanné par le grand air comme un cuir rigide.

L'étang, à demi couvert de nénuphars, brillait, sous les hêtres, comme un grand miroir.

Mis en défiance par la venue d'un monsieur qui, peut-être, venait du château, le vieillard s'était relevé et, abritant avec la main ses yeux du soleil, il dit, ôtant le vieux feutre gras qui couvrait son crâne dégarni de cheveux:

— C'est des grenouilles que j'prends, mon bon monsieur; mais j'touche pas au poisson du château.

Théodore reconnut le bonhomme, un vieux braconnier impénitent.

— Oh! moi, père Dagron, ça ne me regarde pas; je ne suis pas un garde de madame Dormeuil.

Le paysan sursauta et d'un air stupéfait:

— Vous me connaissez?

— Oui.

— Qui donc que vous êtes?

— Vous ne me remettez pas?

Le vieux Dagron écarquillait ses petits yeux.

— C'est la vue qu'à me manque, faites excuse, mon bon monsieur.

— Je suis le petit Théo, du moulin.

— Bon Dieu, Seigneur! fit le vieux en se rapprochant et en levant les bras au ciel. Mais il est devenu un bourgeois, et cossu, ma parole! Eh bien, moi, voyez-vous, je suis pas devenu capitaliste.

— Pauvre père Dagron!

— Mes enfants m'ont pris tout mon bien, sous couleur de me nourrir et

de me vêtir... Je ne mange jamais de viande et, sauf votre respect, je n'ai même pas une culotte à me mettre... Alors, pour mon tabac...

— Et pour votre petit verre, ajouta Rozet en riant.

Le vieillard avoua:

— Ça c'est vrai, le diable m'a toujours donné soif! Ah! je puis le dire, il m'a coûté cher le trou que j'ai au bas de la tête!...

— Farceur! Alors vous braconnez un brin?

Le pêcheur cligna de l'oeil.

— Je tâche de chatouiller le ventre des truites, ou d'attraper de temps en temps une carpe.

— Sous prétexte de prendre des grenouilles.

— J'en prends aussi; ça se vend bien à la ville.

— Allons, bonne chance et sans adieu.

Théodore donna une poignée de main au vieillard et il allait s'éloigner quand Dragon lui cria:

— Si vous prenez là devant vous, vous arriverez au carrefour des Trois-Fontaines...

— Oui, je sais, répondit le promoteur en s'éloignant.

— Probable alors que vous rencontrerez la dame.

Rozet se retourna.

— Quelle dame?

— Madame Dormeuil, donc. Elle a passé là comme un trait, tout à l'heure, sur sa jument blanche. Quel beau brin de femme!

— Alors, si elle allait d'un tel train, elle doit être loin.

— Pas sûr; souvent elle s'arrête au carrefour, cueille des fleurs, parle toute seule, chante ou pleure suivant que sa joie la mène.

Théodore avait hâte de se diriger vers le carrefour.

Il dit en s'en allant:

— Un grand malheur, père Dagron.

— Pour moi aussi. Jadis quand elle me rencontrait, elle ne manquait jamais de me donner une pièce. Allons, adieu Théo, et marchez doucement, si vous ne voulez pas l'effaroucher, car elle est peureuse comme une biche...

— Je vais donc la voir, se dit Théodore.

Et il s'élança dans la grande allée, droite et profonde, qui tout là-bas finissait dans une trouée de lumière au carrefour des Trois-Fontaines.

La mousse étouffait ses pas.

L'émotion faisait battre son coeur.

Il avançait avec précaution, l'oreille tendue et se dissimulant le long des troncs d'arbres.

Le silence était profond autour de lui; le vol d'un oiseau, le saut léger d'un écureuil dans les branches, le coup de bec régulier du pivert sur l'arbre étaient les seuls bruits qui troublaient la paix tiède de cette solitude.

Bientôt il put distinguer la clairière.

Elle était telle que jadis, entourée de chênes imposants couverte d'une herbe fine, et luisante, parsemée de pâquerettes.

Cinq routes en partaient, semblables à celle qu'il venait de parcourir.

Au centre une triple fontaine de marbre, s'élevait versant ses eaux blanches dans trois grands bassins en forme de coquilles.

Une petite statue, représentant un amour portant le carquois et le doigt sur les lèvres, se dressait au-dessus.

Rozet se posa en observation derrière une longue draperie de lierre qui pendait des branches.

Il aperçut tout d'abord le cheval blanc de Valentine.

La jeune femme n'était pas loin sans doute.

Bientôt il la discerna, assise au pied de la fontaine.

Elle réunissait en gerbes des fleurs cueillies alentour.

Comme elle avait la tête baissée, il ne pouvait contempler ses traits.

Seules lui apparaissaient ses mains amaigries, se jouant dans les fleurs.

Quand elle eut façonné le bouquet à son gré, elle se releva.

Ses mouvements avaient une mollesse gracieuse; elle semblait posséder une élasticité inconnue à la nature humaine.

D'un bond souple et nerveux, elle s'élança au-dessus des bassins, tenant d'une main sa gerbe odorante composée avec un art inconnu des fleuristes et la posa aux pieds de l'amour, et comme elle ne savait comment la fixer, elle arracha son voile de gaze verte et le noua habilement autour du socle.

Théodore la contemplait et elle lui semblait devenue presque diaphane.

Il distinguait sa figure blanche comme du marbre.

Des paroles sans suite s'échappaient de sa bouche et le nom de Georges se distinguait seul du balbutiement mystérieux des lèvres.

Théodore voulut se rapprocher.

Avec des précautions infinies, il passa de son abri derrière un arbre plus proche et fut assez heureux pour ne pas attirer l'attention de la démente.

Les paroles de la pauvre femme lui arrivèrent alors plus distinctes.

La voix mélodieuse avait pris quelque chose de triste et d'enfantin qui serrait le coeur.

Elle parlait à la statue.

— Georges est parti, là-bas, au delà des mers, dans sa maison du Devonshire, je suis seule; je m'ennuie... Je voudrais qu'il revienne; alors je t'offre ces fleurs, belle statue, pour que tu me le rendes, puisque tu es un dieu.

Elle entourait le socle de ses deux bras comme une suppliante.

— Tu es un grand dieu, ô amour! On oublie tout pour te suivre. Pourquoi m'as-tu pris celui que j'aimais? Je ne t'ai point offensé. Et cependant tu as troublé mon esprit...

"J'ai beau chercher, je ne puis me souvenir de ce qui est arrivé. Tout était prêt; nous devions partir, pour être heureux, toujours... et après... je ne sais plus, je ne sais plus; je m'arrête comme au bord d'un précipice.

"Georges, qu'a-t-il pu t'arriver? Que croire?

"Il t'a fallu t'en aller dans ta maison du Devonshire, mais qui donc m'a dit cela? miss peut-être. Ah! je ne sais plus.

Elle s'assit de nouveau au pied du socle et s'ensevelit dans une méditation profonde, essayant de dissiper les ténèbres de sa mémoire abolie.

Silencieusement, le bon Théodore pleurait. Ses larmes ruisselaient sur ses joues et il ne songeait pas à essuyer sa figure mouillée.

Ne peut faire son ouvrage

Rétablie par une boîte de Dodd

"Le mal de rein et les courbatures me faisaient souffrir", nous écrit Mme A. Bernier, de Saint-Lambert, Montréal, P.Q. "J'étais toujours fatiguée et presque incapable de faire mon ouvrage. On me conseilla de prendre de vos pilules. Je n'ai pas fini la première boîte que je me sens bien mieux. Depuis lors, il y a de cela huit ans, j'en prends tous les jours. Je suis âgée de 33 ans et je porte très bien mon âge, grâce aux Pilules Dodd, que je recommande fortement aux jeunes femmes qui veulent jouir d'une bonne santé." 78F



Pilules Dodd pour le Rein

OUI! LA SANTE FAIT LE BONHEUR

Une femme en santé est toujours joyeuse et recherchée tandis qu'une femme malade, même si elle est jolie, sera triste, morose et seule. La plupart des maladies de la femme sont causées par des dérèglements, congestions, etc., des organes féminins. Pour combattre ces maladies, il suffit d'employer les PILULES FEMOL.

Les Pilules Femol sont en vente partout \$1.00 la boîte. Expédiées poste payée sur remise au C. O. D.

INSTITUT CAZO (S. A.)
Place Royale — Montréal

PILULES FEMOL

ANTALGINE

Maîtrise douleurs périodiques, rhumes, la grippe — n'affecte pas le coeur.

UNE BELLE TAILLE

AUX LIGNES HARMONIEUSES

« Je suis toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos soeurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte. 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco par la maille, sur réception du prix.

Agents

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

La belle jument blanche s'était rapprochée et, baissant sa tête intelligente, elle flairait les mains d'albâtre de sa maîtresse.

Tout à coup, comme dans une inquiétude subite, elle hennit.

Valentine tourna brusquement la tête.

Rozet se crut découvert.

Il fit un pas pour se retirer derrière un chêne plus gros et moins proche.

Son pied s'engagea dans une racine.

Il essaya vainement de se retenir à une liane et s'abattit lourdement à terre dans un bruit sec de branches cassées.

Et, au même moment, le vieux fusil du père Arsène qu'il portait en bandoulière partit, envoyant au hasard sa décharge de chevrotines.

Aussitôt la pauvre folle jeta des cris stridents comme si elle était blessée et Théodore qui se relevait, désespéré de sa maladresse, la vit bondir sur sa monture avec toutes les marques d'une terreur profonde.

Il s'élança vers elle, criant :

— Arrêtez, madame; c'est moi, Théodore Rozet, un ami, un de vos serviteurs...

Mais elle ne l'entendait pas.

Elle fuyait à toute bride, avec la rapidité d'une flèche, criant de toutes ses forces :

— Georges, sauve-toi ! Il veut t'assassiner... au secours, au secours !

Ses plaintes lugubres, répétées par l'écho, venaient se répercuter aux oreilles de Théodore affolé.

Il se précipita sur ses traces.

Autant aurait valu poursuivre une hirondelle.

Cette jument, légère comme un oiseau, était renommée pour sa vitesse.

Rozet avait la tête perdue; il ne la voyait plus et il courait encore, toujours, lui-même dans un état de quasi-démence.

Un homme, un vieillard, le suivait de loin. Mais il ne s'en apercevait pas.

C'était Dagron qui, curieux comme tout bon paysan, avait suivi de

loin, ce héros du moulin, ce Rozet si bellement déguisé en bourgeois.

— Ah ! diable, disait le vieux en galopant à la suite de son compatriote; ah ! diable, elle a pris, par les taillis, du côté de la roche bleue, elle va se fracasser, pour sûr.

Théodore courait comme un fou, brisant les branches, sautant les fossés, écrasant les belles fleurs qui baignent leur pied dans les eaux dormantes.

L'épaisseur des taillis empêchait la vue de se porter au loin.

L'ouïe seule le guidait encore.

Il entendait toujours, mais de plus en plus assourdi par la distance grandissante, le galop frénétique de la jument grise.

Tout à coup, il s'arrêta, vaincu par l'horreur de ce qu'il venait de penser.

A son tour, comme Dagron l'avait déjà remarqué, il dit avec désespoir :

— La malheureuse, elle court vers la roche bleue !

Pour tout habitant de la région, ces paroles équivalaient à certifier :

— Elle va au précipice et à la mort !

Un frisson glaça le cœur de Rozet et dans son effroi, au milieu de la solitude dans cette forêt qui semblait redevenue vierge, il cria éperdument :

— Au secours, à moi, au secours !

Sa surprise fut grande d'entendre tout près une voix qui répondait :

— J'suis là, j' cours par derrière vous depuis un bon bout de temps.

Théodore se retourna et reconnut le père Dagron, les sabots à la main, le visage en sueur.

Il balbutia :

— Vous avez vu ?

— Ma foi oui, vu et entendu.

Rozet se tordait les mains.

Ils avaient repris tous les deux eurl course.

— Ce fatal coup de fusil l'a effrayée...

— Elle est partie en plein dans les taillis.

— Je serai la cause d'un horrible malheur, affirma Théodore.

— Dame, si la jument monte sur la roche bleue, à une telle allure !...

— Mon Dieu, mon Dieu. N'entendez-vous plus rien, père Dagron ? Moi, je deviens fou...

Le vieillard se coucha sous les branches et posa son oreille velue sur le sol.

— Si, si, j'entends encore, elle galope toujours, mais c'est loin, vous savez.

— Toujours dans la même direction.

— J crois que oui. Mais si elle reconnaît la roche et qu'elle tire la bride à gauche, elle retombera dans le bon chemin. Faut pas se chagriner avant que de savoir.

— Que faire, que faire ? gémissait le bon Théodore.

— Pousser droit sur la roche donc. J'connais le chemin, marchez sur mes talons. N'avez-vous pas vu ? Elle passait dedans les taillis avec sa bête comme une couleuvre au travers des épiques.

Puis, après un silence, il reprit :

— J'savais ben qu'elle se casserait les os, la pauvre dame, un jour ou l'autre !

— Et dire que j'en serai cause, prononça Rozet avec l'accent profond d'un remords incurable.

Le vieux haussa les épaules.

— C'est point vous qu'en êtes cause, mon fieu. C'est son homme qu'est un brigand !

Dans toutes les bouches, le mari de Sidonie retrouvait le même cri d'exécration contre Dormeuil.

Malgré leur hâte fiévreuse, ils avançaient lentement, à travers l'épaisseur des taillis, mais ce raccourci leur faisait gagner un temps précieux.

Cette roche bleue, célèbre dans la forêt, comme un écueil l'est dans la mer, était l'objet dans le passé de lugubres légendes.

Sur de haut de la colline, quand on la regardait du côté opposé à celui où se trouvaient l'amazone et les deux hommes, elle se détachait comme un immense et gigantesque animal.

De l'endroit où se trouvaient Théodore et Dagron, rien ne pouvait faire soupçonner l'embûche tendue par la nature à l'extrémité de la pente ombrageuse qu'ils gravissaient.

Le chemin solitaire par lequel on y accédait s'élevait assez lentement et avec des sinuosités assez trompeuses pour ne donner aucune idée de l'élévation réelle de la colline.

Au faite, celle-ci cessait brusquement au-dessus d'un abîme. La roche était coupée raide comme une falaise normande et le plus admirable point de vue s'offrait aux yeux du voyageur ravi.

Le Touring-Club, toujours soucieux de développer le sens de la beauté, avait placé là un de ces bancs que l'on trouve maintenant dans les endroits, même déserts, et qui semblent dire aux êtres les plus insensibles :

— Arrête-toi ici, passant, et recueille ton âme.

Tel était le lieu formidable vers lequel la douce Valentine, emportée au galopement fou de sa bête courait, inconsciente du péril, au risque de sa vie.

Théodore et le père Dagron avaient rejoint le chemin.

Le vieux braconnier montra, sur la terre fraîche, l'empreinte des fers du cheval.

— Malheur ! dit-il en étouffant un juron, voilà bien de quoi j'avions peur !

— Mon Dieu ! s'écria Théodore, s'adressant à cette divinité au-dessus de nous que nous intercédons tous, croyants ou impies, dans les heures suprêmes, vous seul pouvez la sauver !

Tout à coup, très loin, très haut, par-delà les frondaisons, un cri perçant, convulsif, retentit, et les glaça d'épouvante et d'horreur.

Les deux hommes, blêmes d'effroi, couraient vers le faite de la colline.

Les arbres moins élevés, une brise plus fraîche la bruyère fleurie à leurs pieds leur annonçaient le voisinage de la roche meurtrière.

Nul gémissement ne frappait maintenant leurs oreilles.

Sans se communiquer leurs pensées, ils suivaient sur le sol les traces espacées de la jument, qui avaient dû bondir.

Un silence funèbre enveloppait les deux hommes.

Rozet apercevait la roche bleue ; il ne conservait plus d'espoir de retrouver madame Dormeuil vivante sur la plate-forme.

Mais il voulait croire encore à son salut contre toutes les apparences.

Un autre cheval n'avait-il pu marquer ses fers dans ces traînes sablonneuses ?

Quoique épuisé, Théodore s'élança par un dernier effort au bord de l'abîme, suivi à quelques pas en arrière par le père Dagron.

Alors il poussa un gémissement et s'abattit sur les genoux, foudroyé par l'émotion.

Valentine était étendue, au bas des roches, près d'un ruisseau, les yeux tournés vers le ciel.

La jument, baignée de sang, gisait à côté d'elle.

On distinguait encore de la hauteur, les mouvements convulsifs des flancs de la pauvre bête.

Aucune blessure n'était visible sur la jeune femme.

— Est-elle évanouie ou morte ?

Ce fut tout haut que Théodore formula cette question.

Le père Dagron, penché sur le précipice, répondit :

— Mon pauvre fieu, personne n'a échappé de ce saut-là. Vous vous rappelez ben comment qu'on appelle c'tendrait-ci ?

— Non.

— On l'appelle la mort aux biches, rapport qu'y en a eu qu'aimaient mieux se périr quand elles étaient traquées par la meute et qui, pour éviter les chiens, s'élançaient dans le vide.

Rozet se bouchait les oreilles.

— Horrible, horrible, murmurait-il.

Une défaillance de toute sa chair le tenait abattu sur le rocher.

Plus lucide et moins ému, le père Dagron s'arracha à la contemplation de la catastrophe.

— Faut vite aller voir ce qui en est. Si quelquefois qu'à ne se serait pas démolie la colonne, comme disent les médecins.



Pas un mélange mais un produit de distillation directe. Quatre fois rectifié pour lui assurer pureté et force.

10 oz	\$1.00
26 oz	\$2.30
40 oz	\$3.30

FABRIQUE SELON UNE ANCIENNE FORMULE HOLLANDAISE.

GIN CANADIEN

CROIX D'OR

melchers

MELCHERS DISTILLERIES LIMITED - MONTRÉAL ET BERTHIERVILLE

Il fallut quelques minutes au mari de Sidonie pour triompher de sa faiblesse.

Mais les paroles du vieux paysan lui insufflèrent un dernier espoir.

Ils reprirent leur course, contournant la roche, dégringolant presque à pic, au risque de rouler dans les ravins.

Le cerveau de Théodore était plein de visions et de bruits lamentables. Il ne savait s'il était en proie à un rêve horrible.

Mais la réalité du drame ne tarda pas à s'imposer à lui quand il fut devant le corps inanimé de la pauvre Valentine.

Son premier geste avait été de toucher la main.

Elle était déjà presque froide.

Le second qu'il fit fut de poser sa tête sur le sein, jadis rond et voluptueux, aujourd'hui amaigri de madame Dormeuil.

Rien ne battait dans cette jeune poitrine.

Il souleva le buste qui, souple encore, se replia sur son bras.

Il humecta le front livide avec l'eau du ruisseau; il appela éperdument celle qui gisait là, comme s'il avait eu le pouvoir de faire des miracles, de rappeler à de nouvelles douleurs celle qui était entrée dans la paix immuable.

Le vieux Dagron branlait la tête sans rien dire.

Le mari de Sidonie dut se rendre à l'évidence.

Subitement relevé, il fit quelques pas en arrière et, portant la main à son front, il murmura dans une terreur croissante:

— Morte, morte! Elle est morte!

Les deux hommes se signèrent.

Puis le paysan dit:

— Je le savais ben, moi, qu'on n'en réchappe pas de la mort aux biches! "Elle a été tuée sur le coup et sans rien sentir."

— L'infortunée! Il fallait donc, après avoir vu mon patron assassiné, que j'assisté à la fin abominable de sa fille chérie! Quelle mort tragique! "Quand je songe que c'est moi qui ai causé involontairement ce drame! Ah! je ne m'en consolerais jamais!"

Le père Dagron haussa les épaules. Puis il dit sentencieusement:

— Quand on n'a pas sa raison, on a beau être riche, vaut mieux être mort. La vie n'était plus une existence pour c'te femme. Si c'avait pas été aujourd'hui, c'aurait été demain. Pour malheureux, c'aurait été demain. Mais c'est ainsi, il n'y avait rien à faire... "Mais j'entends quelqu'un qui vient. Ah! c'est un garde."

En tout autre moment le vieux paysan, eût pris les jambes à son cou, attendu qu'il portait encore en bandoulière son vieux sac de toile où se prélassaient deux belles carpes, mais il n'y songea même pas.

L'homme, un beau gars, habillé de drap vert, avec des guêtres de peau, s'avavançait à grands pas, disant:

— Qu'est-ce qui se passe ici? Un malheur est donc arrivé?

En reconnaissant sa maîtresse, le garde fut atterré.

— On nous avait bien recommandé de veiller sur elle, mais comment faire?

"La forêt est grande, elle ne voulait pas de piqueur pour la suivre.

Mon Dieu, la chère dame, quel malheur!

Dagron hocha la tête.

Puis il dit:

— Faudrait prévenir au château.

— Oui, et au plus vite, répondit Théodore. Je resterai près du corps; vous, père Dagron, allez avec le garde avertir miss Ferguson et mademoiselle Marguerite, cette pauvre enfant.

— Une orpheline de plus, fit tristement le garde et elle est bien jeune pour se passer de mère.

— Hélas! Pauvre mignonne!

Rozet poussa un profond soupir. Puis, revenant aux tristes réalités du moment, il ajouta:

— Le mieux sera de ramener une automobile. Nous porterons le corps dans nos bras jusqu'à la route.

— Oui, nous le porterons jusqu'au chemin, approuva le garde.

Le père Dagron ne se souciait guère de faire route avec le garde. Les braconniers comme lui, n'aiment pas beaucoup une telle escorte.

Il songait:

— Il serait capable de verbaliser, cette crapule de garde, pour deux malheureuses carpes et quand la propriétaire vient de se casser les reins encore!

Il s'assit donc sur une racine et il murmura:

— J'suis ben las! J'avons couru et le chagrin m'est tombé sur les jambes; j'les sens quasiment plus...

— Je n'ai pas besoin de vous, fit sèchement le garde.

Et il murmura entre ses dents:

— Vieux maraudeur, va. Je suis sûr que ton sac est plein...

Il s'éloigna à grandes enjambées et bientôt le vert de sa veste se confondit avec celui de la feuillée.

Aussitôt que le bruit de ses pas cessa de se faire entendre, le braconnier reprit miraculeusement possession de son agilité.

Ses yeux se mirent à briller; il grillait de courir au village raconter le premier le drame de la "Mort aux biches", mais il n'osait abandonner son compagnon en tête-à-tête avec la morte.

Il ôta son feutre gras et se gratta le crâne.

C'était sa manière de susciter les idées.

Il en vint une à son appel.

— Dites donc, Rozet, si j'allais prévenir les gendarmes?

Théodore sursauta.

Il fit un geste de reproche.

— Vous voulez prévenir les gendarmes? Et pourquoi, grand Dieu!

Le prudent paysan eut comme un étourdissement d'indignation... Il cria d'une voix de tête:

— Pourquoi? Pour le constat donc.

C'est malheureux d'être obligé de vous apprendre ça!

"Un monsieur comme vous, ça ne sait donc pas la loi?"

Une répugnance invincible s'empara de Théodore, âme délicate et tendre, à la pensée d'appeler près de la jeune femme des gendarmes, des curieux.

Il avait par avance une nausée en pensant aux paroles qui seraient dites, à la brutalité nécessaire des constatations.

Il aurait voulu prendre Valentine dans ses bras et la reporter pieusement dans la maison de son père.

Cela ne se pouvait pas.

Résigné, il acquiesça:

— Faites ce que vous voudrez, père Dagron, mais je vous en prie, n'allez qu'à la gendarmerie et au moulin; n'ameutez pas le village avant que nous n'ayons enlevé le corps.

— J'irions rien à personne, certifia le vieux en s'en allant, seulement aux gendarmes; car c'est assez que la dame se soit péri sans que moi, qui n'y suis de rien, j'aye de l'ennui.

Rozet connaissait trop bien les moeurs paysannes pour être dupe de la promesse du braconnier.

Mais il n'y pouvait rien. Il le laissa partir.

La jument, après une longue agonie, venait de rendre le dernier souffle.

Théodore, seul, désormais, s'assit dans la clairière, non loin du corps de Valentine.

Il avait posé sa tête sur une des pierres lisses qui bordaient le ruisseau et il avait arrangé dévotement les plis de sa longue amazone.

Assis non loin d'elle, il la contemplait.

Le cri déchirant qu'elle avait poussé en disparaissant dans l'abîme retentirait éternellement dans son cœur.

— Pauvre femme, murmurait-il en proie aux regrets d'une conscience affolée, c'est moi qui lui ai fait peur et qui suis cause de sa fin tragique.

Mais à ces regrets, il lui semblait que la morte répondait familièrement comme à un ami cher:

— Non, mon bon Rozet. Vous n'êtes pas cause de ma mort; vous n'avez joué aucun rôle dans ma destinée.

"Ne savez-vous pas que je mourrais tous les jours, à tous les instants, depuis que j'avais perdu tout ce qui me rattachait à la vie?"

"J'aimais trop pour jamais guérir..."

Le trépas avait répandu sur elle un calme admirable; ses magnifiques cheveux noirs revenaient un peu sur le visage qui avait repris des contours plus fermes et plus pleins; son corps avait l'élégance de celui d'une biche et ses petits pieds brisés étaient repliés sous elle.

Comme l'animal délicat qui, traqué par la meute, avait, en bondissant dans le vide éthéré, préféré la mort à l'outrage du muflle sanglant des chiens féroces, elle, la créature exquise, s'était d'instinct évadée dans la mort, pour échapper à la poursuite inlassable des furies du regret.

VI

Quinze jours plus tard, Théodore Rozet, assis dans son bureau, la tête appuyée sur sa main, très pâle et l'air soucieux, écoutait d'un air distrait, les explications d'un commis.

La voix douce et lassée, il répondait avec des mots gris et détachés:

— C'est bien, Allard. Vous savez ces choses comme moi, je m'en raporte à vous pour ce courrier.

L'employé pensait:

— Il a rudement changé M. Rozet, depuis la mort de madame Dormeuil! Il a reçu un coup un peu plus rude que le patron. En v'là un qui ne s'en fait pas de bile d'être veuf!

"On dirait, au contraire, qu'il a raison!"

(A suivre dans le prochain No)

MATURITE-MATERNITE AGE MOYEN

Une femme a besoin, à ces trois époques critiques, d'un remède sur lequel elle peut compter. C'est pourquoi il y en a tant qui prennent le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. 98 sur 100 disent: "Il m'a soulagée". Il vous soulagera aussi.

Le COMPOSE VEGETAL de LYDIA E. PINKHAM

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.

C'EST LE FOIE QUI FAIT QUE VOUS VOUS SENTEZ SI MISERABLE

Stimulez la Bile de Votre Foie
— Pas besoin de Calomel

Pour que vous vous sentiez bien portant et heureux, il faut que votre foie déverse chaque jour deux litres de liquide biliaire dans vos intestins. Sans cette bile, des ennemis surviendront. Mauvaise digestion. Elimination lente. Poisons dans le corps. Délabrement général.

Comment pouvez-vous vous attendre à corriger complètement pareil état par des agents qui font simplement mouvoir les intestins: sels, huiles, eaux minérales, bombons ou gomme à mâcher laxatifs ou céréales? Ils ne stimulent pas votre foie.

Vous avez besoin des Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules Carter pour le Foie.) Purement végétales. Inoffensives. Résultats rapides et sûrs. Demandez-les par leur nom. Refusez les succédanés. 25c. chez tous les pharmaciens. 54P

MERES :

Ne laissez pas vos enfants souffrir de la

COQUELUCHE ou du CROUPE

donnez-leur de la Mixture Buckley avec une quantité égale de miel.— Ils l'aimeront.

Agit Comme l'Eclair — Une Seule Gorgée le Prouve M-9F

BUCKLEY'S
MIXTURE

CONSULTATIONS GRATUITES

pour vos ennuis, pour vos peines,
pour toutes difficultés.

consultez le PROFESSEUR DJEMARO, doyen des ASTROLOGUES exerçant en France, qui offre de venir en aide aux opprimés, aux découragés, en leur révélant l'avenir gratuitement.

Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de l'ASTROLOGIE.

Gratuitement, le PROFESSEUR DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future. Doué d'une double vue surprenante, il vous fera connaître vos amis, vos ennemis, votre destinée, il deviendra votre guide, vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions: affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariage, etc. Grâce à lui et au merveilleux talisman qu'il vous offrira

gratuitement; le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Des milliers d'attestations sont visibles à ses bureaux.

Pour recevoir sous pli cacheté et direct votre

consultation gratuite, écrivez en donnant DATE DE NAISSANCE, ADRESSE, NOM, PRENOMS (si vous êtes madame, ajoutez nom de demoiselle), et si vous voulez, joignez 25 cents en timbres-poste pour frais d'écritures.

PROFESSEUR DJEMARO, Service QW, 29, rue de l'Industrie, COLOMBES, (Seine), FRANCE



N'OUBLIEZ PAS QUE

BOVRILVÉRITABLE
THÉ DE BOEUF

38FM

**DONNE SANTÉ
ET FORCE****AGENTS DEMANDÉS**

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Écrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto 2, Ontario.



Le Samedi

Numéro de Noël

NUMERO DE LUXE
— DE 68 PAGES —

En vente le
15 décembre
SUPERBES GRAVURES
(en 4 couleurs)

La Messe de Minuit
et La Nativité

UN NOUVEAU
FEUILLETON :

La Dame en Noir

(Mystère, Intrigue, Amour)

Par

EMILE RICHEBOURG

10 cents le numéro

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (États-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

PROVINCE, BESSETTE CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

UNE BLAGUE QUI EN VALAIT LA PEINE

(Suite de la page 10)

— Tu nous as assez dit de blagues, Henri, pour que tu nous dises quelque chose de vrai cette fois. —

Henri ne se fit pas prier, il commença :

— Un samedi du printemps dernier, je descendis au Cap de Cocagne, chez Paul Goguen, pour labourer. J'avais emmené ma petite soeur Thérèse, qui connaissait bien les enfants de chez M. Goguen. Ce samedi-là il y avait classe; la maîtresse remplaçant du temps manqué et ma petite soeur suivit ses petites amies à l'école. Ayant fini mon ouvrage de bonne heure dans l'après-midi, je fus obligé d'aller chercher Thérèse. Lorsque j'entraï, il y avait pratique de chant. Comme de raison, j'eus l'obligation en entrant, de faire un couple de pattes de mouche dans un registre, puis la maîtresse, avec son plus gracieux sourire, me demanda à chanter devant les élèves: "Mademoiselle, lui dis-je tout déconfit, vous voudrez bien m'excuser, je ne chante que comme un rossignol d'Arcadie." — "C'est juste ce qu'il nous faut, quelqu'un qui chante comme un rossignol; veuillez vous exécuter, monsieur." M'exécuter... Elle faisait semblant de ne pas comprendre... A la fin je fus obligé de lui promettre de chanter en chœur avec les élèves. Je m'en souviendrai toujours de la chanson du corbeau. J'arrivais au beau milieu d'un couplet, lorsque les élèves s'arrêtèrent sec; je m'arrête aussi et, pour me donner de la contenance, je leur dis: "Mais continuez, continuez... Quand je suis tout seul je perds la note." La maîtresse, clignant de l'oeil, répondit avec un sourire moqueur: "Je crois, monsieur, que vous l'aviez perdu dès le commencement." Vous pouvez croire que mon petit sourire de politesse me quitta, manière de pressé, pour faire place à la confusion.

L'oncle Charles, qui avait écouté attentivement jusque-là en fumant sa pipe, exhala rapidement trois ou quatre bouffées de fumée, puis grommela :

— La coquine.

Tous les hommes de bord se regardaient, se demandant ce que cela signifiait.

— La coquine, répéta l'oncle Charles, attendez que je la vois.

— Mais qu'y a-t-il, oncle Charles, demanda Pierrot Richard, un de la compagnie.

— Ce qu'il y a? ... Ne sais-tu pas que c'est ma petite-fille qui était maîtresse d'école au Cap de Cocagne le printemps dernier? ...

Attends que je la vois.

Le reste des marins se mirent à scruter l'expression d'Henri pour essayer de savoir si ce n'était pas encore un de ces tours de force qu'il venait d'accomplir, de rendre vraisemblable une fiction, mais pas un de ses traits ne le trahit et il ne rectifia rien, il poursuivait un but.

Ninette interrompit :

— Grand'mère, quel était le nom de cette maîtresse d'école?

— Je te le dirai tout à l'heure, petite, laisse-moi achever mon histoire.

— Enfin les pêcheurs revinrent au village, c'était une grande fête; mais l'oncle Charles n'avait pas oublié l'histoire d'Henri, et servit à la première occasion une verte mercuriale à sa petite-fille, qui n'y comprenait rien.

— Qu'est-ce que vous dites-là, grand-père? ... Henri Caissie n'a jamais mis les pieds à mon école.



L'oncle Charles surpris de ce que sa petite-fille affirmait, ne sut que répondre, mais la petite-fille, elle, ne s'arrêta pas là; elle voulait en savoir plus long et pour bien des raisons... Elle força une rencontre avec Henri Caissie.

— Qu'est-ce que l'histoire que vous avez inventée à grand-père?

— L'histoire que j'ai inventée?

— Oui, que vous étiez venu à mon école, que je vous avais fait chanter et que je m'étais...

— Ah! ça? ... L'oncle Charles m'avait demandé de lui narrer quelque chose de vrai, et comme je ne sais rien conter de vrai, je lui ai dit une fiction qui paraissait authentique, surtout en employant des noms connus.

— Avouez que vous aviez tout de même un peu de toupet.

— J'avoue et ne nie rien, et ne m'excuse de m'être servi de votre nom... Je poursuivais un but.

— Un but?

— Oui. C'était de vous rencontrer et ne trouvez-vous pas que j'ai réussi?

— En effet, mais je ne comprends pas.

— Je vais vous l'expliquer et j'espère que vous ne vous offenserez pas de ce que je vais vous avouer, surtout venant presque d'un étranger... Je ne vous connais que de vue, mais depuis longtemps mon plus grand désir est de vous connaître de caractère. Vous l'avouerez-je? Jamais femme n'a occupé tant de place dans mon cœur que vous; votre image est toujours dans mon esprit, devant mes yeux et, le dimanche à la messe, j'ai eu des distractions par rapport à vous.

La petite fille de l'oncle Charles, toute transfiguré et le montrant du doigt :

— Ce n'est pas bien, Henri, ces distractions-là.

— Je le sais, mais c'est pour vous montrer la place que vous occupez dans mon cœur...

Dites, Jacqueline, vous en m'en voulez pas de ce que je viens de vous dire.

— Vous en vouloir? Oh, non! Vous ferais-je un aveu? ... J'ai eu mes distractions, moi aussi par rapport à vous, et déjà depuis longtemps je souhaitais cette rencontre avec vous.

— Vrai!

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

Le printemps suivant, Henri Caissie tout rayonnant de joie vint trouver, avec sa jeune épouse, l'oncle Charles qui était maintenant son grand-père, et ce dernier se remémorant le conte d'Henri :

— Mon gredin!...

Henri souriait à sa jeune femme, puis devinant la pensée de l'oncle Charles :

— Dites, grand-père, c'était une blague qui en valait la peine.

Ninette, qui bougeait déjà depuis assez longtemps :

— Quel était le nom de la maîtresse d'école, Jacqueline qui?

— Jacqueline Poirier.

— Mais c'est votre nom, ça, grand'mère, continua Ninette.

— Oui.

— Et Henri Caissie... c'était grand-père, dis-je à mon tour.

— Oui... Et maintenant, les petits, allez vous coucher.

Il me semble, ce soir-là, que ça faisait de la peine à grand'mère de nous voir partir et de rester seule avec ses souvenirs...

GÉRARD DESPRÉS

SIMPLE HISTOIRE

(Suite de la page 23)

Il bourre une pipe, l'allume pour se donner du courage.

Des chiens aboient soudain.

C'est la ferme: il entre dans la cour.

Justement près du puits la vieille, veuve à présent, plus cassée et plus ridée encore, semble attendre.

— Voilà pour vous, ma pauvre mère Bireaux!

Il lui tend une grande enveloppe avec l'entête du Ministère de la Guerre.

— Enfin! fait-elle, v'la donc de ses nouvelles!

Pascal s'éloigne sans plus rien dire, poussant un gros soupir.

La bonne femme, en hâte, a gagné la cuisine; elle décachète la lettre en tremblant.

Et, tout d'un coup, ayant mis ses lunettes pour mieux lire, elle sanglote:

— Mon Dieu!... oh! mon Dieu!

VI

Dans la petite église, la messe pour le repos de l'âme du soldat mort s'achève.

Un peu à l'écart, dans le même banc, deux femmes, la tête à demi-cachée dans leurs mains, pleurent désespérément. Tout à leur douleur, elles ne sont point vues encore. Elles ne perçoivent rien des choses extérieures.

L'une est vieille, a la figure ridée comme une pomme reinette, l'hiver fini. C'est la mère Bireaux. L'autre, au contraire, est jeune, mais la souffrance a terni son jali visage. C'est Lucie. — cette Lucie qui a causé la mort du gars et qui, repentante de sa faute, revenue à son premier amour, pleure son bonheur fini, pleure pour celui qui dort de son dernier sommeil en terre lointaine.

Elles se lèvent et, soudain, s'aperçoivent.

Une seconde, dans les yeux de la mère, passe une flamme de haine.

Mais, ensuite, son regard voilé de larmes s'adoucit.

Devant cette douleur sincère, enchaînée à présent à la malheureuse par la communauté de leur souffrance sans espoir, son ressentiment s'apaise. Toute sa haine amassée s'effondre d'un coup. Le pardon tombe comme un baume sur son âme endolorie.

Et la pauvre vieille, éperdue, se jette dans les bras de la jeune affligée pour y chercher la consolation.

PAUL ROUGET

L'HISTOIRE DU ROMANCIER INCONNU

(Suite de la page 7)

plus rémunérateur dans l'Administration des Contributions Directes.

Dans la loge de ma concierge régnait le plus parfait bonheur. C'était trop beau, sans doute... Un dimanche matin — on était en juin et il faisait un temps superbe — la jeune et si douce Mme Maugin, ne pouvant quitter sa loge, inspira à son bien-aimé mari, l'idée de sortir avec la petite Jacqueline pour lui faire prendre l'air. L'enfant et son père allèrent rendre visite dans un quartier assez éloigné, à un camarade de Maugin qui occupait un petit logement donnant sur cour, au cinquième étage. Ils furent reçus dans la salle à manger très claire, la fenêtre étant large ouverte pour laisser pénétrer à profusion les rayons du soleil printanier.

Au fond de la pièce, les deux copains assis l'un près de l'autre, causaient; Jacqueline jouait avec une petite balle qu'elle avait emportée. Tout à coup, la balle lancée maladroitement, passa par la fenêtre dont le soubassement n'était élevé que fort insuffisamment. L'enfant se précipita, se pencha... C'est à cet instant que son papa, la cherchant des yeux, l'aperçut, déjà à demi-courbée au-dessus du vide. Il se sentit pâlir, ferma les yeux, et tremblant comme une feuille, doucement, tout doucement, il appela: "Liline! viens, ma chérie, je l'ai ta balle." Elle se redressa, se retourna et, courant, vint se jeter dans les bras de celui dont le visage ruisselait alors de larmes, effet de la réaction: il avait eu trop peur! Ils partirent. Dans la cour, la petite retrouva sa balle, et Jacqueline ne pensa plus à cet incident, ne s'étant nullement rendu compte du terrible danger qu'elle avait couru. Ils rentrèrent au logis. Maugin ne dit rien à sa femme. Celle-ci, le lendemain, m'arrêta au passage au moment où je passais devant la loge, pour me dire: "Je ne sais pas ce que Raoul peut avoir mais depuis hier, il paraît tout chose; il ne cesse de trembler comme s'il avait très froid et il répète à chaque instant: "Liline! viens, ma chérie, je l'ai, ta balle."

Je le vis, lui administrai un calmant; il sembla retrouver ses esprits et je n'eus pas grand' peine à lui faire conter ce qui l'avait si for-

tement effrayé. Mais, une heure après, une nouvelle attaque se déclara. Puis les crises ne furent plus entrecoupées que de courtes accalmies.

Je le plaçai dans la Maison de Santé où il est encore et d'où il ne sortira que... pour être conduit au champ de l'éternel repos. Comme il reste des heures entières en état de parfaite lucidité, on lui avait donné pour se distraire, des livres, et tout ce qu'il faut afin qu'il puisse écrire à sa femme et il était là depuis quelques jours, lorsqu'au début d'une crise, il entra soudain comme en extase et il écrivit... les premières pages de *La Fibre*! Dès que la crise est terminée, vous pouvez l'interroger, il ne sait rien, il ignore ce qu'il a fait, et il nous demande si sa femme viendra bientôt avec Jacqueline. Et voilà! c'est tout! Ne me demandez pas d'expliquer... l'inexplicable. Le cas de Raoul Maugin a été soumis aux plus hautes sommités de la Faculté. En vain!...

Notez que l'auteur de *La Fibre* a quitté les bancs de l'école à douze ans avec pour bagage, son certificat d'études primaires. Vous avez vu ses manuscrits: il n'y a pas une seule surcharge ou rature et il semble — je l'ai longuement observé — que quelqu'un lui dicte ce qu'il écrit. Dans ses heures de lucidité, il a lu ses oeuvres et il déclare que c'est très beau, mais un peu savant pour lui..."

Le Dr Mauves se leva, s'approcha de moi et, très ému, beaucoup plus certainement qu'il ne le voulait paraître, il ajouta: "Et maintenant, Monsieur, vous en savez aussi long que moi. Vous avez réussi. Vous connaissez l'identité de celui qui est encore pour tout le monde, le *Romancier Inconnu*. Je saurai demain en ouvrant votre journal, si vous êtes un honnête homme..."

Notre collègue Rouméas, le Prince des Reporters, se tut. Il y eut un long silence, puis je questionnai:

— Et Mme Maugin, qu'est-elle devenue?...

— Elle est morte de chagrin, il y a trois ans déjà...

— Et la petite Jacqueline?...

— Elle a maintenant dix-neuf printemps.

— Tu la connais?...

Rouméas sourit et répondit tout simplement:

— Un peu, et je vous la présenterai bientôt, car elle est ma fiancée... Le Dr Mauves sera son premier témoin...

LOUIS DARMONT





Un nommé Henry Huss, de Meaford, Ontario, s'est amusé à percer une aiguille de bout en bout sans en endommager la surface; ce travail de patience lui a demandé deux ans, non pas sans doute à la continue mais pendant la majeure partie de ses instants de loisir.

Un beau record de descente en parachute est celui de Yevdokimoff qui a sauté, aux environs de Moscou, d'une hauteur de 26.700 pieds et n'a ouvert son parachute qu'à quelques centaines de pieds du sol. Il a parcouru, en chute libre, vingt-six mille pieds dans l'espace de deux minutes et vingt-deux secondes.

Antonio Arpon, typographe de Madrid, a travaillé, sur sa machine à composer, pendant vingt-trois heures sans aucun arrêt; il estime avoir établi un record mondial.

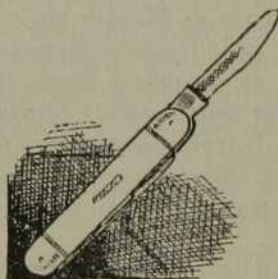
Le secret de l'excellente qualité des violons qui furent fabriqués par Stradivarius et Amati a été révélé par les rayons X. La cause en est ni dans la nature du vernis ni dans la fabrication proprement dite, mais dans la structure elle-même du bois de ces violons.

D'après des expériences récemment faites sur la sensibilité de l'homme au bruit, il a été établi qu'une détonation brusque près de son oreille augmente quatre fois la pression sur le cerveau et relâche d'un tiers l'action des muscles de l'estomac.

Les chauffeurs de taxis de Madrid se sont récemment mis en grève pour protester contre les amendes qui leur étaient infligées lorsqu'ils faisaient du bruit excessif la nuit avec leurs trompes.

Un fermier du New South Wales, Angleterre, a éprouvé une jolie surprise avec l'oeuf qu'une de ses poules lui avait pondu; cet oeuf, d'un demi-pied de longueur n'avait, par contre, qu'un demi-pouce de diamètre.

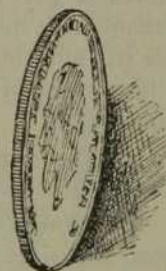
LES CADEAUX MALCHANCEUX



On dit volontiers qu'il est malchanceux de faire présent d'un canif; c'est une vieille superstition datant de plusieurs siècles alors que les couteaux de table n'existaient pas. On se servait de son poignard et quand on envoyait un poignard à quelqu'un, cela signifiait qu'on le provoquait en duel. C'est à cette coutume qu'on est redevable de la superstition dont il s'agit, bien que la mode des poignards soit depuis longtemps passé.

UNE VIEILLE TRADITION

Les pièces d'argent sont striées sur le bord tandis que les autres pièces de monnaie ne le sont pas; cela tient à ce qu'autrefois on portait ordinairement les pièces de différente nature, toutes mélangées dans une même poche ou une bourse à un seul compartiment; le soir, il était assez difficile parfois de reconnaître ces pièces les unes des autres et l'on a strié les pièces d'argent pour permettre au simple toucher de les différencier d'autres de même grandeur mais de moindre valeur. Ce genre de fabrication s'est conservé car on sait que rien n'a de résistance comme une tradition.



ENFANTS PRODIGES

Un enfant de dix ans, Shri Mohun Kushari, est arrivé de Calcutta en Angleterre pour y parfaire ses études; il paraît que l'Université de Calcutta ne peut plus rien lui apprendre.

Parmi les enfants prodiges, le plus remarquable fut peut-être Christian Heinrich Keinecken, de Lubeck, Allemagne. A l'âge de huit semaines il parlait; à treize mois il connaissait le Pentateuque et la Bible; à deux ans il savait l'histoire ancienne et moderne et parlait couramment, en plus de l'allemand, le latin et le français. Il semble toutefois que son cerveau était trop puissant pour ses forces physiques, car il mourut à l'âge de cinq ans.

Il est toutefois à constater que généralement ces enfants prodiges ne justifient pas plus tard leur réputation; beaucoup d'entre eux n'ont ensuite qu'une intelligence ordinaire quand elle n'est pas même au-dessous de la moyenne.

L'EMPEREUR DEVENU CHARPENTIER



L'empereur de Russie, Pierre le Grand, malgré ses cruautés, avait d'excellentes qualités d'administrateur. Quand il monta sur le trône son pays était très arriéré. Jugeant qu'une flotte marchande serait un moyen de développer le commerce, il se rendit lui-même en Angleterre, en 1698, pour apprendre la construction des bateaux. Il mania comme un charpentier la varlope et la scie.

Le lapin ordinaire a une meilleure constitution que l'homme, il résiste deux fois mieux aux poisons et drogues diverses.

Dans un banquet donné à Stockholm par des explorateurs des régions arctiques, on a servi du mammouth datant de dix mille années mais qui avait été parfaitement conservé dans une banquise de glaces. La viande de cet animal préhistorique a été trouvée fort bonne et parfaitement digestible.

Le fameux arbre des souhaits que l'on pouvait encore voir dernièrement dans Harlem, le quartier nègre de New-York, vient d'être abattu. Selon la croyance fort répandue, cet arbre avait le pouvoir de procurer du travail aux nègres jouant dans les vaudevilles et qui se trouvaient momentanément sans emploi. Il leur suffisait de se tenir sous l'arbre et de souhaiter avoir du travail.

Dans une bibliothèque de Berlin on peut voir une Bible qui est imprimée sur des feuilles de palmier; au Vatican, il y en a une qui pèse un quart de tonne et, dans la bibliothèque d'Oxford, il y en a une autre si petite qu'elle peut tenir dans une coquille de noix.

Charles Mickey Norman, de New-Jersey, est un petit bonhomme de trois ans qui fume la pipe, le cigare et la cigarette comme un fumeur de profession; il a commencé à l'âge de quatorze mois et n'a fait que se perfectionner depuis lors. Les médecins qui l'ont observé soigneusement n'ont pu découvrir absolument rien de défectueux dans son organisme, comme aurait pu le faire supposer cet usage vraiment précoce du tabac.

Depuis vingt ans, les droits acquittés par les navires franchissant le canal de Panama s'élèvent à 340 millions de dollars; 28 pour cent de ce total ont été payés par des bateaux anglais.

A PROPOS
D'APPÉTIT!

par LA
BIERE

Dow

OLD
STOCK





SOYEZ PRUDENT

Cet Hiver

**EMPLOYEZ
L'HUILE À MOTEUR**

RED INDIAN

EN BIDONS
Cachetée

**À LA
RAFFINERIE**
Assure **DOUBLE
PROTECTION**

● L'Huile Red Indian, raffinée et éprouvée pour les températures au-dessous de zéro, est depuis longtemps reconnue comme un lubrifiant supérieur pour l'hiver. Pour plus ample protection, elle est maintenant présentée en bidons cachetés à la raffinerie, de sorte que vous avez l'assurance d'obtenir le type requis et la mesure exacte. Soyez prudent et évitez les frais de réparation — adoptez dès aujourd'hui la Red Indian.



M^c COLL-FRONTENAC OIL CO. LIMITED

Une compagnie
EXCLUSIVEMENT CANADIENNE

152F